NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

THÉÂTRE DE MOLIÈRE



LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

ÉDITIONS JOUAUST

THÉATRE

DE MOLIÈRE

THÉATRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTEE PAR G. MONVAL

TOME CINQUIÈME

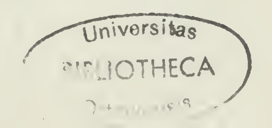


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

COMEDIE



PREFACE

VOICY une comedie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a esté longtemps persecutée; et les gens qu'elle jouë ont bien fait voir qu'ils estoient plus puissans en France que tous ceux que j'ay joüez jusqu'icy. Les marquis, les précieuses, les cocus et les medecins, ont souffert doucement qu'on les ait representez, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux. Mais les hipocrites n'ont point entendu raillerie : ils se sont effarouchez d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de joüer leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnestes gens se meslent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner, et ils se sont tous armez contre ma comedie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le costé qui les a blessez : ils sont trop politiques pour cela, et sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur loüable coûtume, ils ont couvert leurs interests de la cause de Dieu, et le *Tartuffe,* dans leur bouche, est une piece qui offence la pieté. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne merite le feu. Toutes les sillabes en sont impies, les gestes mesme y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de teste, le moindre pas

à droit ou à gauche, y cache des mysteres qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ay eu beau la soûmettre aux lumieres de mes amis et à la censure de tout le monde : les corrections que j'y ay pû faire; le jugement du Roy et de la Reyne, qui l'ont veuë ; l'aprobation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur presence; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servy. Ils n'en veulent point démordre, et, tous les jours encore, ils font crier en public des zelez indiscrets qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucîrois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'estoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jetter dans leur party de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foy et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les interests du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voila ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais devots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma comedie ; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les des-honorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foy ma comedie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à joüer les choses que l'on doit réverer; que je l'ay traitée avec toutes les précautions que me demandoit la delicatesse de la matiere, et que j'ay mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a esté possible pour bien distinguer le personnage de l'hipocrite d'avec celuy du vray devot. J'ay employé pour cela deux actes entiers à preparer la venuë de mon scelerat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connoist d'abord aux marques que je luy donne, et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractere d'un meschant homme, et ne fasse éclater celuy du veritable homme de bien, que je luy opose.

Je sçay bien que, pour réponce, ces messieurs tâchent

d'insinüer que ce n'est point au theatre à parler de ces matieres; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoy ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que suposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comedie chez les anciens a pris son origine de la religion et faisoit partie de leurs mysteres; que les Espagnols, nos voisins, ne celebrent gueres de feste où la comedie ne soit meslée, et que, mesme parmy nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrairie à qui appartient encore aujourd'huy l'hostel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y representer les plus importans mysteres de nostre foy; qu'on en voit encore des comedies imprimées en lettres gothiques sous le nom d'un docteur de Sorbonne, et, sans aller chercher si loin, que l'on a joüé de nostre temps des pieces saintes de monsieur de Corneille qui ont esté l'admiration de toute la France.

Si l'employ de la comedie est de corriger les vices des hommes, je ne voy pas par quelle raison il y en aura de privilegiez. Celuy-cy est, dans l'État, d'une consequence bien plus dangereuse que tous les autres, et nous avons veu que le theatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une serieuse morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la satyre, et rien ne reprend mieux la pluspart des hommes que la peinture de leurs defauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des reprehensions, mais on ne souffre point la raillerie; on veut bien estre méchant, mais on ne veut point estre ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de pieté dans la bouche de mon imposteur; et pouvois-je m'en empescher pour bien representer le caractere d'un hipocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoistre les motifs criminels qui luy font dire les choses, et que j'en aye retranché les termes consacrez, dont on auroit eu peine à luy entendre faire un mauvais usage. Mais il debite, au quatriéme acte, une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eust les oreilles rebattuës? Dit-elle rien de nouveau dans ma comedie, et peut-on craindre

que des choses si generalement detestées fassent quelque impression dans les esprits? que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le theatre? qu'elles reçoivent quelque authorité de la bouche d'un scelerat? Il n'y a nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la comedie du *Tartuffe*, ou condamner generalement toutes les comedies.

C'est à quoy l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'estoit si fort déchaîné contre le theatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la comedie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on pretend apuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la consequence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairez des mesmes lumieres, c'est qu'ils ont pris la comedie differemment, et que les uns l'ont considerée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confonduë avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et, en effet, puis qu'on doit discourir des choses, et non pas des mots, et que la pluspart des contrarietez viennent de ne se pas entendre et d'enveloper dans un mesme mot des choses opposées, il ne faut qu'oster le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comedie en soy, pour voir si elle est condamnable. On connoistra, sans doute, que, n'estant autre chose qu'un poëme ingénieux qui par des leçons agreables reprend les defauts des hommes, on ne sçauroit la censurer sans injustice. Et, si nous voulons oüir là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus celebres philosophes ont donné des loüanges à la comedie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austere, et qui crioient sans cesse aprés les vices de leur siecle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au theatre, et s'est donné le soin de reduire en preceptes l'art de faire des comedies. Elle nous apprendra que de ses plus grans hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mesmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de reciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grece a fait pour cet art éclater son estime par les pris glo-

rieux et par les superbes theatres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce mesme art a receu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avouë qu'il y a eu des temps où la comedie s'est corrompue. Et qu'est-ce que, dans le monde, on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soy qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La medecine est un art profitable, et chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons, et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un present du Ciel : elle nous a esté donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature, et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son employ, et qu'on l'a occupée publiquement à soûtenir l'impieté. Les choses mesme les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes, et nous voyons des scelerats qui tous les jours abusent de la pieté et la font servir méchamment aux crimes les plus grans; mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'envelope point dans une fausse consequence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs. On separe toûjours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et, comme on ne s'avise point de defendre la medecine pour avoir esté bannie de Rome, ny la philosophie pour avoir esté condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comedie pour avoir esté censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point icy. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pû voir, et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut et luy faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comedie qu'elle a eu dessein d'ataquer n'est point du tout la comedie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder

de confondre celle-là avec celle-cy. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom, et ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe, qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a esté une débauchée. De semblables arrests, sans doute, feroient un grand desordre dans le monde. Il n'y auroit rien, par là, qui ne fust condamné; et, puis que l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la mesme grace à la comedie, et approuver les pieces de theatre où l'on verra regner l'instruction et l'honnesteté.

Je sçay qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comedie; qui disent que les plus honnestes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les ames sont attendries par ces sortes de representations. Je ne voy pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la veuë d'une passion honneste; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter nostre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine, et je ne sçay s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entierement. J'avouë qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux frequenter que le theatre; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et nostre salut, il est certain que la comedie en doit estre, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vray, que les exercices de la pieté souffrent des intervalles, et que les hommes ayent besoin de divertissement, je soûtiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comedie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand prince sur la comedie du *Tartuffe*.

Huit jours aprés qu'elle eut esté defendue, on representa devant la cour une piece intitulée : *Scaramouche hermite*, et le roy, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrois bien sçavoir pourquoy les gens qui se scandalisent si fort de la comedie de Moliere ne disent mot de

celle de *Scaramouche.* » A quoy le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comedie de *Scaramouche* jouë le Ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Moliere les jouë eux-mesmes : c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »





PREMIER PLACET

PRESENTÉ AU ROY

SUR LA COMEDIE DU *TARTUFFE*

SIRE,

Le devoir de la comedie estant de corriger les hommes en les divertissant, j'ay crû que, dans l'employ où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siecle ; et, comme l'hipocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, Sire, *la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnestes gens de vostre royaume, si je faisois une comedie qui décriast les hipocrites et mist en veuë comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnoyeurs en devotion, qui veulent attraper les hommes avec un zele contrefait et une charité sophistique.*

Je l'ay faite, Sire, *cette comedie, avec tout le soin, comme je le croy, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiere ; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais devots, j'en ay distingué le plus que j'ay pû le caractere que j'avois à toucher : je n'ay point laissé d'équivoque, j'ay osté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servy*

dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoistre d'abord un veritable et franc hipocrite.

Cependant toutes mes précautions ont esté inutiles : on a profité, Sire, *de la délicatesse de vostre ame sur les matieres de religion, et l'on a sceu vous prendre par l'endroit seul que vous estes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous-mains, ont eu l'adresse de trouver grace auprés de Vostre Majesté, et les originaux enfin ont fait suprimer la copie, quelque innocente qu'elle fust, et quelque ressemblante qu'on la trouvast.*

Bien que ce m'ait esté un coup sensible que la supression de cet ouvrage, mon malheur pourtant estoit adoucy par la maniere dont Vostre Majesté s'estoit expliquée sur ce sujet; et j'ay crû, Sire, *qu'elle m'ostoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de declarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comedie qu'elle me defendoit de produire en public.*

Mais, malgré cette glorieuse declaration du plus grand roy du monde, et du plus éclairé; malgré l'approbation encore de monsieur le legat et de la plus grande partie de nos prelats, qui tous, dans des lectures particulieres que je leur ay faites de mon ouvrage, se sont trouvez d'accord avec les sentimens de Vostre Majesté; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de... qui donne hautement un démenty à tous ces augustes témoignages. Vostre Majesté a beau dire, et monsieur le legat et messieurs les prelats ont beau donner leur jugement, ma comedie, sans l'avoir veuë, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vestu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offence, j'en serois quitte à trop bon marché; le zele charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aye de misericorde auprés de Dieu, il veut absolument que je sois damné; c'est une affaire resoluë.

Ce livre, Sire, *a esté presenté à Vostre Majesté, et sans doute elle juge bien elle-mesme combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs.*

Quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolerées ! et quel interest j'ay enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comedie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit! Je ne diray point, Sire, *ce que j'avois à demander pour ma reputation et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les roys éclairez comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et sçavent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder; il me suffit de mettre mes interests entre les mains de Vostre Majesté, et j'attens d'Elle avec respect tout ce qu'il luy plaira d'ordonner là-dessus.*

SECOND PLACET

PRESENTÉ AU ROY

DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LISLE

EN FLANDRE

SIRE,

C'est une chose bien temeraire à moy que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquestes; mais, dans l'état où je me voy, où trouver, Sire, *une protection qu'au lieu où je la viens chercher? et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maistre de toutes choses?*

Ma comedie, Sire, *n'a pû joüir icy des bontez de Vostre Majesté; en vain je l'ay produite sous le titre de* l'Imposteur, *et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde ; j'ay eu beau luy donner un petit chapeau, de grans cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit; mettre en plusieurs endroits des adoucisse-*

mens et retrancher avec soin tout ce que j'ay jugé capable de fournir l'ombre d'un pretexte aux celebres originaux du portrait que je voulois faire; tout cela n'a de rien servy. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matiere, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comedie n'a pas plutost paru qu'elle s'est veuë foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ay pû faire, en cette rencontre, pour me sauver moy-mesme de l'éclat de cette tempeste, c'est de dire que Vostre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la representation, et que je n'avois pas crû qu'il fust besoin de demander cette permission à d'autres, puis qu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eust defenduë.

Je ne doute point, Sire, *que les gens que je peins dans ma comedie ne remuënt bien des ressorts auprés de Vostre Majesté, et ne jettent dans leur party, comme ils l'ont déja fait, de veritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autruy par eux-mesmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'interest de Dieu qui les peut émouvoir : ils l'ont assez montré dans les comedies qu'ils ont souffert qu'on ait joüées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la pieté et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-cy les attaque et les jouë eux-mesmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sçauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, et sans doute on ne manquera pas de dire à Vostre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comedie; mais la verité pure,* Sire, *c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la defense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la representation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connuë ayent eu une si grande déference pour des gens qui devroient estre l'horreur de tout le monde, et sont si opposez à la veritable pieté dont elles font profession.*

J'attens avec respect l'arrest que Vostre Majesté daignera prononcer sur cette matiere; mais il est tres-assuré, Sire,

qu'il ne faut plus que je songe à faire de comedie, si les Tartuffes ont l'avantage ; qu'ils prendront droict par là de me persecuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontez, Sire, *me donner une protection contre leur rage envenimée ; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Vostre Majesté des fatigues de ses conquestes, luy donner d'innocens plaisirs aprés de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe.*

TROISIESME PLACET

PRESENTÉ AU ROY

SIRE,

Un fort honneste medecin, dont j'ay l'honneur d'estre le malade, me promet, et veut s'obliger pardevant notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis luy obtenir une grace de Vostre Majesté. Je luy ay dit, sur sa promesse, que je ne luy demandois pas tant, et que je serois satisfait de luy pourveu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, Sire, *est un canonicat de vostre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...*

Oserois-je demander encore cette grace à Vostre Majeste le propre jour de la grande resurrection de Tartuffe, *ressuscité par vos bontez ? Je suis par cette premiere faveur réconcilié avec les devots, et je le serois par cette seconde avec les medecins. C'est pour moy sans doute trop de graces à la fois ; mais peut-estre n'en est-ce pas trop pour Vostre Majesté, et j'attend avec un peu d'esperance respectueuse la réponse de mon placet.*

ACTEURS.

MADAME PERNELLE, mere d'Orgon.
ORGON, mary d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valere.
VALERE, amant de Mariane.
CLEANTE, beaufrere d'Orgon.
TARTUFFE, faux devot.
DORINE, suivante de Mariane.
MONSIEUR LOYAL, sergent.
UN EXEMPT.
FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La scene est à Paris.



L'IMPOSTEUR

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ET FLIPOTE, SA SERVANTE; ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLEANTE.

MADAME PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ay pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.

Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si viste?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-cy,
Et que de me complaire on ne prend nul soucy.
Oüy, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roy Petaut.

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous estes, mamie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule et fort impertinente;
Vous vous meslez sur tout de dire vostre avis.

DAMIS.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous estes un sot en trois lettres, mon fils :
C'est moy qui vous le dis, qui suis vostre grand-mere,
Et j'ay prédit cent fois à mon fils, vostre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne luy donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je croy...

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Vostre conduite en tout est tout-à-fait mauvaise :
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous estes dépenciere, et cet estat me blesse
Que vous alliez vestue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mary veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, aprés tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frere,
Je vous estime fort, vous aime et vous révere;
Mais enfin, si j'estois de mon fils, son épous,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous preschez des maximes de vivre
Qui par d'honnestes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne masche point ce que j'ay sur le cœur.

DAMIS.

Vostre monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute.

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoy! je souffriray, moy, qu'un cagot de critique
Vienne usurper ceans un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes :
Car il contrôle tout, ce critique zelé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est pere ny rien
Qui me puisse obliger à luy vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte;
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pié-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu ceans s'impatronise;
Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques-là que de se méconnoistre,
De contrarier tout, et de faire le maistre.

MADAME PERNELLE.

Hé! mercy de ma vie, il en iroit bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux!

DORINE.

Il passe pour un saint dans vostre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moy, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A luy, non plus qu'à son Laurent,

Je ne me fîrois, moy, que sur un bon garant

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut estre,
Mais pour homme de bien je garantis le maistre.
Vous ne luy voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos veritez.
C'est contre le peché que son cœur se courrouce,
Et l'interest du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oüy ; mais pourquoy, sur tout depuis un certain temps,
Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun hante ceans ?
En quoy blesse le Ciel une visite honneste,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la teste ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?
Je croy que de Madame il est, ma foy, jalous.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas luy tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carosses sans cesse à la porte plantez,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé ! voulez-vous, Madame, empescher qu'on ne cause ?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose
Si, pour les sots discours où l'on peut estre mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis ;
Et, quand mesme on pourroit se resoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart

A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard,
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, nostre voisine, et son petit épous,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toûjours sur autruy les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attouchement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joye
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autruy teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde authoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagez
De ce blâme public dont ils sont trop chargez.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire:
On sçait qu'Orante méne une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au Ciel, et j'ay sceu, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient ceans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vray qu'elle vit en austere personne;
Mais l'âge dans son ame a mis ce zele ardent,
Et l'on sçait qu'elle est prude à son corps defendant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joüy de tous ses avantages;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,

Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usez déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps.
Il leur est dur de voir deserter les galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le mestier de prude,
Et la severité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien :
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne sçauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

MADAME PERNELLE

Voila les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire,
Car Madame à jaser tient le dé tout le jour;
Mais enfin je prétens discourir à mon tour.
Je vous dy que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soy ce devot personnage;
Que le Ciel, au besoin, l'a ceans envoyé
Pour redresser à tous vostre esprit fourvoyé;
Que pour vostre salut vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sçait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensez ont leurs testes troublées
De la confusion de telles assemblées;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien,

Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est veritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
Et, pour conter l'histoire où ce poinct l'engagea...
Voila-t-il pas Monsieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sçachez que pour ceans j'en rabats la moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettray le pié.
(*Donnant un soufflet à Flipote.*)
Allons, vous! vous resvez et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu! je sçauray vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons!

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vinst encor me quereller;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous oüist tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à luy donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée,
Et que de son Tartuffe elle paroist coiffée!

DORINE.

Oh! vrayment, tout cela n'est rien au pris du fils;
Et, si vous l'aviez veu, vous diriez: « C'est bien pis. »
Nos troubles l'avoient mis sur le pié d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage;
Mais il est devenu comme un homme hébété
Depuis que de Tartuffe on le voit entesté.
Il l'appelle son frere, et l'aime dans son ame
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choye, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne sçauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joye il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les luy cede;
Et, s'il vient à rotter, il luy dit: « Dieu vous aide! »
(C'est une servante qui parle.)
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos;
Ses moindres actions luy semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour luy des oracles.
Luy, qui connoist sa dupe et qui veut en joüir,
Par cent dehors fardez a l'art de l'éblouïr;
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droict de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui luy sert de garçon
Qui ne se mesle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, nostre rouge et nos mouches.
Le traistre, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,

Disant que nous meslions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous estes bienheureux de n'estre point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ay veu mon mary; comme il ne m'a point veuë,
Je veux aller là-haut attendre sa venuë.

CLEANTE.

Moy, je l'attens icy pour moins d'amusement,
Et je vais luy donner le bonjour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-luy quelque chose.
J'ay soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon pere à des détours si grans,
Et vous n'ignorez pas quel interest j'y prens.
Si mesme ardeur enflame et ma sœur et Valere,
La sœur de cet amy, vous le sçavez, m'est chere;
Et, s'il falloit...

DORINE

Il entre.

SCENE IV.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frere, bon-jour.

CLEANTE.

Je sortois, et j'ay joye à vous voir de retour :
La campagne à present n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[*A Cleante.*]
Dorine... Mon beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'oster de soucy,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'icy?
[*A Dorine.*]
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait ceans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hyer, la fiévre jusqu'au soir,
Avec un mal de teste étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne pût au soupé toucher à rien du tout,

Tant sa douleur de teste estoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, luy tout seul, devant elle,
Et fort devotement il mangea deux perdris
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entiere
Sans qu'elle pust fermer un moment la paupiere;
Des chaleurs l'empeschoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour prés d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agreable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se resolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitost.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux fortifiant son ame,

Pour reparer le sang qu'avoit perdu Madame,
Beut, à son déjeuné, quatre grans coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A vostre nez, mon frere, elle se rit de vous,
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courrous,
Je vous diray tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'huy
A vous faire oublier toutes choses pour luy?
Qu'aprés avoir chez vous reparé sa misere,
Vous en veniez au poinct...

ORGON.

Alte-là, mon beaufrere;
Vous ne connoissez pas celuy dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puis que vous le voulez,
Mais enfin, pour sçavoir quel homme ce peut estre...

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoistre,

Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ha!... un homme... un homme enfin.
Qui suit bien ses leçons gouste une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oüy, je deviens tout autre avec son entretien :
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiez il détache mon ame,
Et je verrois mourir frere, enfans, mere et femme,
Que je m'en soucîrois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voila!

ORGON.

Ha! si vous aviez veu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour luy l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit, d'un air dous,
Tout vis-à-vis de moy se mettre à deux genous.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere
Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa priere;
Il faisoit des soûpirs, de grans élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et, lors que je sortois, il me devançoit viste
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau beniste.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence et de ce qu'il estoit,
Je luy faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toûjours en rendre une partie.
« C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié.
Je ne merite pas de vous faire pitié. »
Et, quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres à mes yeux il alloit le répandre.
Enfin le Ciel chez moy me le fit retirer,
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prosperer.

Je voy qu'il reprend tout, et qu'à ma femme mesme
Il prend, pour mon honneur, un interest extréme;
Il m'avertit des gens qui luy font les yeux dous,
Et plus que moy six fois il s'en montre jalous.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zele;
Il s'impute à peché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

CLEANTE.

Parbleu! vous estes fou, mon frere, que je croy.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moy?
Et que pretendez-vous? Que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frere, ce discours sent le libertinage.
Vous en estes un peu dans vostre ame entiché,
Et, comme je vous l'ay plus de dix fois presché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voila de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux;
C'est estre libertin que d'avoir de bons yeux,
Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ny respect ny foy pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sçay comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves:
Il est de faux devots ainsi que de faux braves;
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais devots, qu'on doit suivre à la trace,

Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoy! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la devotion?
Vous les voulez traitter d'un semblable langage,
Et rendre mesme honneur au masque qu'au visage;
Egaler l'artifice à la sincerité,
Confondre l'apparence avec la verité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoye à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais;
La raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractere ils passent ses limites,
Et la plus noble chose, ils la gastent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beaufrere.

ORGON.

Oüy, vous estes, sans doute, un docteur qu'on révere;
Tout le sçavoir du monde est chez vous retiré;
Vous estes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton, dans le siecle où nous sommes,
Et, prés de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne suis point, mon frere, un docteur réveré,
Et le sçavoir chez moy n'est pas tout retiré;
Mais, en un mot, je sçay, pour toute ma science,
Du faux avec le vray faire la diference;
Et, comme je ne voy nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits devots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zele,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux

Que le dehors plastré d'un zele spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces devots de place,
De qui la sacrilege et trompeuse grimace
Abuse impunément et se jouë, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'interest soûmise,
Font de devotion mestier et marchandise,
Et veulent acheter credit et dignitez
A pris de faux clins d'yeux et d'élans affectez;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour
Et preschent la retraite au milieu de la cour;
Qui sçavent ajuster leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foy, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'interest du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur aspre colere
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur passion, dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroistre;
Mais les devots de cœur sont aisez à connoistre.
Nostre siecle, mon frere, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre :
Ce titre par aucun ne leur est debattu.
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insuportable,
Et leur devotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions :

Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nostres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appuy,
Et leur ame est portée à juger bien d'autruy.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mesler de bien vivre.
Jamais contre un pecheur ils n'ont d'acharnement :
Ils attachent leur haine au peché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zele extréme
Les interests du Ciel plus qu'il ne veut luy-mesme.
Voila mes gens, voila comme il en faut user,
Voila l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Vostre homme, à dire vray, n'est pas de ce modele.
C'est de fort bonne foy que vous vantez son zele,
Mais par un faux éclat je vous crois ébloüy.

ORGON.

Monsieur mon cher beaufrere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oüy.

ORGON.

Je suis vostre valet.

(Il veut s'en aller.)

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laissons là ce discours. Vous sçavez que Valere
Pour estre vostre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oüy.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si dous.

ORGON.

Il est vray.

CLEANTE.

Pourquoy donc en diferer la feste?

ORGON.

Je ne sçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre pensée en teste?

ORGON.

Peut-estre.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à vostre foy?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obstacle, je croy,
Ne vous peut empescher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon

CLEANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valere sur ce poinct me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loüé!

CLEANTE.

Mais que luy reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est necessaire
De sçavoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a vostre foy. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE, [*seul*].

Pour son amour je crains une disgrace,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ay dequoy
Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous?

ORGON. (*Il regarde dans un petit cabinet.*)

Je voy
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre,
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or-sus, nous voila bien. J'ay, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez dous,
Et de tout temps aussi vous m'avez esté chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le meriter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe, nostre hoste?

MARIANE.

Qui, moy?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Helas! j'en diray, moy, tout ce que vous voudrez.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moy donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche vostre cœur, et qu'il vous seroit dous
De le voir, par mon chois, devenir vostre épous.
Eh?

Mariane se recule avec surprise.)

MARIANE.

Eh?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaist-il?

ORGON.

Quoy?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit dous
De voir, par vostre chois, devenir mon épous?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure.
Pourquoy me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une verité;
Et c'est assez pour vous que je l'aye arresté.

MARIANE.

Quoy! vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oüy, je pretens, ma fille,
Unir par vostre hymen Tartuffe à ma famille.
Il sera vostre épous, j'ay resolu cela;
Et, comme sur vos vœux je...

SCENE II.

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vrayment, je ne sçay pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture ou d'un coup de hazard,
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ay traitté cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoy donc! la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel poinct
Que vous-mesme, Monsieur, je ne vous en croy point.

ORGON.

Je sçay bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oüy, oüy, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur vostre pere :
Il raille.

ORGON.

Je vous dy..

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courrous.

DORINE.

Hé bien! on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.

Quoy! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez :
Vous avez pris ceans certaines privautez
Qui ne me plaisent point, je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous mocquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Vostre fille n'est point l'affaire d'un bigot,
Il a d'autres emplois ausquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout vostre bien,
Choisir un gendre gueux...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sçachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révere.
Sa misere est sans doute une honneste misere.
Au dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puis qu'enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra luy donner les moyens
De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens.
Ce sont fiefs qu'à bon titre au païs on renomme,
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oüy, c'est luy qui le dit, et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la pieté.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance,

Et l'humble procedé de la devotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoy bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse:
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennuy,
D'une fille comme elle un homme comme luy?
Et ne devez-vous pas songer aux bienseances
Et de cette union prévoir les consequences?
Sçachez que d'une fille on risque la vertu
Lorsque dans son hymen son goust est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honneste personne
Dépend des qualitez du mary qu'on luy donne,
Et que ceux dont par tout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'estre fidelle
A de certains maris faits d'un certain modelle,
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls vostre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons,
Je sçay ce qu'il vous faut, et je suis vostre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valere;
Mais, outre qu'à joüer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'estre un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les eglises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y courre à vos heures précises,

Comme ceux qui n'y vont que pour estre aperceus?

ORGON.

Je ne demande pas vostre avis là-dessus.
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos desirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles.
A nul fâcheux debat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de luy tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Oüais! quels discours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que vostre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre vostre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour vostre interest.

(Elle l'interrompt toûjours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille.)

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plaist.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-mesme.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Vostre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent dont les traits effrontez...

DORINE.

Ah! vous estes devot, et vous vous emportez?

ORGON.

Oüy, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou... suffit.

(Se retournant vers sa fille.)

Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE.

J'enrage
De ne pouvoir parler.

(Elle se taist lors qu'il tourne la teste.)

ORGON.

Sans estre damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE.

Oüy, c'est un beau museau!

ORGON.

Que, quand tu n'aurois mesme aucune simpathie
Pour tous les autres dons...

(*Il se tourne devant elle, et la regarde, les bras croisés.*)

DORINE.

La voila bien lottie!
Si j'estois en sa place, un homme, assurément,
Ne m'épouseroit pas de force impunément,
Et je luy ferois voir, bientost après la feste,
Qu'une femme a toûjours une vengeance preste.

ORGON.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

Dequoy vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moy-mesme.

ORGON.

Fort bien. Pour chastier son insolence extréme,
Il faut que je luy donne un revers de ma main.

(*Il se met en posture de luy donner un soufflet; et Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.*)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire que le mary... que j'ay sceu vous élire...
(*A Dorine.*)
Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ay rien à me dire.

ORGON.

Encor un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaist pas, moy.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foy!

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obeïssance,
Et montrer pour mon chois entiere déference.

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me mocquerois fort de prendre un tel épous.
(*Il luy veut donner un soufflet et la manque.*)

ORGON.

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans peché je ne sçaurois plus vivre.
Je me sens hors d'estat maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rassoir un peu.

SCENE III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moy, la parole,
Et faut-il qu'en cecy je fasse vostre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE.

Contre un pere absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoy?

DORINE.

Luy dire qu'un cœur n'aime point par autruy;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour luy;
Qu'estant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à luy, que le mary doit plaire,
Et que, si son Tartuffe est pour luy si charmant,
Il le peut épouser sans nul empeschement.

MARIANE.

Un pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire
Que je n'ay jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,

Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ay-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sçais-tu pas pour luy jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sçay-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont sceu trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oüy, d'une ardeur extréme.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de mesme?

MARIANE.

Je le croy.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariez ensemble?

MARIANE.

Assûrément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc vostre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas :
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remede, sans doute, est merveilleux. J'enrage
Lors que j'entens tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rens!
Tu ne compâtis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compâtis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ay de la timidité...

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valere?
Et n'est-ce pas à luy de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoy! si vostre pere est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entierement coiffé
Et manque à l'union qu'il avoit arrestée,
La faute à vostre amant doit-elle estre imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éclatans mépris,
Feray-je dans mon chois voir un cœur trop épris?
Sortiray-je pour luy, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalez...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Estre à monsieur Tartuffe, et j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le party, de soy-mesme, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! Oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,

N'est pas un homme, non, qui se mouche du pié,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'estre sa moitié.
Tout le monde déja de gloire le couronne;
Il est noble chez luy, bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleury :
Vous vivrez trop contente avec un tel mary.

MARIANE.

Mon Dieu...

DORINE.

Quelle allegresse aurez-vous dans vostre ame
Quand d'un épous si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ha! cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moy du secours.
C'en est fait, je me rens, et suis preste à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obeïsse à son pere,
Voulût-il luy donner un singe pour épous.
Vostre sort est fort beau, dequoy vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir;
Vous irez visiter, pour vostre bien venuë,
Madame la baillive et madame l'éleuë,
Qui d'un siege-pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez esperer
Le bal et la grand'bande, à sçavoir, deux musettes,
Et, par-fois, Fagotin et les marionettes.
Si pourtant vostre épous...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir!

De tes conseils plûtost songe à me secourir.

DORINE.

Je suis vostre servante.

MARIANE.

Eh! Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux declarez...

DORINE.

Point. Tartuffe est vostre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sçais qu'à toy toûjours je me suis confiée.
Fay-moy...

DORINE.

Non. Vous serez, ma foy, tartuffiée

MARIANE.

Hé bien! puisque mon sort ne sçauroit t'émouvoir,
Laisse-moy desormais toute à mon desespoir.
C'est de luy que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sçais de mes maux l'infaillible remede.

(*Elle veut s'en aller.*)

DORINE.

Hé! là, là, revenez, je quitte mon courrous.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.
Ne vous tourmentez point, on peut adroitement
Empescher... Mais voicy Valere, vostre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.
On vient de debiter, Madame, une nouvelle
Que je ne sçavois pas, et qui sans doute est belle.
MARIANE.
Quoy?
VALERE.
Que vous épousez Tartuffe.
MARIANE.
Il est certain
Que mon pere s'est mis en teste ce dessein.
VALERE.
Vostre pere, Madame...
MARIANE.
A changé de visée.
La chose vient par luy de m'estre proposée.
VALERE.
Quoy! serieusement?
MARIANE.
Oüy, serieusement;
Il s'est pour cet hymen declaré hautement.
VALERE.
Et quel est le dessein où vostre ame s'arreste,

Madame?

MARIANE.

Je ne sçay.

VALERE.

La réponse est honneste.

Vous ne sçavez?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALERE.

Je vous conseille, moy, de prendre cet épous.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALERE.

Oüy.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçoy.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je croy.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert vostre ame.

VALERE.

Moy, je vous l'ay donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moy, je le suivray pour vous faire plaisir.

DORINE, [*à part*].

Voyons ce qui pourra de cecy reüssir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime ? et c'estoit tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celuy que pour épous on me veut presenter,
Et je declare, moy, que je prétens le faire,
Puis que vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions :
Vous aviez pris déja vos résolutions,
Et vous vous saisissez d'un pretexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vray, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute, et vostre cœur
N'a jamais eu pour moy de veritable ardeur.

MARIANE.

Helas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oüy, oüy, permis à moy ; mais mon ame offencée
Vous préviendra peut-estre en un pareil dessein ;
Et je sçais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu, laissons là le mérite :
J'en ay fort peu, sans doute, et vous en faites foy;
Mais j'espere aux bontez qu'une autre aura pour moy,
Et j'en sçay de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à reparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande, et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement...

VALERE.

J'y feray mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage nostre gloire :
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins.
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALERE.

Fort bien, et d'un chacun il doit estre aprouvé.
Hé quoy! vous voudriez qu'à jamais dans mon ame
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flame,
Et vous visse à mes yeux passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moy, c'est ce que je souhaite,
Et je voudrois déja que la chose fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oüy.

VALERE.

C'est assez m'insulter,
Madame, et de ce pas je vais vous contenter.
(Il fait un pas pour s'en aller, et revient toûjours.)

MARIANE.

Fort bien.

VALERE.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-mesme
Qui contraignez mon cœur à cet effort extréme.

MARIANE.

Oüy.

VALERE.

Et que le dessein que mon ame conçoit
N'est rien qu'à vostre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE.

Suffit; vous allez estre à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure!

VALERE. *(Il s'en va, et, lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.)*

Euh?

MARIANE.

Quoy?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moy! Vous resvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moy, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance,
Et je vous ay laissé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Hola! Seigneur Valere.

(*Elle va l'arrester par le bras, et luy fait mine de grande resistance.*)

VALERE.

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez icy.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrestez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'est un poinct résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma presence le chasse,
Et je feray bien mieux de luy quitter la place.

DORINE. (*Elle quitte Valere et court à Mariane.*)
A l'autre! Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE.

Je voy bien que ma veuë est pour elle un suplice,
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE. (*Elle quitte Mariane et court à Valere.*)
Encor? Diantre soit fait de vous. Si, je le veux!
Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.

(*Elle les tire l'un et l'autre.*)

VALERE.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble et vous tirer d'affaire.
Estes-vous fou d'avoir un pareil démeslé?

VALERE

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE.

Estes-vous folle, vous, de vous estre emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas veu la chose, et comme il m'a traittée?

DORINE.

[*A Valere.*]

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin

Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
[*A Mariane.*]
Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'estre vostre épous, j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoy donc me donner un semblable conseil?

VALERE.

Pourquoy m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous estes fous tous deux. Çà, la main, l'un et l'autre.
[*A Valere.*]
Allons, vous.

VALERE, *en donnant sa main à Dorine.*

A quoy bon ma main?

DORINE, [*à Mariane*].

Ah! çà, la vostre.

MARIANE, *en donnant aussi sa main.*

Dequoy sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! viste, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALERE, [*à Mariane*].

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(*Mariane tourne l'œil sur Valere, et fait un petit soûris.*)

DORINE.

A vous dire le vray, les amans sont bien fous!

VALERE.

Ho çà! n'ay-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'estes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'estes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce debat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dy-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Vostre pere se mocque, et ce sont des chansons.
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prestiez l'aparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps à tout on remedie.
Tantost vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout à coup et voudra des delais,
Tantost vous payerez de présages mauvais :
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse.
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à luy
On ne vous peut lier que vous ne disiez oüy.
Mais, pour mieux reüssir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.
(*A Valere.*)
Sortez, et sans tarder employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frere,
Et dans nostre party jetter la belle-mere.
Adieu.

VALERE, *à Mariane.*

Quelques efforts que nous preparions tous,

Ma plus grande esperance, à vray dire, est en vous.

MARIANE, *à Valere.*

Je ne vous répons pas des volontez d'un pere;
Mais je ne seray point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise ! et, quoy que puisse oser...

DORINE.

Ah ! jamais les amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dy-je.

VALERE. (*Il fait un pas, et revient.*)

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vostre !

(*Les poussant chacun par l'épaule.*)

Tirez de cette part; et vous, tirez de l'autre.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre sur l'heure acheve mes destins,
Qu'on me traitte partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ny pouvoir qui m'arreste,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma teste.

DORINE.

De grace, moderez un tel emportement;
Vostre pere n'a fait qu'en parler simplement :
On n'execute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arreste les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je luy dise deux mots.

DORINE.

Ha ! tout doux ! envers luy, comme envers vostre pere,
Laissez agir les soins de vostre belle-mere.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque credit
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,

Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vray! la chose seroit belle!
Enfin vostre interest l'oblige à le mander;
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Sçavoir ses sentimens, et luy faire connaistre
Quels fâcheux démeslez il pourra faire naistre,
S'il faut qu'à ce dessein il preste quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ay pû le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis estre present à tout cet entretien.

DORINE.

Point : il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne luy diray rien.

DORINE.

Vous vous mocquez : on sçait vos transports ordinaires,
Et c'est le vray moyen de gaster les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous estes fâcheux! Il vient, retirez-vous.

SCENE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE, *apercevant Dorine.*
Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toûjours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumosnes que j'ay partager les deniers.

DORINE.
Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE.
Que voulez-vous?

DORINE.
Vous dire...

TARTUFFE. (*Il tire un mouchoir de sa poche.*)
Ah! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moy ce mouchoir.

DORINE.
Comment?

TARTUFFE.
Couvrez ce sein que je ne sçaurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.
Vous estes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression!
Certes, je ne sçay pas quelle chaleur vous monte,
Mais à convoiter, moy, je ne suis point si promte,

Et je vous verrois nû du haut jusques en bas
Que toute vostre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur le champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moy qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ay seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas! tres-volontiers.

DORINE, *en soy-mesme.*

Comme il se radoucit!
Ma foy, je suis toûjours pour ce que j'en ay dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientost?

DORINE.

Je l'entens, ce me semble.
Oüy, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame et du corps vous donne la santé,
Et benisse vos jours autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux ;
Mais prenons une chaise afin d'estre un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de vostre mal vous sentez-vous remise ?

ELMIRE.

Fort bien, et cette fievre a bientost quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le merite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grace d'en haut,
Mais je n'ay fait au Ciel nulle devote instance
Qui n'ait eu pour objet vostre convalescence.

ELMIRE.

Vostre zele pour moy s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir vostre chere santé,
Et pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrestienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontez.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne meritez.

ELMIRE.

J'ay voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise icy qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravy de mesme, et sans doute il m'est dous,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ay demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moy, ce que je veux, c'est un mot d'entretien

Où tout vostre cœur s'ouvre et ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singuliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere,
Et vous faire serment que les bruits que j'ay faits
Des visites qu'icy reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutost d'un transport de zele qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prens bien aussy,
Et croy que mon salut vous donne ce soucy.

TARTUFFE. (*Il luy serre les bouts des doigts.*)

Oüy, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excés de zele.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutost...

(*Il luy met la main sur le genoû.*)

ELMIRE.

Que fait là vostre main?

TARTUFFE.

Je taste vostre habit; l'étoffe en est moüelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grace, laissez; je suis fort chatoüilleuse.

(*Elle recule sa chaise, et Tartuffe raproche la sienne.*)

TARTUFFE.

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'huy d'un air miraculeux;
Jamais en toute chose on n'a veu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vray. Mais parlons un peu de nostre affaire.
On tient que mon mary veut dégager sa foy,
Et vous donner sa fille : est-il vray, dites-moy?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vray dire,
Ce n'est pas le bonheur aprés quoy je soûpire,
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moy, je croy qu'au Ciel tendent tous vos soûpirs,
Et que rien icy-bas n'arreste vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautez éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent estre charmez
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formez.
Ses attraits reflechis brillent dans vos pareilles,
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur vostre face épanché des beautez
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportez;
Et je n'ay pû vous voir, parfaite creature,
Sans admirer en vous l'autheur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où luy-mesme il s'est peint.
D'abord j'apprehenday que cette ardeur secrette
Ne fust du noir esprit une surprise adroite;
Et mesme à fuir vos yeux mon cœur se résolut,

Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'estre point coupable;
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attens en mes vœux tout de vostre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine ou ma beatitude;
Et je vais estre enfin, par vostre seul arrest,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaist.

ELMIRE.

La declaration est tout-à-fait galante;
Mais elle est, à vray dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux vostre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un devot comme vous, et que par tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour estre devot, je n'en suis pas moins homme;
Et, lors qu'on vient à voir vos celestes appas,
Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.
Je sçay qu'un tel discours de moy paroist étrange;
Mais, Madame, aprés tout, je ne suis pas un ange,
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dés que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine.
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la resistance où s'obstinoit mon cœur;
Elle surmonta tout, jeusnes, prieres, larmes,

Et tourna tous mes vœux du costé de vos charmes.
Mes yeux et mes soûpirs vous l'ont dit mille fois,
Et pour mieux m'expliquer j'employe icy la voix.
Que si vous contemplez d'une ame un peu benigne
Les tribulations de vostre esclave indigne,
S'il faut que vos bontez veüillent me consoler,
Et jusqu'à mon neant daignent se ravaler,
J'aurai toûjours pour vous, ô suave merveille,
Une devotion à nulle autre pareille.
Vostre honneur avec moy ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour dont les femmes sont foles
Sont bruyans dans leurs faits et vains dans leurs paroles;
De leurs progrés sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrette, en qui l'on se confie,
Des-honore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui pour toûjours on est seur du secret.
Le soin que nous prenons de nostre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée,
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant nostre cœur,
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et vostre réthorique
En termes assez forts à mon ame s'explique.
N'apprehendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mary cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pust bien alterer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sçay que vous avez trop de benignité,

Et que vous ferez grace à ma temerité;
Que vous m'excuserez sur l'humaine foiblesse
Des violens transports d'un amour qui vous blesse,
Et considererez, en regardant vostre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-estre;
Mais ma discretion se veut faire parestre.
Je ne rediray point l'affaire à mon épous;
Mais je veux en revanche une chose de vous.
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane;
De renoncer vous-mesme à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir vostre espoir;
Et...

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, *sortant du petit cabinet où il s'estoit retiré.*

Non, Madame, non, cecy doit se répandre.
J'estois en cet endroit, d'où j'ay pû tout entendre,
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traistre qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vangeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon pere, et luy mettre en plein jour
L'ame d'un scelerat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à meriter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ay promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mary n'en trouble les oreilles

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsy,
Et pour faire autrement j'ay les miennes aussy.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagotterie
N'a triomphé que trop de mon juste courrous,
Et que trop excité de desordre chez nous.
Le fourbe trop longtemps a gouverné mon pere
Et desservy mes feux avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il soit desabusé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je luy suis redevable,
Et pour la negliger elle est trop favorable.
Ce seroit mériter qu'il me la vinst ravir
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis!...

DAMIS.

Non, s'il vous plaist, il faut que je me croye.
Mon ame est maintenant au comble de sa joye,
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir vanger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire;
Et voicy justement dequoy me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon pere, vostre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous estes bien payé de toutes vos caresses,
Et Monsieur d'un beau prix reconnoist vos tendresses.
Son grand zele pour vous vient de se declarer.
Il ne va pas à moins qu'à vous des-honorer,
Et je l'ay surpris là qui faisoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flame.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Vouloit à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offence.

ELMIRE.

Oüy, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mary traverser le repos;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de sçavoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel! est-il croyable?

TARTUFFE.

Oüy, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pecheur tout plein d'iniquité,
Le plus grand scelerat qui jamais ait esté.
Chaque instant de ma vie est chargé de soüillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures,
Et je voy que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ay garde d'avoir l'orgueil de m'en defendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez vostre courrous,
Et comme un criminel chassez-moy de chez vous.
Je ne sçaurois avoir tant de honte en partage
Que je n'en aye encor mérité davantage.

ORGON, *à son fils.*

Ah! traistre, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoy! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON.

Tay-toy, peste maudite!

TARTUFFE.

Ah ! laissez-le parler ; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son raport.
Pourquoy sur un tel fait m'estre si favorable ?
Sçavez-vous, aprés tout, dequoy je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon exterieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'aparence,
Et je ne suis rien moins, helas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la verité pure est que je ne vaux rien.

(*S'adressant à Damis.*)

Oüy, mon cher fils, parlez, traitez-moy de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moy de noms encor plus détestez;
Je n'y contredis point, je les ay meritez,
Et j'en veux à genous souffrir l'ignominie,
Comme une honte deuë aux crimes de ma vie.

ORGON, *à Tartuffe.*

Mon frere, c'en est trop.

(*A son fils.*)

Ton cœur ne se rend point,
Traistre ?

DAMIS.

Quoy ! ses discours vous seduiront au poinct...

ORGON.

Tay-toy, pendart !

(*A Tartuffe.*)

Mon frere, eh ! levez-vous, de grace.

(*A son fils.*)

Infame !

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tay-toy.

DAMIS.

J'enrage! Quoy! je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te rompray les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure
Qu'il eût receu pour moy la moindre égratignûre.

ORGON, *à son fils.*

Ingrat!

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genous
Vous demander sa grace...

ORGON, *à Tartuffe.*

Helas! Vous mocquez-vous?

(A son fils.)

Coquin, voy sa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix!

DAMIS.

Quoy, je....

ORGON.

Paix, dis-je!

Je sçay bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'huy
Femme, enfans et valets déchaînez contre luy.

On met impudemment toute chose en usage
Pour oster de chez moy ce devot personnage;
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me haster de luy donner ma fille
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oüy, traistre, et dés ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous feray connoistre
Qu'il faut qu'on m'obeisse et que je suis le maistre.
Allons, qu'on se retracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moy? de ce coquin qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu resistes, gueux, et luy dis des injures?
Un baston, un baston!

(*A Tartuffe.*)

Ne me retenez pas.

(*A son fils.*)

Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oüy, je sortiray, mais...

ORGON.

Viste, quittons la place.
Je te prive, pendart, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offencer de la sorte une sainte personne !

TARTUFFE.

O Ciel ! pardonne-luy la douleur qu'il me donne.
(*A Orgon.*)
Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frere on tâche à me noircir...

ORGON.

Helas !

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ay le cœur si serré
Que je ne puis parler, et croy que j'en mourray.

ORGON. (*Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*)

Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon frere, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux debats.
Je regarde ceans quels grans troubles j'aporte,
Et croy qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ! Vous mocquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voy
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foy.

ORGON.

Qu'importe ! Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mesmes rapports, qu'icy vous rejettez,
Peut-estre une autre fois seront-ils écoutez.

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah ! mon frere, une femme
Aisément d'un mary peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moy viste, en m'éloignant d'icy,
Leur oster tout sujet de m'attaquer ainsy.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah !

TARTUFFE.

Soit, n'en parlons plus.
Mais je sçais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuiray vostre épouse, et vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la frequenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voye.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre heritier que vous,
Et je vais de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon et franc amy, que pour gendre je prens,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose !

ORGON.

Le pauvre homme ! Allons viste en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit !





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

Cleante.

Ouy, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,
L'éclat que fait ce bruit n'est point à vostre gloire;
Et je vous ay trouvé, Monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prens au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé:
N'est-il pas d'un chrestien de pardonner l'offence
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour vostre démeslé,
Que du logis d'un pere un fils soit exilé?
Je vous le dis encor, et parle avec franchise,
Il n'est petit ny grand qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout
Et ne pousserez point les affaires à bout.

Sacrifiez à Dieu toute vostre colere,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Helas! je le voudrois, quant à moy, de bon cœur:
Je ne garde pour luy, Monsieur, aucune aigreur;
Je luy pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame;
Mais l'interest du Ciel n'y sçauroit consentir,
Et, s'il rentre ceans, c'est à moy d'en sortir.
Aprés son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du scandale:
Dieu sçait ce que d'abord tout le monde en croiroit;
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par tout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zele charitable;
Que mon cœur l'aprehende, et veut le ménager
Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez icy d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des interests du Ciel pourquoy vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
Laissez-luy, laissez-luy le soin de ses vengeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offences,
Et ne regardez point aux jugemens humains
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoy! le foible interest de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empeschera la gloire?
Non, non; faisons toûjours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous broüillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ay déja dit que mon cœur luy pardonne,

Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ;
Mais, aprés le scandale et l'affront d'aujourd'huy,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec luy.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droict vous oblige à ne pretendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoistront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame interessée.
Tous les biens de ce monde ont pour moy peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'ébloüis pas ;
Et, si je me résous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vray, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ay dessein,
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLEANTE.

Eh ! Monsieur, n'ayez point ces delicates craintes,
Qui d'un juste heritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien,
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mesuse
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que sans confusion
Vous en ayez souffert la proposition :
Car, enfin, le vray zele a-t-il quelque maxime
Qui monstre à dépoüiller l'heritier legitime ?

Et, s'il faut que le Ciel dans vostre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrette
Vous fissiez de ceans une honneste retraite
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moy, c'est donner de vostre prud'hommie,
Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures et demie;
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si-tost.

CLEANTE.

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLEANTE.

DORINE.

De grace, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son ame souffre une douleur mortelle,
Et l'accord que son pere a conclu pour ce soir
La fait à tous momens entrer en desespoir.
Il va venir; joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublez.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ha! je me réjoüis de vous voir assemblez.
(*A Mariane.*)
Je porte en ce contract dequoy vous faire rire,
Et vous sçavez déja ce que cela veut dire.

MARIANE, *à genous.*

Mon pere, au nom du Ciel, qui connoist ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir vostre cœur,
Relâchez-vous un peu des droicts de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obeïssance.
Ne me reduisez point, par cette dure loy,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doy;
Et cette vie, helas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un dous espoir que j'avois pû former,
Vous me defendez d'estre à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontez, qu'à vos genous j'implore,
Sauvez-moy du tourment d'estre à ce que j'abhore,
Et ne me portez point à quelque desespoir,
En vous servant sur moy de tout vostre pouvoir.

ORGON, *se sentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur! point de foiblesse humaine!

MARIANE.

Vos tendresses pour luy ne me font point de peine:

Faites-les éclater, donnez-luy vostre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien;
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne;
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un convent dans les austeritez
Use les tristes jours que le Ciel m'a contez.

ORGON.

Ah! voila justement de mes religieuses,
Lors qu'un pere combat leurs flames amoureuses!
Debout! Plus vostre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matiere à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la teste davantage.

DORINE.

Mais quoy!...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à vostre écot.
Je vous défens tout net d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde:
Ils sont bien raisonnez, et j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, *à son mary.*

A voir ce que je voy, je ne sçay plus que dire,
Et vostre aveuglement fait que je vous admire.
C'est estre bien coiffé, bien prévenu de luy,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'huy.

ORGON.

Je suis vostre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sçay vos complaisances,

Et vous avez eu peur de le desavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu joüer.
Vous estiez trop tranquille enfin pour estre creuë,
Et vous auriez paru d'autre maniere émeuë.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que nostre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche?
Pour moy, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaist nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et croy que d'un refus la discrette froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sçay l'affaire, et ne prens point le change.

ELMIRE.

J'admire, encor un coup, cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit vostre incredulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit verité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oüy.

ORGON.

Chansons!

ELMIRE.

Mais quoy! si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere?...

ORGON.

Contes en l'air!

ELMIRE.

Quel homme! Au moins répondez-moy.
Je ne vous parle pas de nous adjoûter foy;
Mais suposons icy que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre:
Que diriez-vous alors de vostre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prens au mot. Nous verrons vostre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

Faites-le-moy venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-estre à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE.

Non: on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soy-mesme.

Faites-le-moy descendre.
(*Parlant à Cleante et à Mariane.*)
Et vous, retirez-vous.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.
Approchons cette table, et vous mettez dessous.
ORGON.
Comment!
ELMIRE.
Vous bien cacher est un poinct necessaire.
ORGON.
Pourquoy sous cette table?
ELMIRE.
Ah! mon Dieu! laissez faire;
J'ay mon dessein en teste, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je, et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voye et qu'on ne vous entende.
ORGON.
Je confesse qu'icy ma complaisance est grande;
Mais de vostre entreprise il vous faut voir sortir.
ELMIRE.
Vous n'aurez, que je croy, rien à me repartir.
(*A son mary, qui est sous la table.*)
Au moins, je vais toucher une étrange matiere;
Ne vous scandalisez en aucune maniere.
Quoy que je puisse dire, il doit m'estre permis,

Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ay promis.
Je vais par des douceurs, puis que j'y suis reduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite,
Flater de son amour les desirs effrontez,
Et donner un champ libre à ses temeritez.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
J'auray lieu de cesser dés que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrester son ardeur insensée
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner vostre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous desabuser.
Ce sont vos interests, vous en serez le maistre,
Et... L'on vient; tenez-vous, et gardez de paraistre.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oüy, l'on a des secrets à vous y réveler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez par tout de crainte de surprise :
Une affaire pareille à celle de tantost
N'est pas assurément icy ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est veu de surprise de mesme;
Damis m'a fait pour vous une frayeur extréme,

Et vous avez bien veu que j'ay fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vray, m'a si fort possedée
Que de le démentir je n'ay point eu l'idée ;
Mais, par là, grace au Ciel, tout a bien mieux esté,
Et les choses en sont dans plus de seureté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mary de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens ;
Et c'est par où je puis, sans peur d'estre blâmée,
Me trouver icy seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop promt peut-estre à souffrir vostre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame, et vous parliez tantost d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah ! si d'un tel refus vous estes en courrous,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !
Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre
Lors que si foiblement on le voit se defendre !
Toûjours nostre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
On trouve à l'avoüer toûjours un peu de honte.
On s'en defend d'abord ; mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoistre assez que nostre cœur se rend,
Qu'à nos vœux, par honneur, nostre bouche s'opose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur nostre pudeur me ménager bien peu ;

Mais, puis que la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée ?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur
Ecouté tout au long l'offre de vostre cœur ?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a veu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eust eu dequoy me plaire ?
Et, lors que j'ay voulu moy-mesme vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'anoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre
Que l'interest qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennuy qu'on auroit que ce nœud qu'on résout
Vinst partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, une douceur extréme
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne gousta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa beatitude;
Mais ce cœur vous demande icy la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honneste
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apreste,
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fieray point à des propos si dous
Qu'un peu de vos faveurs, aprés quoy je soûpire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
Et planter dans mon ame une constante foy
Des charmantes bontez que vous avez pour moy.

ELMIRE. (*Elle tousse pour avertir son mary.*)

Quoy! vous voulez aller avec cette vîtesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse?

On se tue à vous faire un aveu des plus dous;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire
Qu'aux dernieres faveurs on ne pousse l'affaire.

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose esperer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en joüir avant que de le croire.
Pour moy, qui crois si peu mériter vos bontez,
Je doute du bonheur de mes temeritez,
Et je ne croiray rien que vous n'ayez, Madame,
Par des réalitez sceu convaincre ma flame.

ELMIRE.

Mon Dieu! que vostre amour en vray tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire!
Quoy! de vostre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans cartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais, si d'un œil benin vous voyez mes hommages,
Pourquoy m'en refuser d'assurez témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez
Sans offencer le Ciel, dont toûjours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,

Lever un tel obstacle est à moy peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir vostre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrests du Ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sçay l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;
Mais on trouve avec luy des accommodemens.
(C'est un scelerat qui parle.)
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de nostre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de nostre intention.
De ces secrets, Madame, on sçaura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon desir, et n'ayez point d'effroy;
Je vous répons de tout, et prens le mal sur moy.
Vous toussez fort, Madame.

ELMIRE.

Oüy, je suis au suplice.

TARTUFFE.

Vous plaist-il un morceau de ce jus de reglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, et je voy bien
Que tous les jus du monde icy ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oüy, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin vostre scrupule est facile à détruire;

Vous estes assurée icy d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offence,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, *aprés avoir encore toussé.*

Enfin je voy qu'il faut se résoudre à ceder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse estre content, et qu'on veüille se rendre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,
Et c'est bien malgré moy que je franchis cela;
Mais, puis que l'on s'obstine à m'y vouloir reduire,
Puis qu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convainquans,
Il faut bien s'y résoudre et contenter les gens.
Si ce contentement porte en soy quelque offence,
Tant pis pour qui me force à cette violence :
La faute assurément n'en doit pas estre à moy.

TARTUFFE.

Oüy, Madame, on s'en charge, et la chose de soy...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mary n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour luy du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ay mis au poinct de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et par tout là-dehors voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

Orgon, *sortant de dessous la table.*
Voila, je vous l'avoüe, un abominable homme !
Je n'en puis revenir, et tout cecy m'assomme.

Elmire.
Quoy ! vous sortez si-tost ? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps ;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

Orgon.
Non, rien de plus méchant n'est sorty de l'enfer.

Elmire.
Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de leger ;
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,
Et ne vous hastez point de peur de vous méprendre.
(*Elle fait mettre son mary derriere elle.*)

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

Tartuffe.
Tout conspire, Madame, à mon contentement :
J'ay visité de l'œil tout cet appartement ;

Personne ne s'y trouve, et mon ame ravie...

ORGON, *en l'arrestant.*

Tout doux! vous suivez trop vostre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!
Comme aux tentations s'abandonne vostre ame!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ay douté fort longtemps que ce fust tout de bon,
Et je croyois toûjours qu'on changeroit de ton;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moy, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ay fait tout cecy;
Mais on m'a mise au poinct de vous traiter ainsy.

TARTUFFE.

Quoy! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de ceans, et sans ceremonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison;
Il faut, tout sur le champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maistre.
La maison m'appartient, je le feray connaistre,
Et vous montreray bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure;
Que j'ay dequoy confondre et punir l'imposture,

Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent icy de me faire sortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foy, je suis confus, et n'ay pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je voy ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation?...

ORGON.

Oüy, c'est une affaire faite;
Mais j'ay quelqu'autre chose encor qui m'inquiete.

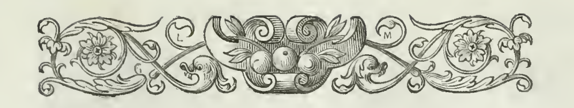
ELMIRE.

Et quoy?

ORGON.

Vous sçaurez tout; mais voyons au plutost
Si certaine cassette est encore là-haut.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

Ou voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sçay-je?

CLEANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet évenement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entierement;
Plus que le reste encor elle me desespere.

CLEANTE.

Cette cassette est donc un important mystere?

ORGON.

C'est un dépost qu'Argas, cet amy que je plains,
Luy-mesme en grand secret m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;



Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachez.

CLEANTE.

Pourquoy donc les avoir en d'autres mains lâchez?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allay droit à mon traistre en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De luy donner plutost la cassette à garder,
Afin que pour nier, en cas de quelque enqueste,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute preste,
Par où ma conscience eust pleine seureté
A faire des sermens contre la verité

CLEANTE.

Vous voila mal, au moins si j'en croy l'aparence;
Et la donation, et cette confidence
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites legerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus dous.

ORGON.

Quoy! sous un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une ame si méchante!
Et moy, qui l'ay receu gueusant et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien.
J'en auray desormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÈANTE.

Hé bien, ne voila pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les dous tempéramens;

Dans la droite raison jamais n'entre la vostre,
Et toûjours d'un excés vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez vostre erreur, et vous avez connu
Que par un zele feint vous estiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoy ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austere grimace,
Vous voulez que par tout on soit fait comme luy,
Et qu'aucun vray devot ne se trouve aujourd'huy ?
Laissez aux libertins ces sottes consequences,
Démeslez la vertu d'avec ses aparences,
Ne hazardez jamais vostre estime trop tost,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais au vray zele aussi n'allez pas faire injure,
Et, s'il vous faut tomber dans une extremité,
Péchez plutost encor de cet autre costé.

SCENE II.

DAMIS, ORGON, CLEANTE.

DAMIS.

Quoy! mon pere, est-il vray qu'un coquin vous menace,
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courrous,
Se fait de vos bontez des armes contre vous?

ORGON.
Oüy, mon fils, et j'en sens des douleurs nompareilles.
DAMIS.
Laissez-moy, je luy veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir :
C'est à moy tout d'un coup de vous en affranchir;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.
CLEANTE.
Voila tout justement parler en vray jeune homme.
Moderez, s'il vous plaist, ces transports éclatans;
Nous vivons sous un regne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCENE III.

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE, DAMIS, ORGON, CLEANTE.

MADAME PERNELLE.
Qu'est-ce ? J'apprens icy de terribles mysteres.
ORGON.
Ce sont des nouveautez dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payez mes soins.
Je recueille avec zele un homme en sa misere ;
Je le loge, et le tiens comme mon propre frere ;
De bienfaits chaque jour il est par moy chargé;
Je luy donne ma fille et tout le bien que j'ay:
Et, dans le mesme temps, le perfide, l'infame,
Tente le noir dessein de suborner ma femme ;

Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut à ma ruine user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontez trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ay transferé,
Et me reduire au poinct d'où je l'ay retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviez toûjours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec vostre discours,
Ma mere?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sçait que trop la haine qu'on luy porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ay dit cent fois quand vous estiez petit:
La vertu, dans le monde, est toûjours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'huy?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de luy.

ORGON.

Je vous ay dit déja que j'ay veu tout moy-mesme

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extréme.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous dy
Que j'ay veu de mes yeux un crime si hardy.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toûjours du venin à répandre,
Et rien n'est icy-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourveu!
Je l'ay veu, dis-je, veu, de mes propres yeux veu,
Ce qu'on appelle veu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois et crier comme quatre?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toûjours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage!

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprete.

ORGON.

Je dois interpreter à charitable soin
Le desir d'embrasser ma femme?

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir seur des choses.

ORGON.

Hé ! diantre ! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eust... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zele on voit son ame éprise,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sçay pas, si vous n'estiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colere.

DORINE.

Juste retour, Monsieur, des choses d'icy-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens en bagatelles pures
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoy! son effronterïe iroit jusqu'à ce poinct ?

ELMIRE.

Pour moy, je ne croy pas cette instance possible,
Et son ingratitude est icy trop visible.

CLEANTE.

Ne vous y fiez pas ; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts,
Et sur moins que cela le poids d'une cabale
Embarasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encor, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vray ; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traistre,
De mes ressentimens je n'ay pas esté maistre.

CLEANTE.

Je voudrois de bon cœur qu'on pust entre vous deux
De quelque ombre de paix racommoder les nœus.

ELMIRE.

Si j'avois sceu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'alarmes,
Et mes...

ORGON. [*A Dorine*.]

Que veut cet homme ? Allez tost le sçavoir.
Je suis bien en estat que l'on me vienne voir !

SCENE IV.

MONSIEUR LOYAL, MADAME PERNELLE, ORGON, DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLEANTE.

MONSIEUR LOYAL.

Bonjour, ma chere sœur. Faites, je vous suplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à present voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour estre en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je croy, qui luy deplaise,
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Vostre nom ?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-luy seulement que je vien
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, [*à Orgon*].

C'est un homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLEANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme et ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder il vient icy peut-estre.
Quels sentimens auray-je à luy faire parestre?

CLEANTE.

Vostre ressentiment ne doit point éclater ;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je desire!

ORGON.

Ce dous début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déja quelque accommodement

MONSIEUR LOYAL.

Toute vostre maison m'a toûjours esté chere,
Et j'estois serviteur de monsieur vostre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ay grande honte et demande pardon
D'estre sans vous connoistre ou sçavoir vostre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,

Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ay depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous vien, Monsieur, avec vostre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance.

ORGON.

Quoy! vous estes icy...

MONSIEUR LOYAL

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'icy, vous et les vostres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans delay ny remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moy! sortir de ceans?

MONSIEUR LOYAL.

Oüy, Monsieur, s'il vous plaist.
La maison à présent, comme sçavez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens desormais il est maistre et seigneur,
En vertu d'un contract duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, je ne doy point avoir affaire à vous;
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et dous,
Et d'un homme de bien il sçait trop bien l'office
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

MONSIEUR LOYAL.

Oüy, Monsieur, je sçay que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rebellion,
Et que vous souffrirez en honneste personne
Que j'execute icy les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien icy sur vostre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le baston.

MONSIEUR LOYAL.

Faites que vostre fils se taise ou se retire,
Monsieur ; j'aurois regret d'estre obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procez verbal.

DORINE, [*à part*].

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ay de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pieces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir ;
Que pour oster par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse,
Auroient pû proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps,
Et jusques à demain je feray surseance
A l'execution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendray seulement passer icy la nuit
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaist, qu'on m'aporte,
Avant que se coucher, les clefs de vostre porte.

J'auray soin de ne pas troubler vostre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut estre habile
A vuider de ceans jusqu'au moindre ustencile.
Mes gens vous aideront, et je les ay pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au deu de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir à plaisir sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE.

Laissez, ne gastons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ay peine à me tenir, et la main me demange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foy, Monsieur Loyal,
Quelques coups de baston ne vous siéroient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie, et l'on decrette aussi contre les femmes.

CLEANTE.

Finissons tout cela, Monsieur; c'en est assez.
Donnez tost ce papier, de grace, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celuy qui t'envoye!

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, MARIANE, ELMIRE, MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORGON.

Hé bien! vous le voyez, ma mere, si j'ay droict,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connuës?

MADAME PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, et je tombe des nuës.

DORINE.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmez.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme :
Il sçait que tres-souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toûjours dire.

CLEANTE.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.

Ce procédé détruit la vertu du contract;
Et sa déloyauté va paroistre trop noire
Pour souffrir qu'il en ait le succés qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, CLEANTE, ELMIRE, MARIANE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y voy contraint par le pressant danger.
Un amy qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sçait l'interest qu'en vous j'ay lieu de prendre,
A violé pour moy, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'Estat,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous reduit au party d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pû vous imposer
Depuis une heure au prince a sceu vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Estat l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre vostre personne,
Et luy-mesme est chargé, pour mieux l'executer,
D'accompagner celuy qui vous doit arrester.

CLEANTE.

Voila ses droicts armez, et c'est par où le traistre

De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maistre.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avouë, un méchant animal !

VALERE.

Le moindre amusement vous peut estre fatal.
J'ay, pour vous emmener, mon carosse à la porte,
Avec mille loüis qu'icy je vous apporte.
Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu seur je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout vostre fuite.

ORGON.

Las ! que ne dois-je point à vos soins obligeans !
Pour vous en rendre grace il faut un autre temps,
Et je demande au Ciel de m'estre assez propice
Pour reconnoistre un jour ce genereux service.
Adieu, prenez le soin, vous autres...

CLEANTE.

Allez tost ;
Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE DERNIERE.

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALERE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, ETC.

TARTUFFE.

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si viste ;
Vous n'irez pas fort loin pour trouver vostre giste,
Et de la part du prince on vous fait prisonnier.

ORGON

Traistre, tu me gardois ce trait pour le dernier!
C'est le coup, scelerat, par où tu m'expedies,
Et voila couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLEANTE

La modération est grande, je l'avouë!

DAMIS.

Comme du Ciel l'infame impudemment se jouë!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sçauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE

Vous avez de cecy grande gloire à prétendre,
Et cet employ pour vous est fort honneste à prendre.

TARTUFFE.

Un employ ne sçauroit estre que glorieux
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un estat miserable?

TARTUFFE.

Oüy, je sçay quels secours j'en ay pû recevoir;
Mais l'interest du prince est mon premier devoir:
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance,
Et je sacrifîrois à de si puissans nœux
Amy, femme, parens, et moy-mesme avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sçait de traistresse maniere
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere !

CLEANTE

Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zele qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paroistre il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait sceu vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lors que son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traitter en coupable aujourd'huy,
Pourquoy consentiez-vous à rien prendre de luy ?

TARTUFFE, *à l'exempt.*

Délivrez-moy, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir vostre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oüy, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir :
Vostre bouche à propos m'invite à le remplir;
Et, pour l'executer, suivez-moy tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui, moy, Monsieur ?

L'EXEMPT.

Oüy, vous.

TARTUFFE.

Pourquoy donc la prison ?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
[*A Orgon.*]
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.

Nous vivons sous un prince ennemy de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande ame pourveuë
Sur les choses toûjours jette une droite veuë;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accés,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excés.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle,
Mais sans aveuglement il fait briller ce zele,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celuy-cy n'estoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pieges plus fins on le voit se defendre.
D'abord il a percé par ses vives clartez
Des replis de son cœur toutes les lâchetez.
Venant vous accuser, il s'est trahy luy-mesme,
Et, par un juste trait de l'equité supréme,
S'est découvert au prince un fourbe renommé
Dont sous un autre nom il estoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté;
A ses autres horreurs il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'icy soûmis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout
Et vous faire par luy faire raison de tout.
Oüy, de tous vos papiers, dont il se dit le maistre,
Il veut qu'entre vos mains je dépoüille le traistre.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contract qui luy fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offence secrette

Où vous a d'un amy fait tomber la retraite ;
Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droicts,
Pour montrer que son cœur sçait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense,
Que jamais le mérite avec luy ne pert rien,
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loüé !

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire

ELMIRE.

Favorable succés !

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire ?

ORGON, *à Tartuffe.*

Hé bien, te voila, traistre....

CLEANTE.

Ah ! mon frere, arrestez,
Et ne descendez point à des indignitez.
A son mauvais destin laissez un miserable,
Et ne vous joignez point au remors qui l'accable.
Souhaitez bien plutost que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice,
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genous
Rendre ce que demande un traitement si dous.

ORGON.

Oüy, c'est bien dit. Allons à ses piez avec joye
Nous loüer des bontez que son cœur nous déploye ;

Puis, acquitez un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valere
La flamme d'un amant genereux et sincere.





LETTRE

SUR LA

COMEDIE DE *L'IMPOSTEUR*

AVIS

Cette *lettre est composée de deux parties : la premiere est une relation de la representation de* l'Imposteur, *et la derniere consiste en deux reflexions sur cette comedie. Pour ce qui est de la relation, on a crû qu'il étoit à propos d'avertir ici que l'auteur n'a vû la piece qu'il raporte que la seule fois qu'elle a été représentée en public, et sans aucun dessein d'en rien retenir, ne prevoyant pas l'occasion qui l'a engagé à faire ce petit ouvrage : ce qu'on ne dit point pour le loüer de bonne memoire, qui est une qualité pour qui il a tout le mépris imaginable, mais bien pour aller au devant de ceux qui ne seront pas contens de ce qui est inseré des paroles de la comedie dans cette relation, parce qu'ils voudroient voir la piece entiere, et qui ne seront pas assez raisonnables pour considerer la difficulté qu'il y a eu à en retenir seulement ce qu'on en donne ici. L'auteur s'est contenté, la plûpart du tems, de rapporter à peu prés les mêmes mots, et ne se hazarde guere à mettre des vers : il lui étoit bien aisé, s'il eût voulu, de faire autrement et de mettre tout en vers ce qu'il*

rapporte, de quoi quelques gens se seroient peut-être mieux accommodez; mais il a crû devoir ce respect au poëte dont il raconte l'ouvrage, quoiqu'il ne l'ait jamais vû que sur le theatre, de ne point travailler sur sa matiere, et de ne se hazarder pas à défigurer ses pensées en leur donnant peut-être un tour autre que le sien. Si cette retenue et cette sincerité ne produisent pas un effet fort agreable, on espere du moins qu'elles paroistront estimables à quelques-uns et excusables à tous.

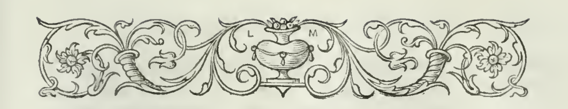
Des deux reflexions qui composent la derniere partie, on n'auroit point vû la plûpart de la derniere, et l'auteur n'auroit fait que la proposer sans la prouver, s'il en avoit été crû, parce qu'elle lui semble trop speculative; mais il n'a pas été le maître. Toutefois, comme il se défie extremement de la délicatesse des esprits du siecle, qui se rebutent à la moindre apparence de dogme, il n'a pû s'empécher d'avertir dans le lieu méme, comme on verra, ceux qui n'aiment pas le raisonnement, qu'ils n'ont que faire de passer outre. Ce n'est pas qu'il n'ait fait tout ce que la brieveté du tems et ses occupations de devoir lui ont permis pour donner à son discours l'air le moins contraint, le plus libre et le plus dégagé qu'il a pû; mais, comme il n'est point de genre d'écrire plus difficile que celui-là, il avoüe de bonne foi qu'il auroit encor besoin de cinq ou six mois pour mettre ce seul discours du ridicule non pas dans l'état de perfection dont la matiere est capable, mais seulement dans celui qu'il est capable de lui donner.

En general, on prie les lecteurs de considerer la circonspection dont l'auteur a usé dans cette matiere, et de remarquer que dans tout ce petit ouvrage il ne se trouvera pas qu'il juge en aucune maniere de ce qui est en question sur la comedie qui en est le sujet : car, pour la premiere partie, ce n'est, comme on a déja dit, qu'une relation fidele de la chose et de ce qui s'en est dit pour et contre par les intelligens; et, pour les reflexions qui composent l'autre, il n'y parle que sur des suppositions qu'il n'examine point. Dans la premiere, il suppose l'innocence de cette piece quant au particulier de tout ce qu'elle contient, ce qui est le point de la question, et s'attache simplement à combattre une objection generale qu'on a faite sur ce qu'il est parlé de la reli-

gion; et, dans la derniere, continuant sur la méme supposition, il propose une utilité accidentelle qu'il croit qu'on en peut tirer contre la galanterie et les galans, utilité qui assurément est grande si elle est veritable, mais qui, quand elle le seroit, ne justifieroit pas les defauts essentiels que les puissances ont trouvez dans cette comedie, si tant est qu'ils y soient, ce qu'il n'examine point.

C'est ce qu'on a crû devoir dire par avance, pour la satisfaction des gens sages, et pour prevenir la pensée que le titre de cet ouvrage leur pouroit donner qu'on manque au respect qui est dû aux puissances; mais aussi, aprés avoir eu cette déference et ce soin pour le jugement des hommes, et leur avoir rendu un témoignage si précis de sa conduite, s'ils n'en jugent pas equitablement, l'auteur a sujet de s'en consoler, puisqu'il ne fait enfin que ce qu'il croit devoir à la justice, à la raison et à la verité.





LETTRE

Monsieur,

Puisque c'est un crime pour moy que d'avoir esté à la premiere representation de *l'Imposteur,* que vous avez manquée, et que je ne saurois en obtenir le pardon qu'en reparant la perte que vous avez faite, et qu'il vous plaist de m'imputer, il faut bien que j'essaye de rentrer dans vos bonnes graces, et que je fasse violence à ma paresse pour satisfaire vostre curiosité.

Imaginez-vous donc de voir d'abord paroître une vieille qu'à son air et à ses habits on n'auroit garde de prendre pour la mere du maistre de la maison, si le respect et l'empressement avec lequel elle est suivie de diverses personnes tres-propres et de fort bonne mine ne la faisoient connoître. Ses paroles et ses grimaces témoignent également sa colere et l'envie qu'elle a de sortir d'un lieu où elle avoue franchement *qu'elle ne peut plus demeurer, voyant la maniere de vie qu'on y mene.* C'est ce qu'elle décrit d'une merveilleuse sorte; et, comme son petit-fils ose luy répondre, elle s'emporte contre luy, et luy fait son portrait avec les couleurs les plus naturelles et les plus aigres qu'elle peut trouver, et conclut *qu'il y a long-temps qu'elle a dit à son pere qu'il ne seroit jamais qu'un vaurien.* Autant en fait-elle pour le mesme sujet à sa bru, au frere de sa bru et à sa suivante : la passion qui l'anime luy fournissant

des paroles, elle reüssit si bien dans tous ces caracteres si differens que le spectateur, ôtant de chacun d'eux ce qu'elle y met du sien, c'est à dire l'austerité ridicule du temps passé avec laquelle elle juge de l'esprit et de la conduite d'aujourd'huy, connoist tous ces gens-là mieux qu'elle-mesme, et reçoit une volupté tres-sensible d'estre informé dés l'abord de la nature des personnages par une voie si fidele et si agreable.

Sa connoissance n'est pas bornée à ce qu'il voit, et le caractere des absens resulte de celuy des presens. On voit fort clairement, par tout le discours de la vieille, qu'elle ne jugeroit pas si rigoureusement des deportemens de ceux à qui elle parle, s'ils avoient autant de respect, d'estime et d'admiration que son fils et elle pour M. Panulphe; que toute leur méchanceté consiste *dans le peu de veneration qu'ils ont pour ce saint homme, et dans le déplaisir qu'ils témoignent de la déference et de l'amitié avec laquelle il est traité par le maistre de la maison; que ce n'est pas merveille qu'ils le haïssent comme ils font, censurant leur méchante vie comme il fait, et qu'enfin la vertu est toûjours persecutée.* Les autres, se voulant defendre, achevent le caractere du saint personnage, mais pourtant seulement comme d'un zelé indiscret et ridicule. Et, sur ce propos, le frere de la bru commence déja à faire voir quelle est la veritable devotion par rapport à celle de M. Panulphe, de sorte que le venin, s'il y en a à tourner la bigotterie en ridicule, est presque precedé par le contre-poison. Vous remarquerez, s'il vous plaist, que, pour achever la peinture de ce bon monsieur, on luy a donné un valet duquel, quoiqu'il n'ait point à paroistre, on fait le caractere tout semblable au sien, c'est-à-dire, selon Aristote, qu'on dépeint le valet pour faire mieux connêtre le maistre. La suivante, sur ce propos, continuant de se plaindre des reprimendes continuelles de l'un et de l'autre, expose, entre autres, le chapitre sur lequel M. Panulphe est plus fort, *c'est à crier contre les visites que reçoit Madame,* et dit sur cela, voulant seulement plaisanter et faire enrager la vieille, et sans qu'il paroisse qu'elle se doute déja de quelque chose, *qu'il faut assurément qu'il en soit jaloux*, ce qui commence cependant à rendre croyable l'amour brutal et emporté qu'on

verra, aux actes suivans, dans le saint personnage. Vous pouvez croire que la vieille n'écoute pas cette raillerie, qu'elle croit impie, sans s'emporter horriblement contre celle qui la fait ; mais, comme elle voit que toutes ses raisons ne persuadent point ces esprits obstinez, elle recourt aux authoritez et aux exemples, et leur apprend les étranges jugemens que font les voisins de leur maniere de vivre ; elle appuye particulierement sur une voisine dont elle propose l'exemple à sa bru comme un modele de vertu parfaite, et enfin *de la maniere qu'il faudroit qu'elle vécust,* c'est à dire à la Panulphe. La suivante repart aussitost que *la sagesse de cette voisine a attendu sa vieillesse, et qu'il luy faut bien pardonner si elle est prude, parce qu'elle ne l'est qu'à son corps defendant.* Le frere de la bru continuë par un caractere sanglant qu'il fait de l'humeur des gens de cet âge, *qui blâment tout ce qu'ils ne peuvent plus faire.* Comme cela touche la vieille de fort prés, elle entreprend avec grande chaleur de répondre, sans pourtant témoigner se l'appliquer en aucune façon, ce que nous ne faisons jamais dans ces occasions, pour avoir un champ plus libre à nous defendre, en feignant d'attaquer simplement la these proposée, et à évaporer toute nostre bile contre qui nous pique de cette maniere subtile, sans qu'il paroisse que nous le fassions pour nostre interest. Pour remettre la vieille de son emotion, le frere continue sans faire semblant d'appercevoir le desordre où son discours l'a mise ; et, pour un exemple de bigoterie qu'elle avoit apporté, il en donne six ou sept, qu'il propose, soûtient et prouve l'estre de la veritable vertu, nombre qui excede de beaucoup celuy des bigots alleguez par la vieille, pour aller au devant des jugemens malicieux ou libertins qui voudroient induire de l'avanture qui fait le sujet de cette piece qu'il n'y a point ou fort peu de veritables gens de bien, en témoignant par ce dénombrement que le nombre en est grand en soy, voire tres-grand, si on le compare à celuy des fieffez bigots, qui ne reüssiroient pas si bien dans le monde s'ils estoient en si grande quantité. Enfin la vieille sort de colere, et, estant encore dans la chaleur de la dispute, donne un soufflet sans aucun sujet à la petite fille sur qui elle s'appuye, qui n'en pouvoit mais. Cependant le frere, parlant d'elle et l'appelant *la bonne*

femme, donne occasion à la suivante de mettre la derniere main à ce ravissant caractere en luy disant *qu'il n'auroit qu'à l'appeller ainsi devant elle ; qu'elle luy diroit bien qu'elle le trouve bon, et qu'elle n'est point d'âge à meriter ce nom.*

Ensuite ceux qui sont restez parlent d'affaire, et exposent qu'ils sont en peine de faire achever un mariage, qui est arresté depuis long-temps, d'un fort brave cavalier avec la fille de la maison, et que pourtant le pere de la fille differe fort obstinément ; ne sachant quelle peut estre la cause de ce retardement, ils l'attribuent fort naturellement au principe general de toutes les actions de ce pauvre homme coëffé de M. Panulphe, c'est à dire à M. Panulphe mesme, sans toutefois comprendre pourquoy ny comment il peut en estre la cause. Et là on commence à rafiner le caractere du saint personnage en montrant, par l'exemple de cette affaire domestique, comment les devots, ne s'arrestant pas simplement à ce qui est plus directement de leur mestier, qui est de critiquer et mordre, passent au delà, sous des pretextes plausibles, à s'ingerer dans les affaires les plus secretes et les plus seculieres des familles.

Quoique la dame se trouvast assez mal, elle estoit descendue avec bien de l'incommodité dans cette sale basse pour accompagner sa bellemere, ce qui commence à former admirablement son caractere tel qu'il le faut pour la suite, d'une vraye femme de bien, qui connoist parfaitement ses veritables devoirs, et qui y satisfait jusqu'au scrupule. Elle se retire avec la fille dont est question, nommée Mariane, et le frere de cette fille, nommé Damis, aprés estre tombez d'accord tous ensemble que le frere de la dame pressera son mary pour avoir de luy une derniere réponse sur le mariage.

La suivante demeure avec ce frere, dont le personnage est tout à fait heureux dans cette occasion, pour faire rapporter avec vraysemblance et bienseance à un homme qui n'est pas de la maison, quoiqu'intéressé pour sa sœur dans tout ce qui s'y passe, de quelle maniere M. Panulphe y est traité. Cette fille le fait admirablement : elle conte comment *il tient le haut de la table aux repas*, comment *il est servi le premier de tout ce qu'il y a de meilleur*, comment *le maistre de la maison et luy ne se traitent que de*

freres. Enfin, comme elle est en beau chemin, Monsieur arrive.

Il luy demande d'abord *ce qu'on fait à la maison*, et en reçoit pour réponse que *Madame se porte assez mal ;* à quoy sans repliquer il continue : *Et Panulphe ?* La suivante, contrainte de répondre, luy dit brusquement que *Panulphe se porte bien*. Sur quoy l'autre s'écrie, d'un ton mélé d'admiration et de compassion : *Le pauvre homme !* La suivante revient d'abord à l'incommodité de sa maistresse, par trois fois est interrompue de mesme, répond de mesme, et revient de mesme, ce qui est la maniere du monde la plus heureuse et la plus naturelle de produire un caractere aussi outré que celuy de ce bon seigneur, qui paroît de cette sorte d'abord dans le plus haut degré de son entestement : ce qui est necessaire, afin que le changement qui se fera dans luy, quand il sera desabusé (qui est proprement le sujet de la piece), paroisse d'autant plus merveilleux au spectateur.

C'est icy que commence le caractere le plus plaisant et le plus étrange des bigots : car, la suivante ayant dit que *Madame n'avoit point soupé*, et Monsieur ayant répondu, comme j'ay dit : *Et Panulphe ?* elle replique qu'*il a mangé deux perdrix et quelque rôty outre cela ;* ensuite, qu'*il a fait la nuit toute d'une piece*, sur ce que *sa maistresse n'avoit point dormy*, et qu'enfin *le matin, avant que de sortir, pour reparer le sang qu'avoit perdu Madame, il a bu quatre coups de bon vin pur*. Tout cela, dis-je, le fait connoître premierement pour un homme tres-sensuel et fort gourmand, ainsi que le sont la plupart des bigots.

La suivante s'en va, et, les beauxfreres restans seuls, le sage prend occasion sur ce qui vient de se passer de pousser l'autre sur le chapitre de son Panulphe. Cela semble affecté, non necessaire et hors de propos à quelques-uns; mais d'autres disent que, quoique ces deux hommes ayent à parler ensemble d'autre chose de consequence, pourtant la constitution de cette piece est si heureuse que, l'hypocrite étant cause directement ou indirectement de tout ce qui s'y passe, on ne sauroit parler de luy qu'à propos ; qu'ainsi ne soit, ayant fait entendre aux spectateurs dans la scene precedente que Panulphe gouverne absolument

l'homme dont il est question, il est fort naturel que son beaufrere prenne une occasion si favorable que celle-cy pour luy reprocher l'extravagante estime qu'il a pour ce cagot, qu'on croit estre cause de la méchante disposition d'esprit où est le bon homme touchant le mariage dont il s'agit, comme je l'ay déja dit.

Le bon seigneur donc, pour se justifier pleinement sur ce chapitre à son beaufrere, se met à luy conter *comment il a pris Panulphe en amitié*. Il dit que veritablement *il estoit aussi pauvre des biens temporels que riche des éternels*, qualité commune presque à tous les bigots, qui, pour l'ordinaire, ayant peu de moyens et beaucoup d'ambition, sans aucun des talens necessaires pour la satisfaire honnêtement, resolus cependant de l'assouvir à quelque prix que ce soit, choisissent la voye de l'hypocrisie, dont les plus stupides sont capables, et par où les plus fins se laissent dupper. Le bonhomme continuë qu'*il le voyoit à l'église prier Dieu avec beaucoup d'assiduité et de marques de ferveur;* que, pour peu qu'on luy donnât, il disoit bientost : *C'est assez;* et, quand il avoit plus qu'il ne luy falloit, il l'alloit, aussitost qu'il l'avoit receu, souvent mesme *devant ceux qui luy avoient donné, distribuer aux pauvres*. Tout cela fait un effet admirable, en ce que, croyant parfaitement convaincre son beaufrere de la beauté de son choix et de la justice de son amitié pour Panulphe, le bonhomme le convainc entierement de l'hypocrisie du personnage par tout ce qu'il dit; de sorte que ce mesme discours fait un effet directement contraire sur ces deux hommes, dont l'un est aussi charmé par son propre recit de la vertu de Panulphe que l'autre demeure persuadé de sa méchanceté, ce qui jouë si bien que vous ne sauriez l'imaginer.

L'histoire du saint homme étant faite de cette sorte, et par une bouche tres-fidelle, puisqu'elle est passionnée, finit son caractere, et attire nécessairement toute la foy du spectateur. Le beaufrere, plus pleinement confirmé dans son opinion qu'auparavant, prend occasion sur ce sujet de faire des reflexions tres-solides sur les differences qui se rencontrent entre la veritable et la fausse vertu, ce qu'il fait toûjours d'une maniere nouvelle.

Vous remarquerez, s'il vous plaist, que d'abord l'autre,

voulant exalter son Panulphe, commence à dire que *c'est un homme;* de sorte qu'il semble qu'il aille faire un long dénombrement de ses bonnes qualitez ; et tout cela se reduit pourtant à dire encore une ou deux fois : *Mais un homme, un homme,* et à conclure : *Un homme enfin!* ce qui veut dire plusieurs choses admirables : l'une, que les bigots n'ont pour l'ordinaire aucune bonne qualité, et n'ont pour tout merite que leur bigoterie, ce qui paroist en ce que l'homme mesme qui est infatué de celuy-cy ne sait que dire pour le loüer; l'autre est un beau jeu du sens de ces mots : *C'est un homme,* qui concluent tres-veritablement que Panulphe est extremement un homme, c'est à dire un fourbe, un méchant, un traistre, et un animal tres-pervers, dans le langage de l'ancienne comedie ; et enfin la merveille qu'on trouve dans l'admiration que nostre entesté a pour son bigot, quoiqu'il ne sache que dire pour le loüer, montre parfaitement le pouvoir vraiment étrange de la religion sur les esprits des hommes, qui ne leur permet pas de faire aucune reflexion sur les defauts de ceux qu'ils estiment pieux, et qui est plus grand, luy seul, que celuy de toutes les autres choses ensemble.

Le bon homme, pressé par les raisonnemens de son beaufrere, ausquels il n'a rien à répondre, bien qu'il les croye mauvais, luy dit adieu brusquement, et le veut quitter sans autre réponse, ce qui est le procedé naturel des opiniastres; l'autre le retient pour luy parler de l'affaire du mariage, sur laquelle il ne luy répond qu'obliquement sans se declarer, et enfin à la maniere des bigots, qui ne disent jamais rien de positif, de peur de s'engager à quelque chose, et qui colorent toûjours l'irresolution qu'ils témoignent de pretextes de religion. Cela dure jusqu'à ce que le beaufrere luy demande *un ouy ou un non ;* à quoy luy, ne voulant point répondre, le quite enfin brutalement, comme il avoit déja voulu faire, ce qui fait juger à l'autre que leurs affaires vont mal et l'oblige d'y aller pourvoir.

La fille de la maison commence le second acte avec son pere. Il luy demande si *elle n'est pas disposée à luy obeir toûjours* et à se conformer à ses volontez. Elle répond fort elegamment qu'oüy. Il continue, et luy demande encore

que luy semble de monsieur Panulphe; elle, bien empeschée pourquoy on luy fait cette question, hesite; enfin, pressée et encouragée de répondre, dit : *Tout ce que vous voudrez.* Le pere luy dit qu'elle ne craigne point d'avoüer ce qu'elle pense, et qu'elle dise hardiment, ce qu'aussi bien il devine aisément, que *les merites de monsieur Panulphe l'ont touchée, et qu'enfin elle l'aime :* ce qui est admirablement dans la nature, que cet homme se soit mis dans l'esprit que sa fille trouve Panulphe aimable pour mary, à cause que luy l'aime pour amy, n'y ayant rien de plus vray, dans les cas comme celuy-cy, que la maxime que nous jugeons des autres par nous-mesmes, parce que nous croyons toùjours nos sentimens et nos inclinations fort raisonnables.

Il continue, et, supposant que ce qu'il s'imagine est une verité, il dit qu'*il la veut marier avec Panulphe, et qu'il croit qu'elle luy obeïra fort volontiers quand il luy commandera de le recevoir pour époux.* Elle, surprise, luy fait redire, avec un *hé!* de doute et d'incertitude de ce qu'elle a oüy; à quoy le pere replique par un autre d'admiration de ce doute aprés qu'il s'est expliqué si clairement. Enfin, s'expliquant une seconde fois, et elle pensant bonnement, sur ce qu'il a témoigné croire qu'elle aime Panulphe, que c'est peut-estre ensuite de cette croyance qu'il les veut marier ensemble, luy dit avec un empressement fort plaisant *qu'il n'en est rien, qu'il n'est pas vray qu'elle l'aime.* De quoy le pere se mettant en colere, la suivante survient, qui dit son sentiment là dessus comme on peut penser. Le pere s'emporte assez longtems contre elle sans la pouvoir faire taire; enfin, comme elle s'en va, il s'en va aussi. Elle revient, et fait une scene toute de reproches et de railleries à la fille, sur la foible resistance qu'elle fait au beau dessein de son pere, et luy dit fort plaisamment que, *s'il trouve son Panulphe si bien fait* (car le bon homme avoit voulu luy prouver cela), *il peut l'épouser luy mesme, si bon luy semble.* Sur ce discours, Valere, amant de cette fille, à qui elle est promise, arrive. Il luy demande d'abord *si la nouvelle qu'il a apprise* de ce prétendu mariage *est veritable.* A quoy, dans la terreur où les menaces de son pere et la surprise où ces nouveaux desseins l'ont jettée, ne répondant que foiblement et comme en tremblant, Valere continue à

luy demander *ce qu'elle fera*. Interdite en partie de son avanture, en partie irritée du doute où il témoigne en quelque façon estre de son amour, elle luy répond *qu'elle fera ce qu'il luy conseillera*. Il replique, encore plus irrité de cette réponse, que *pour luy il luy conseille d'épouser Panulphe*. Elle repart sur le mesme ton *qu'elle suivra son conseil*. Il témoigne s'en peu soucier, elle encore moins; enfin ils se querellent et se brouillent si bien ensemble qu'aprés mille retours ingenieux et passionnez, comme ils sont prests à se quitter, la suivante, qui les regardoit faire pour en avoir le divertissement, entreprend de les raccommoder, et fait tant qu'elle en vient à bout. Ils concluent, comme elle leur conseille, de ne se point voir pour quelque tems, et faire semblant cependant de flechir aux volontez du pere. Cela arresté, Dorine les fait partir, chacun de leur côté, avec plus de peine qu'elle n'en avoit eu à les retenir quand ils avoient voulu s'en aller un peu devant. Ce dépit amoureux a semblé hors de propos à quelques-uns dans cette piece; mais d'autres pretendent, au contraire, qu'il represente tres-naïvement et tres-moralement la varieté surprenante des principes d'agir qui se rencontrent en ce monde dans une mesme affaire, la fatalité qui fait le plus souvent brouiller les gens ensemble quand il le faut le moins, et la sottise naturelle de l'esprit des hommes, et particulierement des amans, de penser à toute autre chose dans les extremitez qu'à ce qu'il faut, et s'arrester alors à des choses de nulle consequence dans ces tems-là, au lieu d'agir solidement dans le veritable interest de la passion. Cela sert, disent-ils encore, à faire mieux voir l'emportement et l'entestement du pere, qui peut rompre et rendre malheureuse une amitié si belle, née par ses ordres, et l'injustice de la pluspart des bienfaits que les devots reçoivent des grands, qui tournent pour l'ordinaire au prejudice d'un tiers, et qui font toûjours tort à quelqu'un, ce que les Panulphes pensent estre rectifié par la considération seule de leur vertu pretendue, comme si l'iniquité devenoit innocente dans leur personne. Outre cela, tout le monde demeure d'accord que ce dépit a cela de particulier et d'original pardessus ceux qui ont paru jusqu'à present sur le theâtre, qu'il naît et finit devant les spectateurs dans une mesme scene, et tout cela

aussy vraysemblablement que faisoient tous ceux qu'on avoit veus auparavant, où ces coleres amoureuses naissent de quelque tromperie faite par un tiers ou par le hazard, et la pluspart du tems derriere le theatre, au lieu qu'icy elles naissent divinement, à la vûe des spectateurs, de la delicatesse et de la force de la passion mesme, ce qui meriteroit de longs commentaires.

Enfin Dorine, demeurée seule, est abordée par sa maitresse et le frere de sa maistresse avec Damis ; tous ensemble, parlant de ce beau mariage et ne sachant quelle autre voye prendre pour le rompre, se resolvent d'en faire parler à Panulphe mesme par la dame, parce qu'ils commencent à croire qu'il ne la hait pas. Et par là finit l'acte, qui laisse, comme on voit, dans toutes les regles de l'art, une curiosité et une impatience extreme de savoir ce qui arrivera dans cette entreveuë, comme le premier avoit laissé le spectateur en suspens et en doute de la cause pourquoy le mariage de Valere et de Mariane estoit rompu, qui est expliquée d'abord à l'entrée du second, comme on a vû.

Ainsi le troisiéme commence par le fils de la maison et Dorine, qui attend le bigot au passage pour l'arrêter au nom de sa maistresse, et luy demander de sa part une entreveüe secrete. Damis le veut attendre aussi ; mais enfin la suivante le chasse. A peine l'a-t-il laissée que Panulphe paroist, criant à son valet : *Lorent, serrez ma haire avec ma discipline,* et que, si on le demande, *il va aux prisonniers distribuer le superflu de ses deniers.* C'est peut-estre une adresse de l'auteur de ne l'avoir pas fait voir plutôt, mais seulement quand l'action est échauffée : car un caractere de cette force tomberoit s'il paroissoit sans faire d'abord un jeu digne de luy, ce qui ne se pouvoit que dans le fort de l'action.

Dorine l'aborde là dessus ; mais à peine la voit-il qu'il tire son mouchoir de sa poche, et le luy presente sans la regarder, pour mettre sur son sein, qu'elle a découvert, en luy disant que *les ames pudiques par cette veuë sont blessées, et* que *cela fait venir de coupables pensées.* Elle luy répond qu'*il est donc bien fragile à la tentation*, et que *cela sied bien mal avec tant de devotion;* que, *pour elle,* qui

n'est pas devote de profession, *elle n'est pas de mesme,* et qu'*elle le verroit tout nu depuis la teste jusqu'aux pieds sans emotion aucune.* Enfin elle fait son message, et il le reçoit avec une joie qui le décontenance et le jette un peu hors de son rolle ; et c'est icy où l'on voit representée mieux que nulle part ailleurs la force de l'amour, et les grands et beaux jeux que cette passion peut faire par les effets involontaires qu'il produit dans l'âme de toutes la plus concertée.

A peine la dame paroist que notre cagot la reçoit avec un empressement qui, bien qu'il ne soit pas fort grand, paroist extraordinaire dans un homme de sa figure. Aprés qu'ils sont assis, il commence par luy rendre graces de l'occasion qu'elle luy donne de la voir en particulier. Elle témoigne qu'il y a longtems qu'elle avoit envie aussi de l'entretenir. Il continüe par des excuses *des bruits qu'il fait tous les jours pour les visites qu'elle reçoit,* et la prie de ne pas croire *que ce qu'il en fait soit par haine qu'il ait pour elle.* Elle répond qu'elle est persuadée que *c'est le soin de son salut qui l'y oblige.* Il replique que *ce n'est pas ce motif seul,* mais que *c'est outre cela par un zele particulier* qu'il a pour elle, et, sur ce propos, se met à luy conter fleurette en termes de devotion mystique, d'une maniere qui surprend terriblement cette femme, parce que d'une part il luy semble étrange que cet homme la cajolle ; et d'ailleurs il luy prouve si bien, par un raisonnement tiré de l'amour de Dieu, qu'il la doit aimer, qu'elle ne sait comment le blâmer. Bien des gens pretendent que l'usage de ces termes de devotion que l'hypocrite employe dans cette occasion est une profanation blâmable que le poëte en fait ; d'autres disent qu'on ne peut l'en accuser qu'avec injustice, parce que ce n'est pas luy qui parle, mais l'acteur qu'il introduit, de sorte qu'on ne sauroit luy imputer cela, non plus qu'on ne doit pas luy imputer toutes les impertinences qu'avancent les personnages ridicules des comedies ; qu'ainsi il faut voir l'effet que l'usage de ces termes de pieté de l'acteur peut faire sur le spectateur pour juger si cet usage est condamnable. Et, pour le faire avec ordre, il faut supposer, disent-ils, que le theatre est l'école de l'homme, dans laquelle les poëtes, qui étoient les theologiens du paganisme, ont pretendu purger la volonté des passions par la tragedie et

guerir l'entendement des opinions erronées par la comedie ; que, pour arriver à ce but, ils ont crû que le plus seur moyen étoit de proposer les exemples des vices qu'ils vouloient détruire, s'imaginant, et avec raison, qu il étoit plus à propos, pour rendre les hommes sages, de montrer ce qu'il leur falloit eviter que ce qu'ils devoient imiter. Ils alleguent des raisons admirables de ce principe, que je passe sous silence de peur d'estre trop long. Ils continuent que c'est ce que les poëtes ont pratiqué en introduisant des personnages passionnez dans la tragedie, et des personnages ridicules dans la comedie (ils parlent du ridicule dans le sens d'Aristote, d'Horace, de Ciceron, de Quintilien et des autres maistres, et non pas dans celuy du peuple); qu'ainsi, faisant profession de faire voir de méchantes choses, si l'on n'entre dans leur intention, rien n'est si aisé que de faire leur procés; qu'il faut donc considerer si ces defauts sont produits d'une maniere à en rendre la consideration utile aux spectateurs, ce qui se reduit presque à savoir s'ils sont produits comme defauts, c'est à dire comme méchans et ridicules, car dés là ils ne peuvent faire qu'un excellent effet. Or, c'est ce qui se trouve merveilleusement dans notre hypocrite en cet endroit, car l'usage qu'il y fait des termes de pieté est si horrible de soy que, quand le poëte auroit apporté autant d'art à diminuer cette horreur naturelle qu'il en a apporté à la faire paroistre dans toute sa force, il n'auroit pu empêcher que cela ne parust toujours fort odieux; de sorte que, cet obstacle levé, continuent-ils, l'usage de ces termes ne peut estre regardé que de deux manieres tres-innocentes et de nulle consequence dangereuse : l'une comme un voile venerable et reveré que l'hypocrite met au devant de la chose qu'il dit pour l'insinuer sans horreur, sous des termes qui enervent toute la premiere impression, que cette chose pourroit faire dans l'esprit, de sa turpitude naturelle ; l'autre est en considerant cet usage comme l'effet de l'habitude que les bigots ont prise de se servir de la devotion, et de l'employer partout à leur avantage, afin de paroistre agir toujours par elle : habitude qui leur est tres-utile en ce que le peuple, que ces gens-là ont en veuë, et sur qui les paroles peuvent tout, se previendra toujours d'une opinion de sainteté et de vertu pour les gens qu'il

verra parler ce langage, comme si accoutumez aux choses spirituelles et si peu à celles du monde que, pour traiter celles-cy, ils sont contraints d'emprunter les termes de celles-là. Et c'est icy, concluent enfin ces messieurs, où il faut remarquer l'injustice de la grande objection qu'on a toùjours faite contre cette piece, qui est que, decriant les apparences de la vertu, on rend suspects ceux qui outre cela en ont le fond aussi bien que ceux qui ne l'ont pas, comme si ces apparences étoient les mesmes dans les uns que dans les autres, que les veritables devots fussent capables des affectations que cette piece reprend dans les hypocrites, et que la vertu n'eust pas un dehors reconnoissable de mesme que le vice.

Voila comme raisonnent ces gens-là. Je vous laisse à juger s'ils ont tort, et reviens à mon histoire. Les choses étant dans cet état, et, pendant ce devotieux entretien, notre cagot s'approchant toùjours de la dame, mesme sans y penser, à ce qu'il semble, à mesure qu'elle s'éloigne, enfin il luy prend la main, comme par maniere de geste et pour luy faire quelque protestation qui exige d'elle une attention particuliere, et, tenant cette main, il la presse si fort entre les siennes qu'elle est contrainte de luy dire : *Que vous me serrez fort!* A quoy il répond soudain à propos de ce qu'il disoit, se recueillant et s'appercevant de son transport : *C'est par excés de zele.* Un moment aprés, il s'oublie de nouveau, et, promenant sa main sur le genouil de la dame, elle luy dit, confuse de cette liberté, *ce que fait là sa main.* Il répond, aussi surpris que la premiere fois, qu'*il trouve son étoffe moëlleuse;* et, pour rendre plus vraisemblable cette deffaite par un artifice fort naturel, il continue de considerer son ajustement, et s'attaque *à son colet, dont le point luy semble admirable.* Il y porte la main encore pour le manier et le considerer de plus prés; mais elle le repousse, plus honteuse que luy. Enfin, enflammé par tous ces petits commencemens, par la presence d'une femme bien faite, qu'il adore et qui le traite avec beaucoup de civilité, et par les douceurs attachées à la premiere découverte d'une passion amoureuse, il luy fait sa declaration dans les termes cy-dessus examinez; à quoy elle répond que, *bien qu'un tel aveu ait droit de la surprendre dans un homme aussi devot*

que luy... Il l'interrompt à ces mots en s'écriant avec un transport fort eloquent : *Ah! pour estre devot, on n'en est pas moins homme!* et, continuant sur ce ton, il luy fait voir, d'autre part, les avantages qu'il y a à estre aimée d'un homme comme luy; que le commun des gens du monde, cavaliers et autres, gardent mal un secret amoureux, et n'ont rien de plus pressé, après avoir receu une faveur, que de s'en aller vanter; mais que, pour ceux de son espece, *le soin,* dit-il, *que nous avons de notre renommée est un gage assuré pour la personne aimée, et l'on trouve avec nous, sans risquer son honneur, de l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.* Delà, aprés quelques autres discours, revenant à son premier sujet, il conclut qu'*elle peut bien juger, considerant son air, qu'enfin tout homme est homme, et qu'un homme est de chair.* Il s'étend admirablement là-dessus, et luy fait si bien sentir son humanité et sa foiblesse pour elle qu'il feroit presque pitié, s'il n'étoit interrompu par Damis, qui, sortant d'un cabinet voisin d'où il a tout ouï, et voyant que la dame, sensible à cette pitié, promettoit au cagot de ne rien dire, pourvû qu'il la servist dans l'affaire du mariage de Mariane, dit qu'*il faut que la chose éclate* et qu'elle soit sceuë dans le monde. Panulphe paroist surpris et demeure muet, mais pourtant sans estre déconcerté. La dame prie Damis de ne rien dire; mais il s'obstine dans son premier dessein. Sur cette contestation, le mary arrivant, il luy conte tout. La dame avouë la verité de ce qu'il dit, mais en le blâmant de le dire. Son mary les regarde l'un et l'autre d'un œil de courroux, et, aprés leur avoir reproché de toutes les manieres les plus aigres qu'il se peut *la fourbe mal conceue qu'ils luy veulent jouër,* enfin venant à l'hypocrite, qui cependant a medité son rolle, il le trouve qui, bien loin d'entreprendre de se justifier, par un excellent artifice se condamne et s'accuse luy-mesme, en general et sans rien specifier, de toutes sortes de crimes; qu'il est *le plus grand des pecheurs, un mechant, un scelerat; qu'ils ont raison de le traiter de la sorte; qu'il doit estre chassé de la maison comme un ingrat et un infame; qu'il merite plus que cela; qu'il n'est qu'un ver, un neant. Quelques gens jusqu'icy me croyent homme de bien; mais, mon frere, on se trompe, helas! je ne vaux rien!* Le bon

homme, charmé par cette humilité, s'emporte contre son fils d'une étrange sorte, l'appelle vingt fois *coquin*. Panulphe, qui le voit en bon chemin, l'anime encore davantage en s'allant mettre à genoux devant Damis, et luy demandant pardon sans dire de quoy. Le pere s'y jette aussi d'abord pour le relever, avec des rages extremes contre son fils. Enfin, aprés plusieurs injures, il veut l'obliger de se jetter *à genoux* devant M. Panulphe, et *luy demander pardon;* mais, Damis refusant de le faire et aimant mieux quitter la place, il le chasse, et, *le desheritant, luy donne sa malediction*. Aprés, c'est à consoler M. Panulphe, luy faire cent satisfactions pour les autres, et enfin luy dire qu'*il luy donne sa fille en mariage,* et avec cela qu'*il veut luy faire une donation de tout son bien; qu'un gendre vertueux comme luy vaut mieux qu'un fils fou* comme le sien. Aprés avoir exposé ce beau projet, il vient au bigot de plus prés, et, avec la plus grande humilité du monde et tremblant d'estre refusé, il luy demande fort respectueusement *s'il n'acceptera pas l'offre qu'il luy propose*. A quoy le devot répond fort chretiennement : *La volonté du Ciel soit faite en toute chose!* Cela étant arresté de la sorte avec une joye extreme de la part du bon homme, Panulphe le prie de trouver bon *qu'il ne parle plus à sa femme*, et de ne l'obliger plus à avoir aucun commerce avec elle; à quoy l'autre répond, donnant dans le piege que luy tend l'hypocrite, qu'*il veut au contraire qu'ils soient toujours ensemble, en dépit de tout le monde*. Là dessus, ils s'en vont chez le notaire passer le contrat de mariage et la donation.

Au quatriéme, le frere de la dame dit à Panulphe qu'il est bien aise de le rencontrer pour luy dire son sentiment sur tout ce qui se passe, et pour luy demander *s'il ne se croit pas obligé comme chrétien de pardonner à Damis*, bien loin de le faire desheriter. Panulphe luy répond que, *quant à luy, il luy pardonne de bon cœur, mais que l'interest du Ciel ne luy permet pas d'en user autrement*. Pressé d'expliquer cet interest, il dit que, s'il s'accommodoit avec Damis et la dame, il donneroit sujet de croire qu'il est coupable; que les gens comme luy doivent avoir plus de soin que cela de leur reputation, et qu'enfin *on diroit qu'il les auroit re-*

cherchez de cette maniere pour les obliger au silence. Le frere, surpris d'un raisonnement si malicieux, insiste à luy demander *si par un motif tel que celuy-là il croit pouvoir chasser de la maison le legitime heritier, et accepter le don extravagant que son pere luy veut faire de son bien.* Le bigot répond à cela que, *s'il se rend facile à ses pieux desseins, c'est de peur que ce bien ne tombât en de mauvaises mains* Le frere s'écrie là-dessus, avec un emportement fort naturel, qu'il faut laisser au Ciel à empêcher la prosperité des méchans, et qu'il ne faut point *prendre son interest plus qu'il ne fait luy-mesme.* Il pousse quelque tems fort à propos cette excellente morale, et conclut enfin en disant au cagot par forme de conseil : *Ne seroit-il pas mieux qu'en personne discrete vous fissiez de ceans une honnéte retraite?* Le bigot, qui se sent pressé et piqué trop sensiblement par cet avis, luy dit : *Monsieur, il est trois heures et demie, certain devoir chrétien m'appelle en d'autres lieux*, et le quitte de cette sorte. Cette scene met dans un beau jour un des plus importans et des plus naturels caracteres de la bigoterie, qui est de violer les droits les plus sacrez et les plus legitimes, tels que ceux des enfans sur le bien des peres, par des exceptions qui n'ont en effet autre fondement que l'interest particulier des bigots. La distinction subtile que le cagot fait du pardon du cœur ave celuy de la conduite est aussy une autre marque naturelle de ces gens-là et un avant-goust de sa theologie, qu'il expliquera cy aprés en bonne occasion. Enfin, la maniere dont il met fin a la conversation est un bel exemple de l'irraisonnabilité, pour ainsi dire, de ces bons messieurs, de qui on ne tire jamais rien en raisonnant, qui n'expliquent point les motifs de leur conduite, de peur de faire tort à leur dignité par cette espece de soumission, et qui, par une exacte connoissance de la nature de leur interest, ne veulent jamais agir que par l'autorité seule que leur donne l'opinion qu on a de leur vertu.

Le frere demeuré seul, sa sœur vient avec Mariane et Dorine. A peine ont-ils parlé quelque tems de leurs affaires communes que le mary arrive avec un papier en sa main, disant qu'*il tient dequoy les faire tous enrager.* C'est, je pense, le contrat de mariage, ou la donation. D'abord

Mariane se jette à ses genoux, et le harangue si bien qu'elle le touche. On voit cela dans la mine du pauvre homme, et c'est ce qui est un trait admirable de l'entètement ordinaire aux bigots, pour montrer comme ils se défont de toutes les inclinations naturelles et raisonnables. Car celuycy, se sentant attendrir, se ravise tout d'un coup, et se dit à soy-mesme, croyant faire une chose fort heroïque : *Ferme, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.* Aprés cette belle resolution, il fait lever sa fille, et luy dit que, *si elle cherche à s'humilier et à se mortifier dans un convent, d'autant plus elle a d'aversion pour Panulphe, d'autant plus meritera-t-elle avec luy.* Je ne sçay si c'est icy qu'il dit que Panulphe *est fort gentilhomme.* A quoy Dorine répond : *Il le dit.* Et, sur cela, le frere luy represente excellemment, à son ordinaire, *qu'il sied mal à ces sortes de gens de se vanter des avantages du monde.* Enfin, le discours retombant fort naturellement sur l'avanture de l'acte precedent et sur l'imposture pretendue de Damis et de la dame, le mary, croyant les convaincre de la calomnie qu'il leur impute, objecte à sa femme que, *si elle disoit vray,* et si effectivement elle venoit d'estre poussée par Panulphe sur une matiere si delicate, *elle auroit esté bien autrement émue qu'elle n'étoit ,* et qu'elle étoit trop tranquille pour n'avoir pas medité de longue main cette piece : objection admirable dans la nature des bigots, qui n'ont qu'emportement en tout et qui ne peuvent s'imaginer que personne ait plus de moderation qu'eux. La dame répond excellemment que *ce n'est pas en s'emportant qu'on reprime le mieux les folies de cette espece, et que souvent un froid refus opere mieux que de dévisager les gens; qu'une honnète femme ne doit faire que rire de ces sortes d'offenses, et qu'on ne sçauroit mieux les punir qu'en les traitant de ridicules.* Aprés plusieurs discours de cette nature, tant d'elle que des autres, pour montrer la verité de ce dont ils ont accusé Panulphe, le bon homme persistant dans son incredulité , on offre de luy faire voir ce qu'on luy dit. Il se moque longtems de cette proposition, et s'emporte contre ceux qui la font, en detestant leur impudence. Pourtant, à force de luy repeter la mesme chose, et de luy demander *ce qu'il diroit s'il voyoit ce qu'il ne peut*

croire, ils le contraignent de répondre : *Je dirois, je dirois que... je ne dirois rien, car cela ne se peut.* Trait inimitable, ce me semble, pour representer l'effet de la pensée d'une chose sur un esprit convaincu de l'impossibilité de cette chose. Cependant on fait tant qu'on l'oblige à vouloir bien essayer ce qui en sera, ne fust-ce que pour avoir le plaisir de confondre les calomniateurs de son Panulphe : c'est à cette fin que le bon homme s'y resoud, aprés beaucoup de resistance. Le dessein de la dame, qu'elle expose alors, est, aprés avoir fait cacher son mary sous la table, de voir Panulphe reprendre l'entretien de leur conversation precedente, et l'obliger à se découvrir tout entier par la facilité qu'elle luy fera paroître. Elle commande à Dorine de le faire venir. Celle-cy, voulant faire faire reflexion à sa maistresse sur la difficulté de son entreprise, luy dit qu'*il a de grands sujets de défiance extreme;* mais la dame répond divinement qu'*on est facilement trompé par ce qu'on aime :* principe qu'elle prouve admirablement dans la suite par experience, et que le poëte a jetté exprés en avant, pour rendre plus vraisemblable ce qu'on doit voir.

Le mary placé dans sa cachette et les autres sortis, elle reste seule avec luy, et luy tient à peu prés ce discours : qu'*elle va faire un étrange personnage et peu ordinaire à une femme de bien; mais qu'elle y est contrainte, et que ce n'est qu'aprés avoir tenté en vain tous les autres remedes; qu'il va entendre un langage assez dur à souffrir à un mary dans la bouche d'une femme, mais que c'est sa faute; qu'au reste, l'affaire n'ira qu'aussi loin qu'il voudra, et que c'est à luy de l'interrompre où il jugera à propos* Il se cache, et Panulphe vient. C'est icy où le poëte avoit à travailler pour venir à bout de son dessein : aussi y a-t-il pensé par avance, et, prevoyant cette scene comme devant estre son chef d'œuvre, il a disposé les choses admirablement pour la rendre parfaitement vraisemblable. C'est ce qu'il seroit inutile d'expliquer, parce que tout cela paroît tres-clairement par le discours mesme de la dame, qui se sert merveilleusement de tous les avantages de son sujet et de la disposition presente des choses pour faire donner l'hypocrite dans le panneau. Elle commence par dire qu'*il a veu combien elle a prié Damis de se taire, et le dessein où elle étoit de*

cacher l'affaire ; que, *si elle ne l'a pas poussé plus fortement, il voit bien qu'elle a dû ne le pas faire par politique;* qu'*il a vû sa surprise à l'abord de son mary, quand Damis a tout conté :* ce qui étoit vray, mais c'étoit pour l'impudence avec laquelle Panulphe avoit d'abord soûtenu et détourné la chose; *et comme elle a quitté la place, de douleur de le voir en danger de souffrir une telle confusion; qu'au reste, il peut bien juger par quel sentiment elle avoit demandé de le voir en particulier pour le prier si instamment de refuser l'offre qu'on luy fait de Mariane pour l'épouser; qu'elle ne s'y seroit pas tant interessée, et qu'il ne luy seroit pas si terrible de le voir entre les bras d'une autre, si quelque chose de plus fort que la raison et l'interest de la famille ne s'en étoit mêlé; qu'une femme fait beaucoup, en effet, dans ses premieres declarations, que de promettre le secret; qu'elle reconnoist bien que c'est tout que cela, et qu'on ne sçauroit s'engager plus fortement.* Panulphe témoigne d'abord quelque doute par des interrogations qui donnent lieu à la dame de dire toutes ces choses en y répondant. Enfin, insensiblement ému par la presence d'une belle personne qu'il adore, qui effectivement avoit receu avec beaucoup de moderation, de retenue et de bonté la declaration de son amour, qui le cajolle à present, et qui le paye de raisons assez plausibles, il commence à s'aveugler, à se rendre, et à croire qu'il se peut faire que c'est tout de bon qu'elle parle, et qu'elle ressent ce qu'elle dit. Il conserve pourtant encore quelque jugement, comme il est impossible à un homme fort sensé de passer tout à fait d'une extremité à l'autre; et, par un mélange admirable de passion et de défiance, il luy demande, aprés beaucoup de paroles, des assurances *reelles* et des faveurs pour gages de la verité de ses paroles. Elle répond en biaisant; il replique en pressant; enfin, aprés quelques façons, elle témoigne se rendre : il triomphe, et, voyant qu'elle ne luy objecte plus que le peché, il luy découvre le fond de sa morale, et tâche à luy faire comprendre qu'*il hait le peché autant et plus qu'elle ne fait;* mais que, dans l'affaire dont il s'agit entre eux, *le scandale en effet est la plus grande offense, et c'est une vertu de pecher en silence;* que, quant au fond de la chose, *il est avec le Ciel des accommodemens.* Et, aprés une longue

deduction des adresses des directeurs modernes, il conclut que, *quand on ne se peut sauver par l'action, on se met à couvert par son intention.* La pauvre dame, qui n'a plus rien à objecter, est bien en peine de ce que son mary ne sort point de sa cachette, aprés luy avoir fait avec le pied tous les signes qu'elle a pû ; enfin elle s'avise, pour achever de le persuader et pour l'outrer tout à fait, de mettre le cagot sur son chapitre. Elle luy dit donc *qu'il voye à la porte s'il n'y a personne qui vienne ou qui écoute, et si par hazard son mary ne passeroit point.* Il répond, en se disposant pourtant à luy obéir, que *son mary est un fat, un homme préoccupé* jusqu'à l'extravagance, et de sorte *qu'il est dans un état à tout voir sans rien croire.* Excellente adresse du poëte, qui a appris d'Aristote qu'il n'est rien de plus sensible que d'estre méprisé par ceux que l'on estime, et qu'ainsi c'estoit la derniere corde qu'il falloit faire joüer, jugeant bien que le bon homme souffriroit plus impatiemment d'estre traité de ridicule et de fat par le saint frere que de luy voir cajoller sa femme jusqu'au bout, quoique, dans l'apparence premiere, et au jugement des autres, ce dernier outrage paroisse plus grand.

En effet, pendant que le galant va à la porte, le mary sort de dessous la table, et se trouve droit devant l'hypocrite quand il revient à la dame pour achever l'œuvre si heureusement acheminée. La surprise de Panulphe est extreme, se trouvant le bon homme entre les bras, qui ne peut exprimer que confusément son étonnement et son admiration. La dame, conservant toûjours le caractere d'honnêteté qu'elle a fait voir jusqu'icy, paroist honteuse de la fourbe qu'elle a faite au bigot, et luy en demande quelque sorte de pardon en s'excusant sur la necessité. Toutefois le bigot ne se trouble point, conserve toute sa froideur naturelle, et, ce qui est d'admirable, ose encore persister aprés cela à parler comme devant. Et c'est où il faut reconnoître le supreme caractere de cette sorte de gens, de ne se démentir jamais, quoy qui arrive ; de soûtenir à force d'impudence toutes les attaques de la fortune ; n'avoüer jamais avoir tort ; détourner les choses avec le plus d'adresse qu'il se peut, mais toûjours avec toute l'assurance imaginable, et tout cela parce que les hommes jugent des choses

plus par les yeux que par la raison; que, peu de gens étant capables de cet excés de fourberie, la pluspart ne peuvent le croire, et qu'enfin on ne sçauroit dire combien les paroles peuvent sur les esprits des hommes.

Panulphe persiste donc dans sa maniere accoutumée, et, pour commencer à se justifier prés de *son frere*, car il ose encore le nommer de la sorte, dit quelque chose du *dessein qu'il pouvoit avoir* dans ce qui vient d'arriver; et sans doute il alloit forger quelque excellente imposture, lors que le mary, sans luy donner loisir de s'expliquer, épouventé de son effronterie, *le chasse de la maison et luy commande d'en sortir*. Comme Panulphe voit que ses charmes ordinaires ont perdu leur vertu, sachant bien que, quand une fois on est revenu de ces entètemens extremes, on n'y retombe jamais, et pour cela mesme voyant bien qu'il n'y a plus d'esperance pour luy, il change de batterie, et, sans pourtant sortir de son personnage naturel de devot, dont il voit bièn dés là qu'il aura extremement besoin dans la grande affaire qu'il va entreprendre, mais seulement comme justement irrité de l'outrage qu'on fait à son innocence, il répond à ces menaces par d'autres plus fortes, et dit que *c'est à eux à vuider la maison, dont il est le maître* en vertu de la donation dont il a esté parlé, et, les quittant làdessus, les laisse dans le plus grand de tous les étonnemens, qui augmente encore lors que le bon homme se souvient d'une certaine cassette dont il témoigne d'abord estre en extreme peine, sans dire ce que c'est, étant trop pressé d'aller voir si elle est encore dans un lieu qu'il dit; il y court, et sa femme le suit.

Le cinquiéme acte commence par le mary et le frere : le premier, étourdi de n'avoir point trouvé cette cassette, dit qu'elle est de grande consequence, et que *la vie, l'honneur et la fortune de ses meilleurs amis, et peut estre la sienne propre, dependent des papiers qui sont dedans*. Interrogé pourquoy il l'avoit confiée à Panulphe, il répond que c'est encore *par principe de conscience;* que Panulphe luy fit entendre que, *si on venoit à luy demander ces papiers, comme tout se sçait, il seroit contraint de nier de les avoir, pour ne pas trahir ses amis; que, pour eviter ce mensonge, il n'avoit*

qu'à les remettre dans ses mains, où ils seroient autant dans sa disposition qu'auparavant, aprés quoy il pourroit sans scrupule nier hardiment de les avoir. Enfin le bonhomme explique merveilleusement à son beaufrere, par l'exemple de cette affaire, de quelle maniere les bigots savent interesser la conscience dans tout ce qu'ils font et ne font pas, et étendre leur empire, par cette voie, jusqu'aux choses les plus importantes et les plus éloignées de leur profession.

Le frere fait dans ces perplexitez le personnage d'un veritable honnête homme, qui songe à reparer le mal arrivé, et ne s'amuse point à le reprocher à ceux qui l'ont causé, comme font la plûpart des gens, sur tout quand par hazard ils ont prevû ce qu'ils voyent. Il examine mûrement les choses, et conclut, à la desolation commune, que *le fourbe, étant armé de toutes ces differentes pieces regulierement, peut les perdre de toute maniere*, et que c'est une affaire sans ressource. Sur cela, le mary s'emporte pitoyablement, et conclut, par un raisonnement ordinaire aux gens de sa sorte, *qu'il ne se fiera jamais en homme de bien.* Ce que son beaufrere releve excellemment en luy remontrant *sa mauvaise disposition d'esprit, qui luy fait juger de tout avec excés, et l'empêche de s'arrêter jamais dans le juste milieu, dans lequel seul se trouve la justice, la raison et la verité; que, de mesme que l'estime et la consideration qu'on doit avoir pour les veritables gens de bien ne doit point passer jusqu'aux méchans qui savent se couvrir de quelque apparence de vertu, ainsi l'horreur qu'on doit avoir pour les méchans et pour les hypocrites ne doit point faire de tort aux veritables gens de bien, mais au contraire doit augmenter la veneration qui leur est dûe, quand on les connoist parfaitement.* Là-dessus, la vieille arrive, et tous les autres. Elle demande d'abord *quel bruit c'est qui court d'eux par le monde.* Son fils répond que c'est que *Monsieur Panulphe le veut chasser de chez luy et le dépoüiller de tout son bien, parce qu'il l'a surpris caressant sa femme.* La suivante, sur cela, qui n'est pas si honnête que le frere, ne peut s'empêcher de s'écrier : *Le pauvre homme!* comme le mary faisoit au premier acte touchant le mesme Panulphe. La vieille, encore entêtée du saint personnage, n'en veut rien croire, et, sur cela, enfile un long lieu commun *de la mé-*

disance et des méchantes langues. Son fils lui dit qu'*il l'a vû,* et que ce n'est pas un ouï-dire. La vieille, qui ne l'écoute pas, et qui est charmée de la beauté de son lieu commun, ravie d'avoir une occasion illustre comme celle-là de le pousser bien loin, continue sa legende, et cela tout par les manieres ordinaires aux gens de cet âge, des proverbes, des apophtegmes, des dictons du vieux tems, des exemples de sa jeunesse et des citations de gens qu'elle a connus. Son fils a beau se tuer de luy repeter qu'*il l'a vû,* elle, qui ne pense point à ce qu'il luy dit, mais seulement à ce qu'elle veut dire, ne s'ecarte point de son premier chemin; sur quoy, la suivante encore malicieusement, comme il convient à ce personnage, mais pourtant fort moralement, dit au mary *qu'il est puni selon ses merites, et que, comme il n'a point voulu croire longtems ce qu'on luy disoit, on ne veut point le croire luy-mesme à present sur le mesme sujet.* Enfin la vieille, forcée de prêter l'oreille pour un moment, répond, en s'opiniâtrant, que *quelquefois il faut tout voir pour bien juger; que l'intention est cachée; que la passion préoccupe et fait paroistre les choses autrement qu'elles ne sont, et qu'enfin il ne faut pas toûjours croire tout ce qu'on voit; qu'ainsi il faloit s'assurer mieux de la chose avant que de faire éclat;* sur quoy son fils, s'emportant, luy repart brusquement qu'*elle voudroit donc qu'il eust attendu pour éclater que Panulphe eust... Vous me feriez dire quelque sottise.* Maniere admirablement naturelle de faire entendre avec bienseance une chose aussi delicate que celle-là.

Le pauvre homme seroit encore à présent, que je croy, à persuader sa mere de la verité de ce qu'il luy dit, et elle à le faire enrager, si quelqu'un n'heurtoit à la porte. C'est un homme qui, à la maniere obligeante, honnête, caressante et civile dont il aborde la compagnie, soy disant venir de la part de M. Panulphe, semble estre là pour demander pardon et accommoder toutes choses avec douceur, bien loin d'y estre pour sommer toute la famille, dans la personne du chef, de vuider la maison au plutôt : car enfin, comme il se declare luy-mesme, *il s'appelle Loyal, et depuis trente ans il est sergent à verge en dépit de l'envie;* mais tout cela, comme j'ay dit, avec le plus grand respect

et la plus tendre amitié du monde. Ce personnage est un supplément admirable du caractere bigot, et fait voir comme il en est de toutes professions, et qui sont liez ensemble bien plus étroitement que ne le sont les gens de bien, parce qu'étant plus interessez, ils considerent davantage et connoissent mieux combien ils se peuvent estre utiles les uns aux autres dans les occasions, ce qui est l'ame de la cabale. Cela se voit bien clairement dans cette scene, car cet homme, qui a tout l'air de ce qu'il est, c'est à dire du plus rafiné fourbe de sa profession, ce qui n'est pas peu de chose; cet homme, dis-je, y fait l'acte du monde le plus sanglant, avec toutes les façons qu'un homme de bien pourroit faire le plus obligeant; et cette detestable maniere sert encore au but des Panulphes, pour ne se faire point d'affaires nouvelles, et au contraire mettre les autres dans le tort par cette conduite si honnête en apparence et si barbare en effet. Ce caractere est si beau que je ne saurois en sortir : aussi le poëte, pour le faire joüer plus longtemps, a employé toutes les adresses de son art. Il fait luy dire plusieurs choses d'un ton et d'une force differente par les diverses personnes qui composent la compagnie, pour le faire répondre à toutes selon son but; mesme, pour le faire davantage parler, il le fait proposer et offrir une espece de grace, qui est un delay d'execution, mais accompagné de circonstances plus choquantes que ne seroit un ordre absolu. Enfin il sort, et à peine la vieille s'est-elle écriée : *Je ne say plus que dire, et suis toute ébaubie,* et les autres ont-ils fait réflexion sur leur avanture, que Valere, l'amant de Mariane, entre et donne avis au mary que *Panulphe, par le moyen des papiers qu'il a entre les mains, l'a fait passer pour criminel d'Etat prés du prince; qu'il sait cette nouvelle par l'officier mesme qui a ordre de l'arréter, lequel a bien voulu luy rendre ce service que de l'en avertir; que son carosse est à la porte avec mille louis pour prendre la fuite.* Sans autre deliberation, on oblige le mari à le suivre; mais, comme ils sortent, ils rencontrent Panulphe avec l'officier, qui les arrêtent. Chacun éclate contre l'hypocrite en reproches de diverses manieres; à quoy, étant pressé, il répond que *la fidelité qu'il doit au prince est plus forte sur luy que toute autre consideration.* Mais, le frere de la dame

repliquant à cela, et luy demandant *pourquoy, si son beau-frere est criminel, il a attendu pour le déferer qu'il l'eût surpris voulant corrompre la fidelité de sa femme*, cette attaque le met hors de defense : il prie l'officier *de le delivrer de toutes ces criailleries, et de faire sa charge*. Ce que l'autre luy accorde, mais *en le faisant prisonnier luy-mesme*. Dequoy tout le monde étant surpris, l'officier rend raison, et cette raison est le denouëment Avant que je vous le declare, permettez-moy de vous faire remarquer que l'esprit de tout cet acte, et son seul effet et but jusqu'icy, n'a été que de representer les affaires de cette pauvre famille dans la derniere desolation par la violence et l'impudence de l imposteur, jusques là qu'il paroît que c'est une affaire sans ressource dans les formes ; de sorte qu'à moins de quelque dieu qui y mette la main, c'est à-dire de la machine, comme parle Aristote, tout est deploré.

L'officier declare donc que *le prince, ayant penetré dans le cœur du fourbe par une lumiere toute particuliere aux souverains pardessus les autres hommes et s'étant informé de toutes choses sur sa delation, avoit découvert l'imposture et reconnu que cet homme étoit le mesme dont, sous un autre nom, il avoit déja ouï parler, et savoit une longue histoire toute issue des plus étranges friponneries et des plus noires avantures dont il ait jamais été parlé ; que nous vivons sous un regne où rien ne peut échaper à la lumiere du prince, où la calomnie est confondue par sa seule presence, et où l'hypocrisie est autant en horreur dans son esprit qu'elle est accreditée parmy ses sujets ; que, cela étant, il a, d'autorité absolue, annullé tous les actes favorables à l'imposteur, et fera rendre tout ce dont il étoit saisi, et qu'enfin c'est ainsi qu'il reconnoist les services que le bon homme a rendus autrefois à l'Etat dans les armées, pour montrer que rien n'est perdu prés de luy, et que son equité, lors que moins on y pense, des bonnes actions donne la recompense*. Il me semble que, si dans tout le reste de la piece l'auteur a egalé tous les anciens et surpassé tous les modernes, on peut dire que dans ce dénoüement il s'est surpassé luy-mesme, n'y ayant rien de plus grand, de plus magnifique et de plus merveilleux, et cependant rien de plus naturel, de plus heureux et de plus juste, puisqu'on peut dire que, s'il étoit permis

d'oser faire le caractere de l'ame de notre grand monarque, ce seroit sans doute dans cette plenitude de lumiere, cette prodigieuse penetration d'esprit et ce discernement merveilleux de toutes choses qu'on le feroit consister : tant il est vray, s'écrient icy ces messieurs dont j'ai pris à tâche de vous rapporter les sentimens, tant il est vray, disent-ils, que le prince est digne du poëte comme le poëte est digne du prince.

Achevons notre piece en deux mots, et voyons comme les caracteres y sont produits dans toutes leurs faces. Le mary, voyant toutes choses changées, suivant le naturel des âmes foibles, insulte au miserable Panulphe; mais son beaufrere le reprend fortement, *en souhaitant au contraire à ce malheureux qu'il fasse un bon usage de ce revers de fortune, et qu'au lieu des punitions qu'il merite, il reçoive du Ciel la grace d'une veritable penitence qu'il n'a pas meritée.* Conclusion, à ce que disent ceux que les bigots font passer pour athées, digne d'un ouvrage si saint, qui, n'étant qu'une instruction tres-chrétienne de la veritable devotion, ne devoit pas finir autrement que par l'exemple le plus parfait qu'on ait peut-être jamais proposé de la plus sublime de toutes les vertus évangéliques, qui est le pardon des ennemis.

Voila, Monsieur, quelle est la piece qu'on a defenduë. Il se peut faire qu'on ne voit pas le venin parmy les fleurs, et que les yeux des puissances sont plus épurez que ceux du vulgaire. Si cela est, il semble qu'il est encor de la charité des religieux persecuteurs du miserable Panulphe de faire discerner le poison que les autres avalent faute de le connoître. A cela prés, je ne me mêle point de juger des choses de cette delicatesse, je crains trop de me faire des affaires, comme vous savez ; c'est pourquoy je me contenteray de vous communiquer deux reflexions qui me sont venuës dans l'esprit, qui ont peut-être été faites par peu de gens, et qui, ne touchant point le fond de la question, peuvent être proposées sans manquer au respect que tous les gens de bien doivent avoir pour les jugemens des puissances legitimes.

La premiere est sur l'étrange disposition d'esprit, touchant cette comedie, de certaines gens qui, supposant ou croyant de bonne foy qu'il ne s'y fait ny dit rien qui puisse en particulier faire aucun méchant effet, ce qui est le point de la question, la condamnent toutefois en general, à cause seulement qu'il y est parlé de la religion, et que le theatre, disent-ils, n'est pas un lieu où il la faille enseigner.

Il faut être bien enragé contre Moliere pour tomber dans un égarement si visible; et il n'est point de si chetif lieu commun où l'ardeur de critiquer et de mordre ne se puisse retrancher, aprés avoir osé faire son fort d'une si miserable et si ridicule defense. Quoy! si on produit la verité avec toute la dignité qui doit l'accompagner par tout, si on a prévù et evité jusqu'aux effets les moins fâcheux qui pouvoient arriver, mesme par accident, de la peinture du vice; si on a pris contre la corruption des esprits du siecle toutes les precautions qu'une connoissance parfaite de la saine antiquité, une veneration solide pour la religion, une meditation profonde de la nature de l'ame, une experience de plusieurs années, et qu'un travail effroyable ont pû fournir, il se trouvera aprés cela des gens capables d'un contresens si horrible que de proscrire un ouvrage qui est le resultat de tant d'excellens preparatifs, par cette seule raison qu'il est nouveau de voir exposer la religion dans une sale de comedie, pour bien, pour dignement, pour discretement, necessairement et utilement qu'on le fasse? Je ne feins pas de vous avoüer que ce sentiment me paroit un des plus considerables effets de la corruption du siecle où nous vivons : c'est par ce principe de fausse bienseance qu'on relegue la raison et la verité dans des païs barbares et peu frequentez, qu'on les borne dans les ecoles et dans les eglises, où leur puissante vertu est presque inutile, parce qu'elles n'y sont cherchées que de ceux qui les aiment et qui les connoissent, et que, comme si on se défioit de leur force et de leur autorité, on n'ose les commettre où elles peuvent rencontrer leurs ennemis C'est pourtant là qu'elles doivent paroître; c'est dans les lieux les plus profanes, dans les places publiques, les tribunaux, les palais des grands, seulement, que se trouve la matiere de leur triomphe; et, comme elles ne sont, à proprement parler, verité et raison que quand elles

convainquent les esprits et qu'elles en chassent les tenebres de l'erreur et de l'ignorance par leur lumiere toute divine, on peut dire que leur essence consiste dans leur action, que ces lieux où leur operation est le plus necessaire sont leurs lieux naturels, et qu'ainsi c'est les détruire en quelque façon que les reduire à ne paroître que parmy leurs adorateurs. Mais passons plus avant.

Il est certain que la religion n'est que la perfection de la raison, du moins pour la morale ; qu'elle la purifie, qu'elle l'éleve, et qu'elle dissipe seulement les tenebres que le peché d'origine a répandues dans le lieu de sa demeure ; enfin, que la religion n est qu'une raison plus parfaite. Ce seroit être dans le plus deplorable aveuglement des payens que de douter de cette verité. Cela étant, et puisque les philosophes les plus sensuels n'ont jamais douté que la raison ne nous fût donnée par la nature pour nous conduire en toutes choses par ses lumieres, puisqu'elle doit être par tout aussi presente à notre ame que l'œil à notre corps, et qu'il n'y a point d'acceptions de personnes, de tems ny de lieux auprés d'elle, qui peut douter qu'il n'en soit de même de la religion, que cette lumiere divine, infinie, comme elle est par essence, ne doive faire briller par tout sa clarté, et qu'ainsi que Dieu remplit tout de luy-même, sans aucune distinction, et ne dédaigne pas d'être aussi present dans les lieux du monde les plus infames que dans les plus augustes et les plus sacrez, aussi les veritez saintes qu'il luy a plu de manifester aux hommes ne puissent être publiées dans tous les tems et dans tous les lieux où il se trouve des oreilles pour les entendre et des cœurs pour recevoir la grace qui fait les cherir ?

Loin donc, loin d'une ame vraiment chrêtienne ces indignes ménagemens et ces cruelles bienseances qui voudroient nous empècher de travailler à la sanctification de nos freres par tout où nous le pouvons : la charité ne souffre point de bornes ; tous lieux, tous tems, luy sont bons pour agir et faire du bien ; elle n'a point d'égard à sa dignité quand il y va de son interest ; et comment pourroit-elle en avoir, puisque, cet interest consistant, comme il fait, à convertir les méchans, il faut qu'elle les cherche pour les combattre, et qu elle ne peut les trouver pour l'ordinaire que dans des lieux indignes d'elle ?

Il ne faut pas donc qu'elle dedaigne de paroitre dans ces lieux, et qu'elle ait si mauvaise opinion d'elle-même que de penser qu'elle puisse être avilie en s'humiliant. Les grands du monde peuvent avoir ces basses considerations, eux de qui toute la dignité est empruntée et relative, et qui ne doivent ètre vûs que de loin et dans toute leur parure, pour conserver leur autorité, de peur qu'étant vûs de prés et à nu, on ne découvre leurs taches et qu'on ne reconnoisse leur petitesse naturelle. Qu'ils ménagent avec avarice le foible caractere de grandeur qu'ils peuvent avoir; qu'ils choisissent scrupuleusement les jours qui le font davantage briller; qu'ils se gardent bien de se commettre jamais en des lieux qui ne contribuënt pas à les faire paroitre elevez et parfaits, à la bonne heure; mais que la charité redoute les mêmes inconveniens; que cette souveraine des ames chrêtiennes apprehende de voir sa dignité diminuée, en quelque lieu qu'il lui plaise de se montrer, c'est ce qui ne se peut penser sans crime; et, comme on a dit autrefois que plutôt que Caton fût vicieux l'ivrognerie seroit une vertu, on peût dire avec bien plus de raison que les lieux les plus infames seroient dignes de la presence de cette reine plutôt que sa presence dans ces lieux pût porter aucune atteinte à sa dignité.

En effet, Monsieur, car ne croyez pas que j'avance ici des paradoxes, c'est elle qui les rend dignes d'elle, ces lieux si indignes en eux-mêmes : elle fait, quand il lui plait, un temple d'un palais, un sanctuaire d'un theatre, et un sejour de benedictions et de graces d'un lieu de debauche et d'abomination. Il n'est rien de si profane qu'elle ne sanctifie, de si corrompu qu'elle ne purifie, de si méchant qu'elle ne rectifie, rien de si extraordinaire, de si inusité et de si nouveau qu'elle ne justifie. Tel est le privilege de la verité produite par cette vertu, le fondement et l'ame de toutes les autres vertus.

Je sai que le principe que je pretens établir a ses modifications comme tous les autres; mais je soutiens qu'il est toujours vrai et constant, quand il ne s'agit que de parler comme ici. La religion a ses lieux et ses tems affectez pour ses sacrifices, ses ceremonies et ses autres mysteres : on ne peut les transporter ailleurs sans crime; mais ses veritez, qui

se produisent par la parole, sont de tous tems et de tous lieux, parce que, le parler étant necessaire en tout et par tout, il est toujours plus utile et plus saint de l'employer à publier la verité et à prêcher la vertu qu'à quelqu'autre sujet que ce soit.

L'antiquité, si sage en toutes choses, ne l'a pas été moins dans celle-ci que dans les autres; et les payens, qui n'avoient pas moins de respect pour leur religion que nous en avons pour la nôtre, n'ont pas craint de la produire sur leurs theatres. Au contraire, connoissant de quelle importance il étoit de l'imprimer dans l'esprit du peuple, ils ont crû sagement ne pouvoir mieux lui en persuader la verité que par les spectacles qui lui sont si agreables. C'est pour cela que leurs dieux paroissent si souvent sur la scene; que les denoüemens, qui sont les endroits les plus importans du poëme, ne se faisoient presque jamais de leur tems que par quelque divinité, et qu'il n'y avoit point de piece qui ne fût une agreable leçon et une preuve exemplaire de la clemence ou de la justice du Ciel envers les hommes. Je sai bien qu'on me répondra que nôtre religion a des occasions affectées pour cet effet, et que la leur n'en avoit point; mais, outre qu'on ne sauroit écouter la verité trop souvent et en trop de lieux, l'agreable maniere de l'insinuer au theatre est un avantage si grand par dessus les lieux où elle paroit avec toute son austerité qu'il n'y a pas lieu de douter, naturellement parlant, dans lequel des deux elle fait plus d'impression.

Ce fut pour toutes ces raisons que nos peres, dont la simplicité avoit autant de rapport avec l'evangile que notre rafinement en est éloigné, voulant profiter à l'edification du peuple de son inclination naturelle pour les spectacles, instituerent premierement la comedie pour representer la passion du sauveur du monde et semblables sujets pieux. Que si la corruption qui s'est glissée dans les mœurs depuis ce tems heureux a passé jusqu'au theatre, et l'a rendu aussi profane qu'il devoit être sacré, pourquoi, si nous sommes assez heureux pour que le Ciel ait fait naitre dans nos tems quelque genie capable de lui rendre sa premiere sainteté, pourquoi l'empêcherons-nous, et ne permettrons-nous pas une chose que nous procurerions avec ardeur si la charité

regnoit dans nos ames, et s'il n'y avoit pas tant de besoin qu'il y en a aujourd'hui parmi nous de décrier l'hypocrisie et de prêcher la veritable devotion?

La seconde de mes reflexions est sur un fruit veritablement accidentel, mais aussi tres-important, que non seulement je croi qu'on peut tirer de la representation de *l'Imposteur,* mais même qui en arriveroit infailliblement. C'est que jamais il ne s'est frappé un plus rude coup contre tout ce qui s'appelle galanterie solide en termes honnêtes que cette piece, et que, si quelque chose est capable de mettre la fidelité des mariages à l'abri des artifices de ses corrupteurs, c'est assurément cette comedie, parce que les voies les plus ordinaires et les plus fortes par où on a coutume d'attaquer les femmes y sont tournées en ridicule d'une maniere si vive et si puissante qu'on paroitroit sans doute ridicule quand on voudroit les employer aprés cela; et par consequent on ne reüssiroit pas.

Quelques uns trouveront peut-être étrange ce que j'avance ici; mais je les prie de n'en pas juger souverainement qu'ils n'ayent vû representer la piece, ou du moins de s'en remettre à ceux qui l'ont vûe : car, bien loin que ce que je viens d'en rapporter suffise pour cela, je doute même si la lecture toute entiere pourroit faire juger tout l'effet que produit sa representation. Je sai encor qu'on me dira que le vice dont je parle, étant le plus naturel de tous, ne manquera jamais de charmes capables de surmonter tout ce que cette comedie y pourroit attacher de ridicule; mais je répons à cela deux choses : l'une, que, dans l'opinion de tous les gens qui connoissent le monde, ce peché, moralement parlant, est le plus universel qu'il puisse être; l'autre, que cela procede beaucoup plus, sur tout dans les femmes, des mœurs, de la liberté et de la legereté de nôtre nation, que d'aucun panchant naturel, étant certain que de toutes les civilisées il n'en est point qui y soit moins portée par le temperament que la françoise. Cela supposé, je suis persuadé que le degré de ridicule où cette piece feroit paroitre tous les entretiens et les raisonnemens qui sont les preludes naturels de la galanterie du tête à tête, qui est la dange-

reuse, je pretens, dis-je, que ce caractere de ridicule, qui seroit inseparablement attaché à ces voies et à ces acheminemens de corruption par cette representation, seroit assez puissant et assez fort pour contrebalancer l'attrait qui fait donner dans le panneau, les trois quarts des femmes qui y donnent.

C'est ce que je vous ferai voir plus clair que le jour quand vous voudrez : car, comme il faut pour cela traiter à fond du ridicule, qui est une des plus sublimes matieres de la veritable morale, et que cela ne se peut sans quelque longueur et sans examiner des questions un peu trop speculatives pour cette lettre, je ne pense pas devoir l'entreprendre ici. Mais il me semble que je vous voi plaindre de ma circonspection, à vôtre accoutumée, et trouver mauvais que je ne vous dise pas absolument tout ce que je pense : il faut donc vous contenter tout à fait, et voici ce que vous demandez.

Quoique la nature nous ait fait naitre capables de connoitre la raison pour la suivre, pourtant, jugeant bien que, si elle n'y attachoit quelque marque sensible qui nous rendît cette connoissance facile, nôtre foiblesse et nôtre paresse nous priveroient de l'effet d'un si rare avantage, elle a voulu donner à cette raison quelque sorte de forme exterieure et de dehors reconnoissable. Cette forme est, en general, quelque motif de joie et quelque matiere de plaisir que nôtre ame trouve dans tout objet moral. Or ce plaisir, quand il vient des choses raisonnables, n'est autre que cette complaisance delicieuse qui est excitée dans nôtre esprit par la connoissance de la verité et de la vertu ; et, quand il vient de la vûe de l'ignorance et de l'erreur, c'est à dire de ce qui manque de raison, c'est proprement le sentiment par lequel nous jugeons quelque chose ridicule. Or, comme la raison produit dans l'ame une joie mêlée d'estime, le ridicule y produit une joie mêlée de mépris, parce que toute connoissance qui arrive à l'ame produit necessairement dans l'entendement un sentiment d'estime ou de mépris, comme dans la volonté un mouvement d'amour ou de haine.

Le ridicule est donc la forme exterieure et sensible que la providence de la nature a attachée à tout ce qui est

déraisonnable, pour nous en faire appercevoir et nous obliger à le fuir. Pour connoitre ce ridicule, il faut connoitre la raison dont il signifie le defaut, et voir en quoi elle consiste. Son caractere n'est autre dans le fond que la convenance, et sa marque sensible la bienseance, c'est à dire le fameux *quod decet* des anciens : de sorte que la bienseance est à l'égard de la convenance ce que les platoniciens disent que la beauté est à l'égard de la bonté ; c'est à dire qu'elle en est la fleur, le dehors, le corps et l'apparence exterieure ; que la bienseance est la raison apparente, et que la convenance est la raison essentielle. De là vient que ce qui sied bien est toujours fondé sur quelque raison de convenance, comme l'indecence sur quelque disconvenance, c'est à dire le ridicule sur quelque manque de raison Or, si la disconvenance est l'essence du ridicule, il est aisé de voir pourquoi la galanterie de Panulphe paroit ridicule, et l'hypocrisie en general aussi : car ce n'est qu'à cause que les actions secretes des bigots ne conviennent pas à l'idée que leur devote grimace et l'austerité de leurs discours a fait former d'eux au public.

Mais, quand cela ne suffiroit pas, la suite de la representation met dans la derniere evidence ce que je dis, car le mauvais effet que la galanterie de Panulphe y produit le fait paroitre si fort et si clairement ridicule que le spectateur le moins intelligent en demeure pleinement convaincu. La raison de cela est que, selon mon principe, nous estimons ridicule ce qui manque extremement de raison : or, quand des moyens produisent une fin fort differente de celle pour quoi on les employe, nous supposons avec juste sujet qu'on en a fait le choix avec peu de raison, parce que nous avons cette prevention generale qu'il y a des voies par tout, et que, quand on manque de reüssir, c'est faute d'avoir choisi les bonnes. Ainsi, parce qu on voit que Panulphe ne persuade pas sa dame, on conclut que les moyens dont il se sert ont une grande disconvenance avec sa fin, et par consequent qu'il est ridicule de s'en servir.

Or, non seulement la galanterie de Panulphe ne convient pas à sa mortification apparente, et ne fait pas l'effet qu'il pretend, ce qui le rend ridicule, comme vous venez de voir ; mais cette galanterie est extreme aussi bien que cette morti-

fication, et fait le plus méchant effet qu'elle pouvoit faire, ce qui le rend extremement ridicule, comme il étoit necessaire pour en tirer le fruit que je pretens.

Vous me direz qu'il paroit bien, par tout ce que je viens de dire, que les raisonnemens et les manieres de Panulphe semblent ridicules, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'elles le semblassent dans un autre, parce que, selon ce que j'ai établi, le ridicule étant quelque chose de relatif, puisque c'est une espece de disconvenance, la raison pourquoi ces manieres ne conviennent pas à Panulphe n'auroit pas lieu dans un homme du monde qui ne seroit pas devot de profession comme lui, et, par consequent, elles ne seroient pas ridicules dans cet homme comme dans lui.

Je répons à cela que l'excès de ridicule que ces manieres ont dans Panulphe fait que, toutes les fois qu'elles se presenteront au spectateur dans quelqu'autre occasion, elles lui sembleront assurément ridicules, quoique peut-être elles ne le seront pas tant dans cet autre sujet que dans Panulphe; mais c'est que l'ame, naturellement avide de joie, se laisse ravir necessairement à la premiere vûe des choses qu'elle a conçûes une fois comme extremement ridicules, et qui lui rafraichissent l'idée du plaisir tres-sensible qu'elle a goûté cette premiere fois : or, dans cet état, l'ame n'est pas capable de faire la difference du sujet où elle voit ces objets ridicules avec celui où elle les a premierement vûs. Je veux dire qu'une femme qui sera pressée par les mêmes raisons que Panulphe employe ne peut s'empêcher d'abord de les trouver ridicules, et n'a garde de faire reflexion sur la difference qu'il y a entre l'homme qui lui parle et Panulphe, et de raisonner sur cette difference, comme il faudroit qu'elle fît, pour ne pas trouver ces raisons aussi ridicules qu'elles lui ont semblé quand elle les a vû proposer à Panulphe.

La raison de cela est que nôtre imagination, qui est le receptacle naturel du ridicule, selon sa maniere ordinaire d'agir, en attache si fortement le caractere au materiel dans quoi elle voit, comme sont ici les paroles et les manieres de Panulphe, qu'en quelqu'autre lieu, quoique plus decent, que nous trouvions ces mêmes manieres, nous sommes d'abord frapez d'un souvenir de cette premiere fois, si elle a

fait une impression extraordinaire, lequel, se mêlant mal à propos avec l'occasion presente, et partageant l'ame à force de plaisir qu'il lui donne, confond les deux occasions en une, et transporte dans la derniere tout ce qui nous a charmez et nous a donné de la joie dans la premiere, ce qui n'est autre que le ridicule de cette premiere.

Ceux qui ont étudié la nature de l'ame et le progrés de ses operations morales ne s'étonneront pas de cette forme de proceder si irreguliere dans le fond, et qu'elle prenne ainsi le change, et attribue de cette sorte à l'un ce qui ne convient qu'à l'autre; mais enfin c'est une suite necessaire de la violente et forte impression qu'elle a reçûe une fois d'une chose, et de ce qu'elle ne reconnoit d'abord et ne juge les objets que par la premiere apparence de ressemblance qu'ils ont avec ce qu'elle a connu auparavant, et qui frappe d'abord les sens.

Cela est si vrai, et telle est la force de la prevention, que je croirois prouver suffisamment ce que je pretens en vous faisant simplement remarquer que, les raisonnemens de Panulphe, qui sont les moyens qu'il employe pour venir à son but, étant imprimez, dans l'esprit de quiconque a vû cette piece, comme ridicules, ainsi que je l'ai prouvé, et par consequent comme mauvais moyens, naturellement parlant, toute femme prés de qui on voudra les employer aprés cela les rendra inutiles en y resistant, par la seule prevention, où cette piece l'aura mise, qu'ils sont inutiles en eux-mêmes.

Que si pourtant, malgré tout ce que je viens de dire, on veut que l'ame, aprés le premier mouvement qui lui fait embrasser avec empressement la plus legere image de ridicule, revienne à soi et fasse à la fin la difference des sujets, du moins m'avoüerez-vous que ce retour ne se fait pas d'abord, qu'elle a besoin d'un tems considerable pour faire tout le chemin qu'il faut qu'elle fasse pour se desabuser de cette premiere impression, et qu'il est quelques instans où la vûe d'un objet qui a paru extremement ridicule dans quelqu'autre lieu le represente encor comme tel, quoique peut-être il ne le soit pas dans celui-ci.

Or ces premiers instans sont de grande consideration dans ces matieres, et font presque tout l'effet que feroit une ex-

treme durée, parce qu'ils rompent toujours la chaine de la passion et le cours de l'imagination, qui doit tenir l'ame attachée dés le commencement jusqu'au bout d'une entreprise amoureuse, afin qu'elle reüssisse, et parce que le sentiment du ridicule, étant le plus froid de tous, amortit et éteint absolument cette agreable emotion et cette douce et benigne chaleur qui doit animer l'ame dans ces occasions. Que le sentiment du ridicule soit le plus froid de tous, il paroit bien, parce que c'est un pur jugement plaisant et enjoüé d'une chose proposée : or il n'est rien de plus serieux que tout ce qui a quelque teinture de passion ; donc il n'y a rien de plus opposé au sentiment passionné d'une joie amoureuse que le plaisir spirituel que donne le ridicule.

Si je cherchois matiere à philosopher, je pourois vous dire, pour achever de vous convaincre de l'importance des premiers instans en matiere de ridicule, que l'extreme attachement de l'ame pour ce qui lui donne du plaisir, comme le ridicule des choses qu'elle voit, ne lui permet pas de raisonner pour se priver de ce plaisir, et par consequent qu'elle a une repugnance naturelle à cesser de considerer comme ridicule ce qu'elle a une fois consideré comme tel ; et c'est peut-être pour cette raison que, comme il arrive souvent, nous ne saurions traiter serieusement de certaines choses pour les avoir d'abord envisagées de quelque côté ou ridicule ou seulement qui a rapport à quelque idée de ridicule que nous avions, et qui nous l'a rafraichie. Combien donc, à plus forte raison, cette premiere impression fait-elle le même effet dans les occasions aussi serieuses que celle-çi : car, comme je viens de le remarquer, il ne faut point dire que ce soient des affaires à être traitées en riant, n'y ayant rien de plus serieux que ces sortes d'entreprises, ce que je veux bien repeter, parce qu'il est fort important pour mon but, et rien qui soit plutôt demonté par le moindre mélange de ridicule, comme les experts le peuvent témoigner ; et tout cela parce que le sentiment du ridicule est le plus choquant, le plus rebutant et le plus odieux de tous les sentimens de l'ame.

Mais, s'il est generalement desagreable, il l'est particulierement pour un homme amoureux, qui est le cas de nôtre

question. Il est peu d'honnêtes gens qui ne soient convaincus par experience de cette verité ; aussi est-il bien aisé de la prouver. La raison en est que, comme il n'y a rien qui nous plaise tant à voir en autrui qu'un sentiment passionné, ce qui est peut-être le plus grand principe de la veritable rethorique, aussi n'y a-t-il rien qui déplaise plus que la froideur et l'apathie qui accompagne le sentiment du ridicule, sur tout dans une personne qu'on aime : de sorte qu'il est plus avantageux d'en être haï, parce que, quelque passion qu'une femme ait pour vous, elle est toujours favorable, étant toujours une marque que vous estes capable de la toucher, qu'elle vous estime, et qu'elle est bien aise que vous l'aimiez ; au lieu que ne la toucher point du tout et lui être indifferent, à plus forte raison lui paroitre méprisable, pour peu que ce soit, c'est toujours être à son égard dans un neant le plus cruel du monde, quand elle est tout au vôtre : de sorte que, pour peu qu'un homme ait de courage ou d'autre voie ouverte pour revenir à la liberté et à la raison, la moindre marque qu'il aura de paroitre ridicule le guerira absolument, ou du moins le troublera et le mettra en desordre, et par consequent hors d'état de pousser une femme à bout pour cette fois, et elle de même en sureté quant à lui, ce qui est le but de ma reflexion.

Mais non seulement quand l'impression premiere de ridicule qui se fait dans l'esprit d'une femme, lorsqu'elle voit les mêmes raisonnemens de Panulphe dans la bouche d'un homme du monde, s'effaceroit absolument dans la suite, par la reflexion qu'elle feroit sur la difference qu'il y a de Panulphe a l'homme qui lui parle ; non seulement, dis-je, quand cela arriveroit, cette premiere impression ne laisseroit pas de produire tout l'effet que je pretens, comme je l'ai prouvé, mais il est même faux qu'elle puisse être effacée entierement, parce que, outre que ces raisonnements paroissent ridicules, comme je l'ai fait voir, ils le sont en effet, et ont toujours reellement quelque degré de ridicule dans la bouche de qui que ce soit, s'ils n'en ont pas par tout un aussi grand que dans Panulphe. La raison de cela est que, si le ridicule consiste dans quelque disconvenance, il s'ensuit que tout mensonge, déguisement, fourberie, dissimulation, toute apparence differente du fond, enfin toute contrarieté entre actions

qui procedent d'un même principe, est essentiellement ridicule. Or tous les galans qui se servent des mêmes persuasions que Panulphe sont en quelque degré dissimulez et hypocrites comme lui, car il n'en est point qui voulût avoüer en public les sentimens qu'il déclare en particulier à une femme qu'il veut perdre, ce qu'il faudroit qui fût pour qu'il fût vrai de dire que ses sentimens de tête à tête n'ont aucune disconvenance avec ceux dont il fait profession publique, et par consequent aucune indecence ni aucun ridicule ; et le premier fondement de tout cela est ce que j'ai établi, dés l'entrée de cette reflexion, que la providence de la nature a voulu que tout ce qui est méchant eût quelque degré de ridicule pour redresser nos voies par cette apparence de defaut de raison, et pour piquer nôtre orgueil naturel par le mépris qu'excite necessairement ce defaut, quand il est apparent comme il est par le ridicule ; et c'est delà que vient l'extreme force du ridicule sur l'esprit humain, comme de cette force procede l'effet que je pretens. Car la connoissance du defaut de raison d'une chose, que nous donne l'apparence de ridicule qui est en elle, nous fait la mesestimer necessairement, parce que nous croyons que la raison doit regler tout. Or ce mépris est un sentiment relatif, de même que toute espece d'orgueil, c'est à dire qui consiste dans une comparaison de la chose mesestimée avec nous, au desavantage de la personne dans qui nous voyons cette chose et à nôtre avantage : car, quand nous voyons une action ridicule, la connoissance que nous avons du ridicule de cette action nous eleve au dessus de celui qui la fait, parce que, d'une part, personne n'agissant irraisonnablement à son sceu, nous jugeons que l'homme qui l'a faite ignore qu'elle soit déraisonnable et la croit raisonnable, donc qu'il est dans l'erreur et dans l'ignorance, que naturellement nous estimons des maux ; d'ailleurs, par cela même que nous connoissons son erreur, par cela même nous en sommes exemts : donc nous sommes en cela plus éclairez, plus parfaits enfin plus que lui. Or cette connoissance d'être plus qu'un autre est fort agreable à la nature ; de là vient que le mépris qui enferme cette connoissance est toûjours accompagné de joie. Or cette joie et ce mépris composent le mouvement qu'excite le ridicule dans ceux qui le voyent ; et,

comme ces deux sentimens sont fondez sur les deux plus anciennes et plus essentielles maladies du genre humain, l'orgueil et la complaisance dans les maux d'autrui, il n'est pas étrange que le sentiment du ridicule soit si fort, et qu'il ravisse l'ame comme il fait, elle qui, se défiant à bon droit de sa propre excellence depuis le peché d'origine, cherche de tous côtez avec avidité dequoi la persuader aux autres et à soi-même par des comparaisons qui lui soient avantageuses, c'est à dire par la consideration des defauts d'autrui.

Enfin il ne faut pas, pour derniere objection, qu'on me dise que tous les sentimens que j'attribuë aux gens, et sur lesquels je fonde mon raisonnement dans tout ce discours, ne se sentent pas comme je les dis, car ce n'est que dans les occasions qu'il paroit si on les a ou non : ce n'est pas qu'alors même on s'apperçoive de les avoir, mais c'est seulement que l'on fait des actes qui supposent necessairement qu'on les a ; et c'est la maniere d'agir naturelle et generale de nôtre ame, qui ne s'avoüe jamais à soi-même la moitié de ses propres mouvemens, qui marque rarement le chemin qu'elle fait, et que l'on ne pouroit point marquer aussi, si on ne le découvroit, et si on ne le prouvoit de cette sorte par la lumiere et par la force du raisonnement.

Voila, Monsieur, la preuve de ma reflexion. Ce n'est pas à moi à juger si elle est bonne, mais je sai bien que, si elle l'est, l'importance en est sans doute extreme ; et, s'il faut estimer les remedes d'autant plus que les maladies sont incurables, vous m'avoüerez que cette comedie est une excellente chose à cet égard, puisque tous les autres efforts qui se font contre la galanterie sont absolument vains. En effet, les predicateurs foudroyent, les confesseurs exhortent, les pasteurs menacent, les bonnes ames gemissent, les parens, les maris et les maitres veillent sans cesse, et font des efforts continuels aussi grans qu'inutiles pour brider l'impetuosité du torrent d'impureté qui ravage la France, et cependant c'est être ridicule dans le monde que de ne s'y laisser pas entrainer, et les uns ne font pas moins de gloire d'aimer l'incontinence que les autres en font de la reprendre. Le désordre ne procede d'autre cause que de l'opinion impie où la pluspart des gens du monde sont aujourd'hui que ce peché est moralement indifferent, et que c'est un point où la reli-

gion contrarie directement la raison naturelle. Or pouvoit-on combattre cette opinion perverse plus fortement qu'en découvrant la turpitude naturelle de ces bas attachemens, et faisant voir par les seules lumieres de la nature, comme dans cette comedie, que non seulement cette passion est criminelle, injuste et déraisonnable, mais même qu'elle l'est extremement, puisque c'est jusques à en paroître ridicule ? Voila, Monsieur, quels sont les dangereux effets qu'il y avoit juste sujet d'apprehender que la representation de *l'Imposteur* ne produisît. Je n'en dirai pas davantage, la chose parle d'elle-même.

Je rens apparemment un tres-mauvais service à Moliere par cette reflexion, quoique ce ne soit pas mon dessein, parce que je lui fais des ennemis d'autant de galans qu'il y en a dans Paris, qui ne sont pas peut-être les personnes les moins éclairées ni les moins puissantes ; mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui même. Cela ne lui arriveroit pas si, suivant les pas des premiers comiques et des modernes qui l'ont precedé, il exerçoit sur son theatre une censure impudente, indiscrete et mal reglée, sans aucun soin des mœurs, au lieu de negliger, comme il a fait, en faveur de la vertu et de la verité, toutes les loix de la coutume et de l'usage du beau monde, et d'attaquer ses plus cheres maximes et ses franchises les plus privilegiées jusques dans leurs derniers retranchemens.

Voila, Monsieur, ce que vous avez souhaité de moi. Gardez-vous bien de croire, pour tout ce que je viens de dire, que je m'interesse en aucune maniere dans l'histoire que je vous ai contée, et de prendre pour l'effet de quelque opinion premeditée l'effort que j'ai fait pour vous plaire : je parle sur les suppositions que je forge, et seulement pour me donner matiere de vous entretenir plus longtems, comme je sais que vous le voulez. A cela prés, peu m'importe qui que ce soit qui ait raison : car, quoique cette affaire me paroisse peut-être assez de consequence, j'en vois tant d'autres de cette sorte aujourd'hui qui sont ou traitées de bagatelles, ou reglées par des principes tout autres qu'il faudroit, que, n'étant pas assez fort pour resister aux mauvais exemples du siecle, je m'accoutume insensiblement. Dieu merci, à rire de tout comme les autres, et à ne regarder toutes les

choses qui se passent dans le monde que comme les diverses scenes de la grande comedie qui se joüe sur la terre entre les hommes. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, etc.

Le 20 aoust 1667.



AMPHITRYON

COMEDIE



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE

MONSEIGNEUR,

N'EN *déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les epistres dédicatoires, et* VOSTRE ALTESSE SERENISSIME *trouvera bon, s'il luy plaist, que je ne suive point icy le style de ces Messieurs là, et refuse de me servir de deux ou trois miserables pensées qui ont esté tournées et retournées tant de fois qu'elles sont usées de tous les côtez. Le nom du grand* CONDÉ *est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'apliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de luy; et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la teste d'une armée plutost qu'à la teste d'un livre, et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comedie.*

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, *que la glorieuse approbation de* VOSTRE ALTESSE SERENISSIME *ne fust une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumieres de vostre esprit autant que de l'intrépidité de vostre cœur et de la grandeur de vostre ame. On sçait par toute la terre que l'éclat de vostre mérite n'est*

point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux mesme qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de vostre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'estre suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuses aprobations dont nous nous vantons au public ne nous coûtent rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'une epistre dédicatoire dit tout ce qu'il luy plaist, et qu'un autheur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes et de parer de leurs grands noms les premiers feüillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner autant qu'il veut l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'estre.*

Je n'abuseray, MONSEIGNEUR, *ny de vostre nom ny de vos bontez pour combattre les censeurs de l'*Amphitryon *et m'attribüer une gloire que je n'ay pas peut-estre meritée; et je ne prens la liberté de vous offrir ma comedie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment avec une profonde véneration les grandes qualitez que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis,* MONSEIGNEUR, *avec tout le respect possible et tout le zele imaginable,*

De VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble, tres-obeïsssant
et tres-obligé serviteur,

MOLIERE.



AMPHITRYON

ACTEURS.

MERCURE.
LA NUIT.
JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.
AMPHITRYON, general des Thébains.
ALCMENE, femme d'Amphitryon.
CLEANTHIS, suivante d'Alcméne et femme de Sosie
SOSIE, valet d'Amphitryon.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATÈS, POLIDAS, POSICLÈS, } capitaines thébains.

La scene est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.



AMPHITRYON

PROLOGUE

MERCURE SUR UN NUAGE, LA NUIT DANS UN CHAR
TRAISNÉ PAR DEUX CHEVAUX.

MERCURE.

Tout-beau, charmante Nuit; daignez vous arrester.
Il est certain secours que de vous on desire,
Et j'ay deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! c'est vous, Seigneur Mercure!
Qui vous eust deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foy, me trouvant las pour ne pouvoir fournir
Aux differens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas.
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les dieux sont-ils de fer ?

LA NUIT.

Non ; mais il faut sans cesse
Garder le *decorum* de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité,
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A vostre aise vous en parlez,
Et vous avez, la belle, une chaise roulante
Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez ;
Mais de moy ce n'est pas de méme,
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poëtes assez de mal
De leur impertinence extréme
D'avoir, par une injuste loy
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque dieu, dans son employ,
Donné quelque allûre en partage,
Et de me laisser à pié, moy
Comme un messager de village ;
Moy qui suis, comme on sçait, en terre et dans les cieux,
Le fameux messager du souverain des dieux,
Et qui, sans rien exagerer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin plus que personne

D'avoir dequoy me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela?
Les poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
Mais contr'eux toutefois vostre ame à tort s'irrite,
Et vos ailes aux piez sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oüy; mais, pour aller plus viste,
Est-ce qu'on s'en lasse moins?

LA NUIT.

Laissons cela, seigneur Mercure,
Et sçachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ay dit,
Qui de vostre manteau veut la faveur obscure
Pour certaine douce avanture
Qu'un nouvel amour luy fournit.
Ses pratiques, je croy, ne vous sont pas nouvelles :
Bien souvent pour la terre il neglige les cieux,
Et vous n'ignorez pas que ce maistre des dieux
Aime à s'humaniser pour des beautez mortelles,
Et sçait cent tours ingénieux
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcméne il a senty les coups,
Et, tandis qu'au milieu des beotiques plaines
Amphitryon, son épous,
Commande aux troupes thebaines,
Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous
Un soulagement à ses peines
Dans la possession des plaisirs les plus doux.

L'état des mariez à ses feux est propice :
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours,
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter à ce bel artifice
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagéme icy se trouve salutaire;
Mais prés de maint objet chery
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,
Et ce n'est pas par tout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mary.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, et je ne comprens pas
Tous les déguisemens qui luy viennent en teste.

MERCURE.

Il veut gouster par là toutes sortes d'états,
Et c'est agir en dieu qui n'est pas beste.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort miserable
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faiste des cieux il fût toûjours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte methode
Que d'estre emprisonné toûjours dans sa grandeur,
Et sur tout aux transports de l'amoureuse ardeur
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connoist,
Sçait descendre du haut de sa gloire supréme,
Et, pour entrer dans tout ce qu'il luy plaist,
Il sort tout à fait de luy-méme,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroist.

LA NUIT.

Passe encor de le voir de ce sublime etage
Dans celuy des hommes venir

Prendre tous les transports que leur cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,
Si, dans les changemens où son humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir;
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs :
Tels changemens ont leurs douceurs,
Qui passent leur intelligence.
Ce dieu sçait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bestes ne sont pas si bestes que l'on pense.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si par son stratagéme il voit sa flame heureuse,
Que peut-il souhaiter? et qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous au petit pas reduits,
Pour satisfaire aux vœux de son ame amoureuse,
D'une nuit si délicieuse
Fassent la plus longue des nuits;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour
Qui doit avancer le retour
De celuy dont il tient la place.

LA NUIT.

Voila sans doute un bel employ
Que le grand Jupiter m'apreste,
Et l'on donne un nom fort honneste

Au service qu'il veut de moy.

MERCURE.

Pour une jeune déesse,
Vous estes bien du bon temps !
Un tel employ n'est bassesse
Que chez les petites gens.
Lors que dans un haut rang on a l'heur de paroistre,
Tout ce qu'on fait est toûjours bel et bon,
Et suivant ce qu'on peut estre
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matieres
Vous en sçavez plus que moy,
Et, pour accepter l'employ,
J'en veux croire vos lumieres.

MERCURE.

Hé! là, là, madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie!
Vous avez dans le monde un bruit
De n'estre pas si rencherie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires ;
Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons gueres.

LA NUIT.

Laissons ces contrarietez,
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprestons point à rire aux hommes
En nous disant nos veritez.

MERCURE.

Adieu, je vais là-bas, dans ma commission,
Dépoüiller promptement la forme de Mercure

Pour y vestir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moy, dans cette hemisphere, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bon-jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

(*Mercure descend de son nuage en terre, et la Nuit passe dans son char.*)





ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

Qui va là ? Heu ! Ma peur à chaque pas s'accroist.
Messieurs, amy de tout le monde.
Ah ! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maistre couvert de gloire
Me jouë icy d'un vilain tour !
Quoy ! si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Nostre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.

Jour et nuit, gresle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dés qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant nostre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer prés d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain nostre dépit quelquefois y consent :
Leur veuë a sur nostre zele
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je voy nostre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudroit, pour l'ambassade,
Quelque discours premedité.
Je dois aux yeux d'Alcméne un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvay pas?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de gens font-ils des recits de bataille
Dont ils se sont tenus loin !
Pour joüer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voicy la chambre, où j'entre en courrier que l'on meine,
Et cette lanterne est Alcméne,

A qui je me dois adresser.
(*Il pose sa lanterne à terre, et luy adresse son compliment.*)
« Madame, Amphitryon, mon maistre et vôtre époux...
(Bon! beau début!), l'esprit toûjours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous
Pour vous donner avis du succés de ses armes
Et du desir qu'il a de se voir prés de vous.
— *Ha! vrayment, mon pauvre Sosie,*
A te revoir j'ay de la joye au cœur.
— Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
(Bien répondu!) — *Comment se porte Amphitryon?*
— Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
(Fort bien! belle conception!)
— *Quand viendra-t'il, par son retour charmant,*
Rendre mon ame satisfaite?
— Le plûtost qu'il pourra, Madame, assurément;
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
Ah! — *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?*
Que dit-il? que fait-il? Contente un peu mon ame.
— Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
(Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?)
— *Que font les revoltez? dy-moy, quel est leur sort?*
— Ils n'ont pû resister, Madame, à nostre effort:
Nous les avons taillez en pieces,
Mis Pterelas leur chef à mort,
Pris Telebe d'assaut; et déja dans le port
Tout retentit de nos proüesses.
— *Ah! quel succés! O dieux! qui l'eût pû jamais croire!*

Raconte-moy, Sosie, un tel évenement.
— Je le veux bien, Madame, et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler tres-sçavamment.
Figurez-vous donc que Telebe,
Madame, est de ce costé.
(*Il marque les lieux sur sa main, ou à terre.*)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thebe.
La riviere est comme là;
Icy nos gens se camperent ;
Et l'espace que voila,
Nos ennemis l'occuperent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Estoit leur infanterie,
Et plus bas, du costé droit,
Estoit la cavalerie.
Aprés avoir aux dieux adressé les prieres,
Tous les ordres donnez, on donne le signal.
Les ennemis, pensant nous tailler des croupieres,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
Mais leur chaleur par nous fut bientost réprimée,
Et vous allez voir comme quoy.
Voila nostre avantgarde, à bien faire animée ;
Là, les archers de Creon nostre roy ;
Et voicy le corps d'armée,
Qui d'abord... Attendez. » Le corps d'armée a peur :
J'entens quelque bruit, ce me semble.
(*On fait un peu de bruit.*)

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *sous la forme de Sosie.*

Sous ce minois qui luy ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE.

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre avanture,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE.

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empescheray bien.

SOSIE.

Cette nuit en longueur me semble sans pareille :
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maistre ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE.

Comme avec irréverence
Parle des dieux ce maraut !
Mon bras sçaura bien tantost
Chastier cette insolence,
Et je vais m'égayer avec luy comme il faut

En luy volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE.

Ah! par ma foy, j'avois raison!
C'est fait de moy, chetive creature!
Je voy devant nostre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'icy.

(Il chante, et, lors que Mercure parle, sa voix s'affoiblit peu à peu.)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'étourdir ainsy?
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE.

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,
Je n'ay trouvé personne à qui rompre les os.
La vertu de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE.

Quel diable d'homme est-ce cy?
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.
Mais pourquoy trembler tant aussy?
Peut-estre a-t'il dans l'ame autant que moy de crainte,
Et que le drole parle ainsy
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oüy, oüy, ne souffrons point qu'on nous croye un oyson.
Si je ne suis hardy, tâchons de le paroistre;

Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul comme moy, je suis fort, j'ay bon maistre,
Et voila nostre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moy.

MERCURE.

Qui, moy?

SOSIE.

[*A part.*]
Moy. Courage, Sosie!

MERCURE.

Quel est ton sort, dy-moy?

SOSIE.

D'estre homme et de parler·

MERCURE.

Es-tu maistre ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ay dessein d'aller.

MERCURE.

Ah! cecy me déplaist.

SOSIE.

J'en ay l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux sçavoir de toy, traistre,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,

Où tu vas, à qui tu peux estre.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour;
Je viens de là, vais là; j'appartiens à mon maistre.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moy de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moy-mesme?

MERCURE.

A toy-mesme, et t'en voila certain.
(Il luy donne un soufflet.)

SOSIE.

Ah! ah! c'est tout de bon!

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'amy, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'estois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires!

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien
Pour y faire quelque pause.
Nous verrons bien autre chose.

Poursuivons nostre entretien.

SOSIE. (*Il veut s'en aller.*)

Je quitte la partie.

MERCURE.

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux sçavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoy retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toy pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoy! tu veux, par ta menace,
M'empescher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment, chez nous!

SOSIE.

Oüy, chez nous.

MERCURE.

O le traistre!

Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maistre?

MERCURE.

Hé bien! que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toy?

SOSIE.

Moy.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon, de luy.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Heu? comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Écoute:

Sçais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'huy?

SOSIE.

Pourquoy? De quelle rage est ton ame saisie?

MERCURE.

Qui te donne, dy-moy, cette temerité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moy? Je ne le prens point, je l'ay toûjours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible et l'impudence extréme!

Tu m'oses soûtenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien; je le soûtiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance supréme,
Et qu'il n'est pas en moy de pouvoir dire non
Et d'estre un autre que moy-même.

(*Mercure le bat.*)

MERCURE.

Mille coups de baston doivent estre le prix
D'une pareille éfronterie.

SOSIE.

Justice, citoyens! au secours, je vous prie!

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moy mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque nostre bras.
Battre un homme à jeu seur n'est pas d'une belle ame,
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien! es-tu Sosie à present? qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moy fait de metamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'estre Sosie battu.

MERCURE.

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais tréve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc tréve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira; je garde le silence :
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? dy, traistre

SOSIE.

Helas! je suis ce que tu veux.
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux;
Ton bras t'en a fait le maistre.

MERCURE.

Ton nom estoit Sosie, à ce que tu disois.

SOSIE.

Il est vray, jusqu'icy j'ay crû la chose claire;
Mais ton baston, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moy qui suis Sosie, et tout Thebes l'avouë.
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moy.

SOSIE.

Toy, Sosie

MERCURE.

Oüy, Sosie; et, si quelqu'un s'y jouë,

Il peut bien prendre garde à soy.

SOSIE, [*bas*].

Ciel! me faut-il ainsi renonçer à moy-méme,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extréme
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sçay quoy?

SOSIE.

Non; mais, au nom des dieux, donne-moy la licence
De parler un moment à toy.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moy, de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons une tréve.

MERCURE.

Passe;
Va, je t'accorde ce poinct.

SOSIE.

Qui te jette, dy-moy, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moy? que je ne sois Sosie?

MERCURE.

Comment, tu peux...

SOSIE.

Ah! tout doux!
Nous avons fait tréve aux coups

MERCURE.

Quoy ! pendart, imposteur, coquin...

SOSIE.

Pour des injures,
Dy-m'en tant que tu voudras :
Ce sont legeres blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie ?

SOSIE.

Oüy ; quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps nostre tréve et reprens ma parole.

SOSIE.

N'importe, je ne puis m'aneantir pour toy
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Estre ce que je suis est-il en ta puissance,
Et puis-je cesser d'estre moy ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille,
Et peut-on démentir cent indices pressans ?
Révé-je ? est-ce que je sommeille ?
Ay-je l'esprit troublé par des transports puissans ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maistre, Amphitryon, ne m'a-t'il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcméne, sa femme ?
Ne luy dois-je pas faire, en luy vantant sa flame,
Un recit de ses faits contre nos ennemis ?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant nostre demeure ?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?

Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
Pour m'empescher d'entrer chez nous?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roüé de coups?
Ah! tout cela n'est que trop veritable,
Et plût au Ciel le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à mon devoir s'acquiter de ses soins.

MERCURE.

Arreste, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moy, hormis les coups.
C'est moy qu'Amphitryon députe vers Alcméne,
Et qui du port persique arrive de ce pas;
Moy qui viens anoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moy qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honneste berger;
Frere d'Arpage, mort en païs étranger;
Mary de Cleanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui dans Thebe ay receu mille coups d'étriviere
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en public fus marqué par derriere
Pour estre trop homme de bien.

SOSIE, [*à part*].

Il a raison. A moins d'estre Sosie,
On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.

En effet, maintenant que je le considere,
Je voy qu'il a de moy taille, mine, action.
Faisons-luy quelque question
Afin d'éclaircir ce mystere.

[*A Mercure.*]

Parmy tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans, en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme, et sur elle il le veut voir paroistre.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à present?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maistre.

SOSIE, [*à part*].

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,
Et de moy je commence à douter tout de bon.
Prés de moy par la force il est déja Sosie;
Il pourroit bien encor l'estre par la raison.
Pourtant, quand je me tâte et que je me rapelle,
Il me semble que je suis moy.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle
Pour démesler ce que je voy?
Ce que j'ay fait tout seul, et que n'a veu personne,
A moins d'estre moy-mesme, on ne le peut sçavoir.
Par cette question il faut que je l'étonne;

C'est dequoy le confondre, et nous allons le voir.
[*A Mercure.*]
Lors qu'on estoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon....

SOSIE, [*à part*].

L'y voila!

MERCURE.

Que j'allay déterrer,
Je coupay bravement deux tranches suculentes,
Dont je sceus fort bien me bourrer,
Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont avant le goust les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE, [*à part*].

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien,
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'estoit dans la bouteille.
[*A Mercure.*]
Je ne sçaurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais, si tu l'es, dy-moy qui tu veux que je sois,
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne seray plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort
Si tu prens cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose,
Et le plus court pour moy, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah! tu prens donc, pendart, goust à la bastonnade?
[*Il le frappe.*]

SOSIE.

Ah! qu'est-ce-cy, grands dieux! Il frape un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit estre malade.
Laissons ce diable d'homme et retournons au port.
O juste Ciel! j'ay fait une belle ambassade!

MERCURE.

Enfin, je l'ay fait fuir, et sous ce traitement
De beaucoup d'actions il a receu la peine.
Mais je voy Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcméne.

SCENE III.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Defendez, chere Alcméne, aux flambeaux d'aprocher:
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant vostre veuë,
Mais ils pourroient icy découvrir ma venuë,
Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour, que gesnoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Au devoir de ma charge a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol, qu'à vos beautez mon cœur a consacré,
Pourroit estre blâmé dans la bouche publique,
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en sçavoir gré.

ALCMENE.

Je prens, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits,
Et l'éclat de vostre victoire
Sçait toucher de mon cœur les sensibles endroits;
Mais, quand je voy que cet honneur fatal
Eloigne de moy ce que j'aime,
Je ne puis m'empescher, dans ma tendresse extréme,
De luy vouloir un peu de mal,
Et d'opposer mes vœux à cet ordre supréme
Qui des Thebains vous fait le general.
C'est une douce chose, aprés une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmy les périls meslez à cette gloire,
Un triste coup, helas! est bientost arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur supréme,
Vaut-il ce qu'il en couste aux tendresses d'un cœur
Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne voy rien en vous dont mon feu ne s'augmente.
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflamé;
Et c'est, je vous l'avouë, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gesne
Aux tendres sentimens que vous me faites voir,
Et, pour les bien goûter, mon amour, chere Alcméne,
Voudroit n'y voir entrer rien de vostre devoir;
Qu'à vostre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dûsse les faveurs que je reçois de vous,
Et que la qualité que j'ay de vostre épous
Ne fust point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle
Tient le droict de paroistre au jour,
Et je ne comprens rien à ce nouveau scrupule
Dont s'embarrasse vostre amour.

JUPITER.

Ah! ce que j'ay pour vous d'ardeur et de tendresse
Passe aussi celle d'un épous,
Et vous ne sçavez pas, dans des momens si dous,
Quelle en est la délicatesse.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la maniere d'estre heureux.
En moy, belle et charmante Alcméne,
Vous voyez un mary, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens prés de vous que le mary le gesne.
Cet amant, de vos vœux jalous au dernier poinct,

Souhaite qu'à luy seul vostre cœur s'abandonne,
Et sa passion ne veut point
De ce que le mary luy donne.
Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hymenée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui tous les jours des plus cheres faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le separiez d'avec ce qui le blesse;
Que le mary ne soit que pour vostre vertu,
Et que de vostre cœur, de bonté revestu,
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en verité,
Vous vous moquez de tenir ce langage,
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage
Si de quelqu'un vous estiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcméne, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et du retour au port les momens sont pressez.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous;
Mais, belle Alcméne, au moins, quand vous verrez l'épous,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne separe point ce qu'unissent les dieux,
Et l'épous et l'amant me sont fort précieux.

CLEANTHIS.
O Ciel! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chery!
Et que mon traistre de mary
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE.
La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

(*Mercure veut s'en aller.*)

CLEANTHIS.
Quoy! c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.
Et comment donc? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquite
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas?

CLEANTHIS.
Mais avec cette brusquerie,
Traistre, de moy te separer!

MERCURE.
Le beau sujet de fâcherie!
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer!

CLEANTHIS.
Mais quoy! partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour regale?

MERCURE.

Diantre! où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles,
Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traistre, Amphitryon.
Voy combien pour Alcméne il étale de flame,
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé! mon Dieu, Cleanthis, ils sont encore amans.
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens
En nous, vieux mariez, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachez face à face
A pousser les beaux sentimens!

CLEANTHIS.

Quoy! suis-je hors d'état, perfide, d'esperer
Qu'un cœur auprés de moy soûpire?

MERCURE.

Non, je n'ay garde de le dire;
Mais je suis trop barbon pour oser soûpirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Merites-tu, pendart, cet insigne bonheur
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honneste:
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la teste.

CLEANTHIS.

Comment! de trop bien vivre on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes, aux beaux et loüables talens
Qui sçavent accabler leurs maris de caresses
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foy, veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots,
Et je prendrois pour ma devise :
Moins d'honneur et plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment! tu souffrirois sans nulle répugnance
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

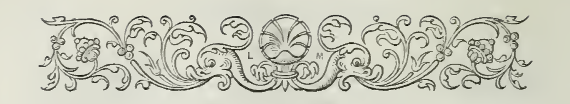
MERCURE.

Oüy, si je n'estois plus de tes cris rebattu
Et qu'on te vist changer d'humeur et de méthode.
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cleanthis, ma chere ame,
Il me faut suivre Amphitryon.

(*Il s'en va.*)

CLEANTHIS.

Pourquoy, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! que, dans cette occasion,
J'enrage d'estre honneste femme!



ACTE II

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIEN çà, bourreau, vien çà. Sçais-tu, maistre fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,
Et que, pour te traitter comme je le desire,
Mon courroux n'attend qu'un baston?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ay plus rien à dire,
Et vous aurez toûjours raison.

AMPHITRYON.

Quoy! tu veux me donner pour des veritez, traistre,
Des contes que je vois d'extravagance outrez?

SOSIE.

Non, je suis le valet, et vous estes le maistre :
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà! je veus étouffer le courroux qui m'enflame,

Et tout du long t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débroüille icy cette confusion.
Rapelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame,
Et répons, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moy, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaist que cecy soit traitté.
Parleray-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprés des grands on le voit usité?
Faut-il dire la verité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un conte fort sincére.

SOSIE.

Bon, c'est assez; laissez-moy faire :
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantost je t'avois sceu prescrire?

SOSIE.

Je suis party, les cieux d'un noir crespe voilez,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin!

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentiray si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voila comme un valet montre pour nous du zele!

Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ay trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron!

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices.
Divers panchans en nous elle fait observer :
Les uns à s'exposer trouvent mille delices,
Moy, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis?

SOSIE.

J'ay, devant nostre porte,
En moy-mesme voulu répéter un petit
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux recit.

AMPHITRYON.

En suite?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Sosie, un moy de vos ordres jaloux,
Que vous avez du port envoyé vers Alcméne,
Et qui de nos secrets a connoissance pleine,
Comme le moy qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la verité pure.
Ce moy plutost que moy s'est au logis trouvé,
Et j'estois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut proceder, je te prie,
Ce galimatias maudit?
Est-ce songe? est-ce ivrognerie,
Alienation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,
Et vous m'en croirez, s'il vous plaist.
Je vous dy que, croyant n'estre qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moy piquez de jalousie,
L'un est à la maison et l'autre est avec vous;
Que le moy que voicy, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moy frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut estre, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquile, bien dous,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courrous,
Plus de conference entre nous;
Vous sçavez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ay promis; mais, dis, en bonne conscience,
Au mystere nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paroistre;
C'est un fait à n'y rien connoistre,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'estre.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'estre insensé?

SOSIE.

Je ne l'ay pas crû, moy, sans une peine extréme.
Je me suis d'estre deux senty l'esprit blessé,
Et longtemps d'imposteur j'ay traité ce moy-méme;
Mais à me reconnoistre enfin il m'a forcé;
J'ay veu que c'estoit moy sans aucun stratagéme:
Des piez jusqu'à la teste il est comme moy fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes;
Enfin deux goutes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et, n'estoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE.

Bon, entré! Hé! de quelle sorte?
Ay-je voulu jamais entendre de raison,

Et ne me suis-je pas interdit nostre porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un baston
Dont mon dos sent encor une douleur tres-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu?

SOSIE.

Vrayment!

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moy.

AMPHITRYON.

Toy, te battre?

SOSIE.

Oüy, moy : non pas le moy d'icy,
Mais le moy du logis, qui frape comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le Ciel de me parler ainsy!

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.
Le moy que j'ay trouvé tantost
Sur le moy qui vous parle a de grans avantages :
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ay receu des témoignages,
Et ce diable de moy m'a rossé comme il faut;
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu veu ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoy?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraut? Explique-toy.

SOSIE.

Faut-il le répeter vingt fois de mesme sorte?
Moy, vous dis-je; ce moy plus robuste que moy,
Ce moy qui s'est de force emparé de la porte,
Ce moy qui m'a fait filer dous,
Ce moy qui le seul moy veut estre,
Ce moy de moy-mesme jalous,
Ce moy vaillant dont le courrous
Au moy poltron s'est fait connoistre;
Enfin ce moy qui suis chez nous,
Ce moy qui s'est montré mon maistre,
Ce moy qui m'a roüé de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux estre pendu si j'ay beu que de l'eau :
A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portez,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mysteres,
T'ait fait voir toutes les chimeres
Dont tu me fais des veritez.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ay point sommeillé,
Et n'en ay mesme aucune envie.
Je vous parle bien éveillé;
J'estois bien éveillé ce matin, sur ma vie,
Et bien éveillé mesme estoit l'autre Sosie
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suy-moy, je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit,
Et je suis un vray fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seroit paroles exquises
Si c'estoit un grand qui parlast.

AMPHITRYON.

Entrons, sans davantage attendre.
Mais Alcméne paroist avec tous ses appas :
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

SCENE II.

ALCMENE, CLEANTHIS, AMPHITRYON, SOSIE.

ALCMENE.

Allons pour mon épous, Cleanthis, vers les dieux

Nous acquiter de nos hommages,
Et les remercier des succés glorieux
Dont Thebes, par son bras, goûte les avantages.
O dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur
Avec plaisir soit reveu de sa femme!
Et que ce jour, favorable à ma flame,
Vous redonne à mes yeux avec le mesme cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en raporte mon ame!

ALCMENE.

Quoy! de retour si-tost?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce *Quoy! si-tost de retour?*
En ces occasions n'est guere le langage
D'un cœur bien enflâmé d'amour.
J'osois me flater en moy-méme
Que loin de vous j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment desiré
Donne à tous les instans une longueur extréme,
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toûjours trop duré

ALCMENE.

Je ne voy...

AMPHITRYON.

Non, Alcméne, à son impatience
On mesure le temps en de pareils états,
Et vous contez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas.

Lors que l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tuë,
Et ce dont on cherit la veuë
Ne revient jamais assez tost.
De vostre accueil, je le confesse,
Se plaint icy mon amoureuse ardeur,
Et j'attendois de vostre cœur
D'autres transports de joye et de tendresse.

ALCMENE.

J'ay peine à comprendre surquoy
Vous fondez les discours que je vous entens faire;
Et, si vous vous plaignez de moy,
Je ne sçay pas, de bonne foy,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à vostre heureux retour,
On me vit témoigner une joye assez tendre,
Et rendre aux soins de vostre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvemens d'une entiere allegresse,
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que mesme vostre amour
Montra de mon accueil une joye incroyable,
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne voy pas qu'à ce soudain retour

Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour, que j'ay précipité,
Un songe, cette nuit, Alcméne, dans vostre ame
A prévenu la verité?
Et que, m'ayant peut-estre en dormant bien traité,
Vostre cœur se croit vers ma flame
Assez amplement acquité?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans vostre ame
Du retour d'hyer au soir broüillé la verité,
Et que du doux accueil duquel je m'acquitay
Vostre cœur prétend à ma flame
Ravir toute l'honnesteté?

AMPHITRYON.

Cette vapeur dont vous me régalez
Est un peu, ce me semble, étrange

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'icy vostre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcméne.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guére de jeu que trop loin on ne meine.

ALCMENE.

Sans doute, et, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que par là vous voulez essayer
A reparer l'accueil dont je vous ay fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,
Vous desirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah! de grace, cessons, Alcméne, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoy! vous osez me soûtenir en face
Que plutost qu'à cette heure on m'ait icy pû voir?

ALCMENE.

Quoy! vous voulez nier avec audace
Que dés hyer en ces lieux vous vinstes sur le soir?

AMPHITRYON.

Moy, je vins hyer?

ALCMENE.

Sans doute. Et dés devant l'aurore,
Vous vous en estes retourné.

AMPHITRYON.

Ciel! un pareil debat s'est-il pû voir encore!
Et qui de tout cecy ne seroit étonné?

Sosie!

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'élébore,
Monsieur; son esprit est tourné!

AMPHITRYON.

Alcméne, au nom de tous les dieux,
Ce discours a d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense meurement aussy,
Et tous ceux du logis ont veu vostre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsy;
Mais, si la chose avoit besoin d'estre prouvée,
S'il estoit vray qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir que de vous la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Ptérelas,
Qu'a fait dans la nuit eternelle
Tomber l'effort de vostre bras?
En pourroit-on vouloir un plus seur témoignage?

AMPHITRYON.

Quoy! je vous ay déja donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ay destiné?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMENE.

Le voicy.

AMPHITRYON

Sosie!

SOSIE.

Elle se moque, et je le tiens icy,
Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRYON.

Le cachét est entier.

ALCMENE.

Est-ce une vision?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON.

Ah Ciel! ô juste Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte,
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps viste ce cachet.

SOSIE, *ayant ouvert le coffret.*

Ma foy, la place est vuide.
Il faut que par magie on ait sceu le tirer,
Ou bien que de luy-mesme il soit venu sans guide
Vers celle qu'il a sceu qu'on en vouloit parer

AMPHITRYON.

O dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette avanture, et qu'en puis-je augurer
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE.

Si sa bouche dit vray, nous avons mesme sort,
Et, de mesme que moy, Monsieur, vous estes double.

AMPHITRYON.

Tay-toy.

ALCMENE.

Surquoy vous étonner si fort,
Et d'où peut naistre ce grand trouble?

AMPHITRYON.

O Ciel! quel étrange embarras!
Je voy des incidens qui passent la nature;
Et mon honneur redoute une avanture
Que mon esprit ne comprend pas!

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor vostre retour pressé?

AMPHITRYON.

Non; mais à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puis que vous demandez un recit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'estoit pas vous?

AMPHITRYON

Pardonnez-moy; mais j'ay certaine cause
Qui me fait demander ce recit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans qui vous peuvent saisir
Vous ont-ils fait si viste en perdre la memoire?

AMPHITRYON.

Peut-estre; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançay,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassay,
Et témoignay ma joye à plus d'une reprise.

AMPHITRYON, *en soy-mesme.*

Ah! d'un si doux accueil je me serois passé!

ALCMENE.

Vous me fistes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Vostre cœur, avec vehemence,
M'étala de ses feux toute la violence
Et les soins importuns qui l'avoient enchaisné,
L'aise de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le soucy que son impatience
Pour le retour s'estoit donné;
Et jamais vostre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON, *en soy-mesme.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné!

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

En suite, s'il vous plaist?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit, teste à teste ensemble nous soupâmes,
Et, le soupé finy, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON.

Ah! c'est icy le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux!

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ay-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRYON.

Non, ce n'estoit pas moy, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hyer icy mes pas se sont portez
Dit de toutes les faussetez
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMENE.

Ah ! quel emportement!

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur et plus de déference.
Ce revers vient à bout de toute ma constance,
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vangeance.

ALCMENE.

De qui donc vous vanger? et quel manque de foy
Vous fait icy me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Je ne sçay pas; mais ce n'estoit pas moy,
Et c'est un desespoir qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne épous, le fait parle de soy,
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,

Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hymenée
Qui me tient à vous enchaisnée,
Tous ces détours sont superflus,
Et me voila déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Aprés l'indigne affront que l'on me fait connoistre,
C'est bien à quoy, sans doute, il faut vous préparer;
C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut-estre
Pourront n'en pas là demeurer.
Le des-honneur est seur, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courrous prétend s'en éclaircir.
Vostre frere déja peut hautement répondre
Que jusqu'à ce matin je ne l'ay point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Aprés nous percerons jusqu'au fond d'un mystere
Jusques à present inoüy,
Et, dans les mouvemens d'une juste colere,
Malheur à qui m'aura trahy!

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure icy pour m'attendre.

CLEANTHIS.

Faut-il...

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre;
Laisse-moy seule, et ne suy point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS, [*à part*].

Il faut que quelque chose ait broüillé sa cervelle;
Mais le frere sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE, [*à part*].

C'est icy pour mon maistre un coup assez touchant,
Et son avanture est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant,
Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLEANTHIS, [*à part*].

Voyez s'il me viendra seulement aborder!
Mais je veux m'empescher de rien faire paroistre.

SOSIE, [*à part*]

La chose quelquefois est fâcheuse à connoistre,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il point mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut estre?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en sçaurois defendre :
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiositez d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas sçavoir

Dieu te gard', Cleanthis !

CLEANTHIS.

Ah ! ah ! tu t'en avises,
Traistre, de t'aprocher de nous !

SOSIE.

Mon Dieu, qu'as-tu ? Toûjours on te voit en courrous,
Et sur rien tu te formalises.

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien, dy ?

SOSIE.

J'appelle sur rien
Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLEANTHIS.

Je ne sçay qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux
Et ne t'apprenne où va le courrous d'une femme.

SOSIE.

Hola ! D'où te vient donc ce transport furieux ?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procedé, peut-estre,
Qu'avec moy ton cœur a tenu ?

SOSIE.

Et quel ?

CLEANTHIS.

Quoy ! tu fais l'ingénu ?
Est-ce qu'à l'exemple du maistre
Tu veux dire qu'icy tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je sçay fort bien le contraire;
Mais je ne t'en fais pas le fin :

Nous avions bû de je ne sais quel vin
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ay pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois peut-estre excuser par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire;
J'estois dans un estat où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret
Et dont je n'ay nulle memoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la maniere
Dont tu m'as sceu traiter, estant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien. Tu peux m'en faire le raport.
Je suis équitable et sincére,
Et me condamneray moy-mesme si j'ay tort.

CLEANTHIS.

Comment! Amphitryon m'ayant sceu disposer,
Jusqu'à ce que tu vins j'avois poussé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille :
De ta femme il fallut moy-mesme t'aviser;
Et, lors que je fus te baiser,
Tu détournas le nez et me donnas l'oreille!

SOSIE.

Bon!

CLEANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sçais pas pourquoy,
Cleanthis, je tiens ce langage.
J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toy.

CLEANTHIS.

Je te sceus exprimer des tendresses de cœur;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche,
Et jamais un mot de douceur
Ne te pût sortir de la bouche.

SOSIE.

Courage!

CLEANTHIS.

En fin ma flame eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toy ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoy! je ne couchay point. .

CLEANTHIS.

Non, lâche!

SOSIE.

Est-il possible?

CLEANTHIS.

Traistre! il n'est que trop assuré.
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait reparé,
Tu t'es d'avec moy separé
Par des discours chargez d'un mépris tout visible.

SOSIE.

Vivat Sosie!

CLEANTHIS.

Hé quoy! ma plainte a cet effet?
Tu ris aprés ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moy satisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais crû que j'eusse esté si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joye en ton visage?

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement. Si je parois joyeux,
Croy que j'en ay dans l'ame une raison tres-forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantost avec toy de la sorte.

CLEANTHIS.

Traistre! te moques-tu de moy?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'estois, j'avois certain éfroy
Dont avec ton discours mon ame s'est remise.
Je m'apprehendois fort, et craignois qu'avec toy
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur? et sçachons donc pourquoy.

SOSIE.

Les medecins disent, quand on est yvre,
Que de la femme on se doit abstenir,
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans et qui ne sauroient vivre.
Voy, si mon cœur n'eust sceu de froideur se munir,
Quels inconveniens auroient pû s'en ensuivre.

CLEANTHIS.

Je me moque des medecins
Avec leurs raisonnemens fades.

Qu'ils reglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.
Ils se meslent de trop d'affaires
De prétendre tenir nos chastes feux gesnez;
Et, sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encor, avec leurs loix severes,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux!

CLEANTHIS.

Non, je soûtiens que cela conclut mal;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes testes.
Il n'est ny vin ny temps qui puisse estre fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal,
Et les medecins sont des bestes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en suplie, appaise ton courrous.
Ce sont d'honnestes gens, quoy que le monde en dise.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise;
Et je me veux vanger, tost ou tard, entre nous,
De l'air dont chaque jour je voy qu'on me méprise.
Des discours de tantost je garde tous les coups,
Et tâcheray d'user, lâche et perfide épous,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoy?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantost que tu consentois fort,
Lâche! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah! pour cet article, j'ay tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nostre.
Garde-toy bien de suivre ce transport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause :
Amphitryon revient, qui me paroist content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Je viens prendre le temps de rapaiser Alcméne,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'améne,
Le doux plaisir de se raccommoder.
Alcméne est là-haut, n'est-ce pas ?

CLEANTHIS.

Oüy, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque defense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moy.

CLEANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voy,
A fait une prompte retraite.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Que dis-tu, Cleanthis, de ce joyeux maintien
Aprés son fracas effroyable ?

CLEANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courrous ;
Mais aux hommes par trop vous estes accrochées,
Et vous seriez, ma foy, toutes bien empeschées
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vrayment...

SOSIE.

Les voicy. Taisons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me desesperer?
Helas! arrestez, belle Alcméne.

ALCMENE.

Non, avec l'autheur de ma peine
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace...

ALCMENE

Laissez-moy.

JUPITER.

Quoy!...

ALCMENE.

Laissez-moy, vous dy-je.

JUPITER.

Ses pleurs touchent mon ame, et sa douleur m'afflige.
Souffrez que mon cœur...

ALCMENE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautez par un nœud trop serré
Pour pouvoir un moment en estre separé :
Je vous suivray par tout, Alcméne.

ALCMENE.

Et moy, par tout je vous fuyray.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oüy, je vous voy comme un monstre éfroyable,

Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable;
C'est un suplice qui m'accable,
Et je ne voy rien, sous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fust plus que vous suportable.

JUPITER.

En voila bien, helas! que vostre bouche dit!

ALCMENE.

J'en ay dans le cœur davantage;
Et, pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! que vous a donc fait ma flame,
Pour me pouvoir, Alcméne, en monstre regarder?

ALCMENE.

Ah! juste Ciel! cela peut-il se demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! d'un esprit plus adoucy...

ALCMENE.

Non, je ne veux du tout vous voir ny vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsy?
Est-ce là cet amour si tendre
Qui devoit tant durer, quand je vins hyer icy?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas, et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné :

Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.
C'est en sa place un courrous inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un desespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé,
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Helas! que vostre amour n'avoit guére de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'estoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! c'est cela dont je suis offencée,
Et que ne peut pardonner mon courrous.
Des veritables traits d'un mouvement jalous
Je me trouverois moins blessée
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraisne,
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Sans doute avec assez de peine
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'estre abusé
A dequoy ramener une ame qu'il offence,
Et dans l'amour qui luy donne naissance
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour estre excusé.
De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toûjours ont ce qui les fait naistre,
Et l'on donne grace aisément
A ce dont on n'est pas le maistre;

Mais que, de gayeté de cœur,
On passe aux mouvemens d'une fureur extréme;
Que, sans cause, l'on vienne avec tant de rigueur
Blesser la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui cherement nous aime,
Ah! c'est un coup trop cruel en luy-mesme,
Et que jamais n'oublîra ma douleur.

JUPITER.

Oüy, vous avez raison, Alcméne, il se faut rendre;
Cette action sans doute est un crime odieux.
Je ne prétens plus le défendre;
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vostre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu veritable,
L'épous, Alcméne, a commis tout le mal.
C'est l'épous qu'il vous faut regarder en coupable :
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,
Trop de respect et de tendresse;
Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudroit le percer.
Mais l'épous est sorty de ce respect soûmis
Où pour vous on doit toûjours estre;
A son dur procedé l'épous s'est fait connoistre,
Et par le droict d'hymen il s'est crû tout permis.
Oüy, c'est luy qui sans doute est criminel vers vous;
Luy seul a mal-traitté vostre aimable personne.
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens et vous l'abandonne;

Mais, Alcméne, sauvez l'amant de ce courrous
Qu'une telle offense vous donne,
N'en jettez pas sur luy l'effet ;
Démeslez-le un peu du coupable,
Et, pour estre enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah ! toutes ces subtilitez
N'ont que des excuses frivoles,
Et, pour les esprits irritez,
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous :
Je ne distingue rien en celuy qui m'offence.
Tout y devient l'objet de mon courrous,
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus et l'amant et l'épous.
Tous deux de mesme sorte occupent ma pensée,
Et des mesmes couleurs, par mon ame blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux.
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien ! puis que vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oüy, vous avez raison lors que vous m'immolez
A vos ressentimens en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moy vous anime,
Et tout ce grand courrous qu'icy vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment legitime.
C'est avec droict que mon abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Vostre colere me menace.

Je dois vous estre un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux ;
C'est un crime à blesser les hommes et les dieux,
Et je merite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moy vostre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux;
Mais mon cœur vous demande grace.
Pour vous la demander je me jette à genous,
Et la demande au nom de la plus vive flame,
Du plus tendre amour dont une ame
Puisse jamais brûler pour vous.
Si vostre cœur, charmante Alcméne,
Me refuse la grace où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne sçaurois plus souffrir.
Oüy, cet état me desespere ;
Alcméne, ne présumez pas
Qu'aimant comme je fais vos celestes appas,
Je puisse vivre un jour avec vostre colere.
Déja de ces momens la barbare longueur
Fait sous des atteintes mortelles
Succomber mon triste cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcméne, vous n'avez qu'à me le declarer :
S'il n'est point de pardon que je doive esperer,
Cette épée aussi-tost, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miserable,

Ce cœur, ce traistre cœur, trop digne d'expirer,
Puis qu'il a pû fâcher un objet adorable
Heureux, en descendant au tenebreux sejour,
Si de vostre courrous mon trépas vous rameine,
Et ne laisse en vostre ame, aprés ce triste jour,
Aucune impression de haine
Au souvenir de mon amour !
C'est tout ce que j'attens pour faveur souveraine.

ALCMENE.

Ah ! trop cruel épous !

JUPITER.

Dites, parlez, Alcméne.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontez,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignitez ?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflamé ?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flame à mille morts s'expose
Plutost que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous meritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort,
Et j'ay dépit de voir que toute vostre offence
Ne puisse de mon cœur jusuq'à cette vangeance
Faire encor aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoy cette violence,
Puis que pour vous vanger je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrest, et j'obeïs sur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne sçauroit haïr peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moy, je ne puis vivre à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos piez.
Resolvez icy l'un des deux,
Ou de punir ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Helas! ce que je puis resoudre
Paroist bien plus que je ne veux!
Pour vouloir soûtenir le courrous qu'on me donne,
Mon cœur a trop sceu me trahir.
Dire qu'on ne sçauroit haïr
N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! belle Alcméne, il faut que, comblé d'allégresse...

ALCMENE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, et dépesche-toy,
Voir, dans les doux transports dont mon ame est charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à disner avec moy.
[*A part.*]
Tandis que d'icy je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien ! tu vois, Cleanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple icy
Nous fassions entre nous un peu de paix aussy,
Quelque petit rapatriage ?

CLEANTHIS.

C'est pour ton nez, vrayment ! Cela se fait ainsy !

SOSIE.

Quoy ! tu ne veux pas ?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guére.
Tant pis pour toy !

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu ! je n'en feray rien,
Et je veux estre, à mon tour, en colere.

CLEANTHIS.

Va, va, traistre, laisse-moy faire :
On se lasse par fois d'estre femme de bien.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.

Ouy, sans doute, le sort tout exprés me le cache,
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sçache :
Je ne sçaurois trouver, portant par tout mes pas,
Celuy qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'estre,
De nos faits avec moy, sans beaucoup me connoistre,
Viennent se réjoüir pour me faire enrager ;
Dans l'embarras cruel du soucy qui me blesse,
De leurs embrassemens et de leur allegresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apreste
Pour fuir leurs persécutions :
Leur tuante amitié de tous costez m'arreste,
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je répons d'un geste de teste,
Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah! qu'on est peu flaté de loüange, d'honneur,

Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lors que dans l'ame on souffre une vive douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie à tout propos
Me promene sur ma disgrace,
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débroüiller le funeste chaos.
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne :
On leve les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hyer j'en vins faire en personne
Est ce qui fait icy mon cruel embarras.
La nature parfois produit des ressemblances
Dont quelques imposteurs ont pris droict d'abuser;
Mais il est hors de sens que sous ces apparences
Un homme pour épous se puisse suposer,
Et dans tous ces raports sont mille diferences
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout temps les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui partout en sont faits
Dans mon esprit toûjours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur
Qu'au sortir d'une ample victoire
Je fusse contraint de les croire
Aux despens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystere,
Et voir si ce n'est point une vaine chimere
Qui sur ses sens troublez ait sceu prendre credit.
Ah! fasse le Ciel équitable
Que ce penser soit veritable,
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE.

Comme l'amour icy ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité;
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiéte,
Et je me sens par ma planette
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Hola! tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON.

Moy.

MERCURE.

Qui, moy?

AMPHITRYON.

Ah! ouvre!

MERCURE.

Comment, ouvre! Et qui donc es-tu, toy
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte?

AMPHITRYON.

Quoy! tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non,

Et n'en ay pas la moindre envie.

AMPHITRYON

Tout le monde perd-il aujourd'huy la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie! hola, Sosie!

MERCURE.

Hé bien, Sosie! oüy, c'est mon nom.
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande,
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON.

Moy, pendart! ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attens, traistre, avec un baston
Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'aprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau! Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoyray d'icy des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O Ciel! vit-on jamais une telle insolence?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien! qu'est-ce? m'as-tu tout parcouru par ordre?

M'as-tu de tes gros yeux assez consideré?
Comme il les écarquille, et paroist éfaré!
Si des regards on pouvoit mordre,
Il m'auroit déja déchiré.

AMPHITRYON.

Moy-mesme je frémis de ce que tu t'aprestes
Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toy d'éfroyables tempestes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'amy, si de ces lieux tu ne veux disparoistre,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah! tu sçauras, maraut, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maistre!

MERCURE.

Toy, mon maistre?

AMPHITRYON.

Oüy, coquin! M'oses-tu méconnoistre?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moy, le peut estre?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! quelle vision!
Dy-nous un peu, quel est le cabaret honneste
Où tu t'es coiffé le cerveau?

AMPHITRYON.

Comment! encor?

MERCURE.

Estoit-ce un vin à faire feste?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCURE.

Estoit-il vieux ou nouveau?

AMPHITRYON.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la teste
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah! je t'arracheray cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon cher amy, croy-moy,
Que quelqu'un icy ne t'écoute.
Je respecte le vin; va-t'en, retire-toy,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment! Amphitryon est là-dedans?

MERCURE.

Fort bien,
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprés de la belle Alcméne
A joüir des douceurs d'un aimable entretien.
Aprés le démeslé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'estre rajustez.
Garde-toy de troubler leurs douces privautez,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excés de tes témeritez.

SCENE III.

AMPHITRYON.

Ah! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame!
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit!
Et, si les choses sont comme le traistre dit,
Où vois-je icy reduits mon honneur et ma flame!
A quel party me doit résoudre ma raison?
Ay-je l'éclat ou le secret à prendre,
Et dois-je, en mon courrous, renfermer ou répandre
Le des-honneur de ma maison?
Ah! faut-il consulter dans un affront si rude?
Je n'ay rien à prétendre et rien à ménager,
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me vanger.

SCENE IV.

SOSIE, NAUCRATÈS, POLIDAS, AMPHITRYON.

SOSIE.

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ay pû faire,
C'est de vous amener ces messieurs que voicy.

AMPHITRYON.

Ah! vous voilà?

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Insolent, temeraire!

SOSIE.

Quoy?

AMPHITRYON.

Je vous apprendray de me traiter ainsy.

SOSIE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMPHITRYON.

Ce que j'ay, miserable?

SOSIE.

Hola! Messieurs, venez donc tost.

NAUCRATÈS.

Ah! de grace, arrestez.

SOSIE.

De quoy suis-je coupable?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraut?
Laissez-moy satisfaire un courrous legitime.

SOSIE.

Lors que l'on pend quelqu'un, on luy dit pourquoy c'est.

NAUCRATÈS.

Daignez nous dire au moins quel peut estre son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaist.

AMPHITRYON.

Comment! il vient d'avoir l'audace
De me fermer ma porte au nez,
Et de joindre encor la menace
A mille propos éfrenez!

Ah! coquin!

SOSIE.

Je suis mort!

NAUCRATÈS.

Calmez cette colere.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS.

Qu'est ce?

SOSIE.

M'a-t-il frapé?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'estois par vostre ordre autre-part ocupé?
Ces messieurs sont icy pour rendre témoignage
Qu'à disner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATÈS.

Il est vray qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand?

SOSIE.

Aprés vostre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir d'Alcméne apaisé le courrous.

AMPHITRYON.

O Ciel! chaque instant, chaque pas,
Adjoûte quelque chose à mon cruel martyre,
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sçay plus que croire ny que dire.

NAUCRATÈS.

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter
Vous devez éclaircir toute cette avanture.

AMPHITRYON.

Allons, vous y pourrez seconder mon effort,
Et le Ciel à propros icy vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débroüillons ce mystere et sçachons nostre sort.
Helas! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort!

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige,
Et qui frape en maistre où je suis?

AMPHITRYON.

Que vois-je, justes dieux!

NAUCRATÈS.

Ciel! quel est ce prodige?
Quoy! deux Amphitryons icy nous sont produis!

AMPHITRYON.

Mon ame demeure transie.
Helas! je n'en puis plus; l'avanture est à bout :
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je voy me dit tout.

NAUCRATÈS.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *désignant Jupiter.*

Messieurs, voicy le véritable;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce raport admirable
Suspend icy mon jugement.

AMPHITRYON.

C'est trop estre éludez par un fourbe exécrable;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS.

Arrestez!

AMPHITRYON.

Laissez-moy!

NAUCRATÈS.

Dieux! que voulez-vous faire?

AMPHITRYON.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER.

Tout-beau, l'emportement est fort peu necessaire;
Et, lors que de la sorte on se met en colere,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE.

Oüy, c'est un enchanteur qui porte un caractere
Pour ressembler aux maistres des maisons.

AMPHITRYON.

Je te feray, pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maistre est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON.

Laissez-moy m'assouvir dans mon courrous extréme,
Et laver mon affront au sang d'un scelérat.

NAUCRATÈS.

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre luy-méme.

AMPHITRYON.

Quoy! mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense?
Loin d'estre les premiers à prendre ma vangeance,
Eux-mesmes font obstacle à mon ressentiment?

NAUCRATÈS.

Que voulez-vous qu'à cette veuë
Fassent nos résolutions,
Lors que par deux Amphitryons
Toute nostre chaleur demeure suspenduë?
A vous faire éclater nostre zele aujourd'huy,
Nous craignons de faillir et de vous méconnoistre.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroistre,
Du salut des Thébains le glorieux appuy;
Mais nous le voyons tous aussi paroistre en luy,
Et ne sçaurions juger dans lequel il peut estre.
Nostre party n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussiere;
Mais ce parfait raport le cache entre vous deux,
Et c'est un coup trop hazardeux

Pour l'entreprendre sans lumiere.
Avec douceur laissez-nous voir
De quel costé peut estre l'imposture;
Et, dés que nous aurons démeslé l'avanture,
Il ne nous faudra point dire nostre devoir.

JUPITER.

Oüy, vous avez raison, et cette ressemblance
A douter de tous deux vous peut authoriser.
Je ne m'offence point de vous voir en balance :
Je suis plus raisonnable, et sçay vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de diference,
Et je voy qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colere,
Point mettre l'épée à la main :
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystere,
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon,
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroistre.
C'est à moy de finir cette confusion,
Et je prétens me faire à tous si bien connoistre
Qu'aux pressantes clartez de ce que je puis estre,
Luy-mesme soit d'accord du sang qui m'a fait naistre
Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la verité pure ouvrir la connoissance;
Et la chose sans doute est assez d'importance
Pour affecter la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcméne attend de moy ce public témoignage.
Sa vertu, que l'éclat de ce desordre outrage,
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
C'est à quoy mon amour envers elle m'engage;

Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaitez,
Ayez, je vous prie, agreable
De venir honorer la table
Où vous a Sosie invitez!

SOSIE.

Je ne me trompois pas. Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution :
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on disne.

AMPHITRYON.

O Ciel! puis-je plus bas me voir humilié?
Quoy! faut-il que j'entende icy, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié?

NAUCRATÈS.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentimens de saison.
Je ne sçay pas s'il impose;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, et flatez l'imposture.
Thébes en a pour moy de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sçauront prester la main à mon juste courrous.

JUPITER.

Hé bien, je les attens, et sçauray décider
Le diferend en leur presence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par là peut-estre t'évader;
Mais rien ne te sçauroit sauver de ma vangeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à present répondre,
Et tantost je sçauray confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel mesme, le Ciel, ne t'y sçauroit soustraire,
Et jusques aux enfers j'iray suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas necessaire,
Et l'on verra tantost que je ne fuiray pas.

AMPHITRYON.

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courrous,
Et chez moy venons à main-forte
Pour le percer de mille coups.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure;
Entrons viste dans la maison.

NAUCRATÈS.

Certes, toute cette avanture
Confond le sens et la raison.

SOSIE.

Faites tréve, Messieurs, à toutes vos surprises,
Et, pleins de joye, allez tabler jusqu'à demain.
Que je vais m'en donner et me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises!
Je brûle d'en venir aux prises,
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VI.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arreste. Quoy! tu viens icy mettre ton nez,
Impudent fleureur de cuisine?

SOSIE.

Ah! de grace, tout doux.

MERCURE.

Ah! vous y retournez!
Je vous ajusteray l'échine.

SOSIE.

Helas! brave et genereux moy,
Modere-toy, je t'en suplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à fraper dessus toy.

MERCURE.

Qui de t'appeller de ce nom
A pû te donner la licence?
Ne t'en ay-je pas fait une expresse défence,
Sous peine d'essuyer mille coups de baston?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois
Posseder sous un mesme maistre.
Pour Sosie en tous lieux on sçait me reconnoistre :
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse estre.
Laissons aux deux Amphitryons

Faire éclater des jalousies,
Et, parmy leurs contentions,
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul, et je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant sur moy tu prendras l'avantage ;
Je seray le cadet, et tu seras l'aisné.

MERCURE.

Non! un frere incommode, et n'est pas de mon goust,
Et je veux estre fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare et tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise.
En cette qualité souffre-moy prés de toy :
Je te seray par tout une ombre si soûmise
Que tu seras content de moy.

MERCURE.

Point de quartier; immuable est la loy.
Si d'entrer là-dedans tu prens encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las ! à quelle étrange disgrace,
Pauvre Sosie, es-tu reduit !

MERCURE.

Quoy ! ta bouche se licencie
A te donner encor un nom que je défens?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moy que j'entens,
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec tres-grande barbarie,
A l'heure du disné, l'on chassa de ceans.

MERCURE.

Prens garde de tomber dans cette frenésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE, [*bas*].

Que je te rosserois si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je croy, quelque langage.

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frapé mon oreille,
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE.

Adieu. Lors que le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

[*Il rentre.*]

SOSIE.

O Ciel! que l'heure de manger,

Pour estre mis dehors, est une maudite heure!
Allons, cedons au sort dans nostre affliction;
Suivons-en aujourd'huy l'aveugle fantaisie,
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS, SOSIE.

AMPHITRYON.

Arrestez là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLÈS.

Je comprens que ce coup doit fort toucher vostre ame.

AMPHITRYON.

Ah! de tous les costez mortelle est ma douleur!
Et je souffre pour ma flame
Autant que pour mon honneur.

POSICLÈS.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcméne, sans estre coupable...

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime veritable,
Et sans consentement l'innocence y périt.

De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux delais;
Et c'est un procedé dont j'ay l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais :
Quand quelqu'un nous employe, on doit, teste baissée,
Se jetter dans ses intérests.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter d'un amy raisonner l'aversaire,
Pour des hommes d'honneur, n'est point un coup à faire :
Il ne faut écouter que la vangeance alors.
Le procez ne me sçauroit plaire,
Et l'on doit commencer toûjours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystere,
De l'épée au travers du corps.
Oüy, vous verrez, quoy qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droict sur ce poinct,
Et de vous il faut que j'obtienne
Que le pendart ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons!

SOSIE.

Je viens, Monsieur, subir à vos genous
Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frapez, battez, chargez, accablez-moy de coups;
Tuez-moy dans vostre courrous :
Vous ferez bien, je le mérite,

Et je n'en diray pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leve-toy. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébatre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oüy, l'autre moy, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'huy nous talonne;
Et l'on me des-Sosie enfin
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suy-moy.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne?

SCENE VIII.

CLEANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsy?
Quelle est la peur que je t'inspire?

CLEANTHIS.

Las! vous estes là-haut, et je vous vois icy!

NAUCRATÈS.

Ne vous pressez point; le voicy
Pour donner devant tous les clartez qu'on desire,
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sçauront vous affranchir de trouble et de soucy.

SCENE IX.

MERCURE, CLEANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

MERCURE.

Oüy, vous l'allez voir tous, et sçachez par avance
Que c'est le grand maistre des dieux
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcméne a fait du ciel descendre dans ces lieux.
Et, quant à moy, je suis Mercure,
Qui, ne sçachant que faire, ay rossé tant soit peu
Celuy dont j'ay pris la figure;
Mais de s'en consoler il a maintenant lieu,
Et les coups de baston d'un dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foy, Monsieur le dieu, je suis vostre valet.
Je me serois passé de vostre courtoisie.

MERCURE.

Je luy donne à present congé d'estre Sosie.

Je suis las de porter un visage si lait,
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambrosie,
M'en débarboüiller tout-à-fait.
(Il vole dans le ciel.)

SOSIE.

Le Ciel de m'aprocher t'oste à jamais l'envie!
Ta fureur s'est par trop acharnée aprés moy;
Et je ne vis, de ma vie,
Un dieu plus diable que toy.

SCENE X.

JUPITER, CLEANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

JUPITER, *dans une nuë.*

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,
Et sous tes propres traits voy Jupiter paroistre.
A ces marques, tu peux aisément le connoistre;
Et c'est assez, je croy, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit estre,
Et rétablir chez toy la paix et la douceur.
Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe icy les bruits qui pouvoient éclater :
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui des-honnore ;
Et sans doute il ne peut estre que glorieux
De se voir le rival du souverain des dieux.
Je n'y vois pour ta flame aucun lieu de murmure;

Et c'est moy, dans cette avanture,
Qui, tout dieu que je suis, dois estre le jalous.
Alcméne est toute à toy, quelque soin qu'on employe,
Et ce doit à tes feux estre un objet bien dous
De voir que, pour luy plaire, il n'est point d'autre voye
Que de paroistre son épous ;
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par luy-mesme n'a pû triompher de sa foy,
Et que ce qu'il a receu d'elle
N'a par son cœur ardent esté donné qu'à toy.

SOSIE, [*à part*].

Le seigneur Jupiter sçait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufers,
Et rens le calme entier à l'ardeur qui te brule.
Chez toy doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde
Fera connoistre à tous que je suis ton suport,
Et je mettray tout le monde
Au poinct d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flater
De ces espérances données.
C'est un crime que d'en douter :
Les paroles de Jupiter
Sont des arrests des destinées.

(*Il se pert dans les nuës.*)

NAUCRATÈS.

Certes, je suis ravy de ces marques brillantes...

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes :
C'est un mauvais embarquement;
Et, d'une et d'autre part, pour un tel compliment
Les phrases sont embarassantes.
Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde :
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naistre un fils d'un tres-grand cœur.
Tout cela va le mieux du monde ;
Mais enfin coupons aux discours,
Et que chacun chez soy doucement se retire :
Sur telles affaires toûjours
Le meilleur est de ne rien dire.



GEORGE DANDIN

OU

LE MARY CONFONDU

COMEDIE

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche paysan, mary d'Angelique.
ANGELIQUE, femme de George Dandin et fille de M. de Sotenville.
MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentil-homme campagnard, pere d'Angelique.
MADAME DE SOTENVILLE, sa femme.
CLITANDRE, amoureux d'Angelique.
CLAUDINE, suivante d'Angelique.
LUBIN, paysan servant Clitandre.
COLIN, valet de George Dandin.

La scene est devant la maison de George Dandin.



GEORGE DANDIN

OU

LE MARY CONFONDU

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

Ah ! qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier, comme j'ay fait, à la maison d'un gentil-homme ! La noblesse de soy est bonne : c'est une chose considerable assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances qu'il est tres-bon

de ne s'y point froter. Je suis devenu là-dessus sçavant à mes dépens, et connois le style des nobles, lors qu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes : c'est nostre bien seul qu'ils épousent; et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysanerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moy, s'offence de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ay pas assez acheté la qualité de son mary. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sotise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, *voyant sortir Lubin de chez luy.*

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moy ?

LUBIN.

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN.

Il ne me connoist pas.

LUBIN.

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN.

Oüais! il a grand'peine à salüer.

LUBIN.

J'ay peur qu'il n'aille dire qu'il m'a veu sortir de là dedans.

GEORGE DANDIN.

Bonjour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'estes pas d'icy, que je croy?

LUBIN.

Non, je n'y suis venu que pour voir la feste de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! dites-moy un peu, s'il vous plaist, vous venez de là dedans?

LUBIN.

Chut!

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix!

GEORGE DANDIN.

Quoy donc?

LUBIN.

Motus! Il ne faut pas dire que vous m'ayez veu sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoy?

LUBIN.

Mon Dieu, parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encor ?

LUBIN.

Doucement! J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maistresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui luy fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sçache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oüy.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vist, et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez veu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ay garde.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secretement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mary, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il feroit le diable à quatre si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sçache rien de tout cecy.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez veu sortir de chez luy, vous gasteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Assurément. Hé! comment nommez-vous celuy qui vous a envoyé là dedans?

LUBIN.

C'est le seigneur de nostre pays, monsieur le vicomte de chose... Foin ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouynent ce nom-là. Monsieur Cli.. Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan qui demeure...?

LUBIN.

Oüy. Auprés de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poly s'est venu loger contre moy. J'avois bon nez, sans doute, et son voisinage déja m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Testigué ! c'est le plus honneste homme que

vous ayez jamais veu. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir luy parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail où je ne gagne que dix sols!

GEORGE DANDIN.

Hé bien! avez-vous fait vostre message?

LUBIN.

Oüy. J'ay trouvé là dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à sa maistresse.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah! coquine de servante!

LUBIN.

Morguéne! cette Claudine-là est tout à fait jolie; elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariez ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a faite la maistresse à ce monsieur le courtisan?

LUBIN.

Elle m'a dit de luy dire... attendez, je ne sçay si je me souviendray bien de tout cela... qu'elle luy est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mary, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroistre, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah! pendarde de femme!

LUBIN.

Testiguienne! cela sera drôle, car le mary ne se doutera point de la manigance : voila ce qui est de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela est vray.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousuë au moins. Gardez bien le secret, afin que le mary ne le sçache pas.

GEORGE DANDIN.

Oüy, oüy.

LUBIN.

Pour moy, je vais faire semblant de rien; je suis un fin matois, et l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! George Dandin, vous voyez de quel air vostre femme vous traitte! Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle! L'on vous accommode de toutes pieces, sans que vous puissiez vous vanger, et la gentil-hommerie vous tient les bras liez. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mary liberté de ressentiment, et, si c'estoit une païsanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice

à bons coups de baston. Mais vous avez voulu taster de la noblesse, et il vous ennuyoit d'estre maistre chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerois volontiers des soufflets. Quoy ! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en mesme temps de la correspondance ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au pere et à la mere, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voicy l'un et l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre ? Vous me paroissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ay-je du sujet, et...

MADAME DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, nostre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas salüer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN.

Ma foy, ma belle-mere, c'est que j'ay d'autres choses en teste, et...

MADAME DE SOTENVILLE.

Encor! Est-il possible, nostre gendre, que vous sçachiez si peu vostre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la maniere qu'il faut vivre parmy les personnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

MADAME DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais avec moy de la familiarité de ce mot de « ma belle-mere », et ne sçauriez-vous vous accoustumer à me dire « Madame »?

GEORGE DANDIN.

Parbleu! si vous m'appellez vostre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma bellemere.

MADAME DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaist, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que, tout nostre gendre que vous soyez, il y a grande difference de vous à nous, et que vous devez vous connoistre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

C'en est assez, mamour, laissons cela.

MADAME DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne sçavez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est deu.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! pardonnez-moy : on ne peut point me

faire de leçons là-dessus, et j'ay sceu montrer en ma vie par vingt actions de vigueur que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes pretentions. Mais il suffit de luy avoir donné un petit avertissement. Sçachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN

Puisqu'il faut donc parler cathegoriquement, je vous diray, Monsieur de Sotenville, que j'ay lieu de...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire « Monsieur » tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ay à vous dire que ma femme me donne...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Tout beau! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire « ma femme » quand vous parlez de nostre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment! ma femme n'est pas ma femme?

MADAME DE SOTENVILLE.

Oüy, nostre gendre, elle est vostre femme, mais il ne vous est pas permis de l'appeller ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez espousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé! de grace, mettez pour un moment vostre gentilhommerie à costé, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourray. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là! Je vous dy donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

MADAME DE SOTENVILLE.

Quoy! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'avanture n'a pas esté mauvaise pour vous, car sans moy vos affaires, avec vostre permission, estoient fort délabrées, et mon argent a servy à reboucher d'assez bons trous; mais, moy, de quoy y ay-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir receu par vous le titre de Monsieur de la Dandiniere?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne contez-vous rien, mon gendre, l'avantage d'estre allié à la maison de Sotenville?

MADAME DE SOTENVILLE.

Et à celle de La Prudoterie, dont j'ay l'honneur d'estre issuë; maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilege, rendra vos enfans gentilshommes?

GEORGE DANDIN.

Oüy, voilà qui est bien, mes enfans seront gen-

tils-hommes; mais je seray cocu, moy, si l'on n'y met ordre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que vostre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

MADAME DE SOTENVILLE.

Tout beau! Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnesteté soit blessée, et de la maison de La Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu mercy, qui ait fait parler d'elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! dans la maison de Sotenville on n'a jamais veu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus hereditaire aux masles que la chasteté aux femelles.

MADAME DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de La Prudoterie qui ne voulut jamais estre la maistresse d'un duc et pair, gouverneur de nostre province.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favory du roy, qui ne luy demandoit seulement que la faveur de luy parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien! vostre fille n'est pas si difficile que

cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moy.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mere et moy, à vous en faire la justice.

MADAME DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matieres de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la severité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a icy un certain courtisan que vous avez veu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui luy a fait faire des protestations d'amour qu'elle a tres-humainement escoutées.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! je l'étranglerois de mes propres mains s'il falloit qu'elle forlignast de l'honnesteté de sa mere.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! je luy passerois mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ay dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la feray de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton

à qui que ce puisse estre. Mais estes-vous pas bien seur aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Tres-seur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins, car entre gentils-hommes ce sont des choses chatoüilleuses, et il n'est pas question d'aller faire icy un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ay rien dit, vous dis-je, qui ne soit veritable.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mamour, allez-vous-en parler à vostre fille, tandis qu'avec mon gendre j'iray parler à l'homme.

MADAME DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliast de la sorte, aprés le sage exemple que vous sçavez vous-mesme que je luy ay donné?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moy, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine : vous verrez de quel bois nous nous chauffons lors qu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voicy qui vient vers nous.

SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas que je sçache, Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjoüis fort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler des premiers à l'arriere-ban de Nancy.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Monsieur, mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siege de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravy.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et j'ay eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si consideré en son temps que d'avoir permis-

sion de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il m'a esté raporté, Monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne qui est ma fille, pour laquelle je m'interesse, et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'estre mon gendre.

CLITANDRE.

Qui, moy?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oüy. Et je suis bien aise de vous parler pour tirer de vous, s'il vous plaist, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit cela, Monsieur?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Quelqu'un qui croit le bien sçavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menty. Je suis honneste homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lasche que celle-là? Moy, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'estre la fille de monsieur le baron de Sotenville! Je vous revere trop pour cela, et suis trop vostre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoy?

CLITANDRE.

C'est un coquin et un maraut!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-mesme.

CLITANDRE.

Si je sçavois qui ce peut estre, je luy donnerois, en vostre presence, de l'épée dans le ventre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Soustenez donc la chose!

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soustenuë : cela est vray.

CLITANDRE.

Est-ce vostre gendre, Monsieur, qui...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oüy, c'est luy-mesme qui s'en est plaint à moy.

CLITANDRE.

Certes il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, et sans cela je luy apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moy.

SCENE VI.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

MADAME DE SOTENVILLE.

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! J'amene icy ma fille pour éclaircir l'affaire en presence de tout le monde.

CLITANDRE, [*à Angelique*].

Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à vostre mary que je suis amoureux de vous?

ANGELIQUE.

Moy! Et comment luy aurois-je dit? Est-ce que cela est? Je voudrois bien le voir vrayment que vous fussiez amoureux de moy! Joüez-vous-y, je vous en prie; vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayés recours, pour voir, à tous les détours des amans. Essayez un peu par plaisir à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrettement de petits billets doux, à épier les momens que mon mary n'y sera pas, ou le temps que je sortiray, pour me parler de vostre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez receu comme il faut.

CLITANDRE.

Hé! là, là, Madame, tout doucement! Il n'est pas necessaire de me faire tant de leçons et de vous

tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

ANGELIQUE.

Que sçay-je, moy, ce qu'on me vient conter icy?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra, mais vous sçavez si je vous ay parlé d'amour lors que je vous ay rencontrée

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez esté bien venu!

CLITANDRE.

Je vous asseure qu'avec moy vous n'avez rien à craindre; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles, et que je vous respecte trop, et vous et messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'estre amoureux de vous.

MADAME DE SOTENVILLE.

Hé bien! vous le voyez.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout; que je sçay bien ce que je sçay, et que tantost, puisqu'il faut parler, elle a receu une ambassade de sa part

ANGELIQUE.

Moy, j'ay receu une ambassade?

CLITANDRE.

J'ay envoye une ambassade?

ANGELIQUE.

Claudine!

CLITANDRE.

Est-il vray?

CLAUDINE.

Par ma foy, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous estes! Je sçay de vos nouvelles, et c'est vous qui tantost avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui? moy?

GEORGE DANDIN.

Oüy, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Helas! que le monde aujourd'huy est remply de meschanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moy qui suis l'innocence mesme!

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne piece. Vous faites la sournoise; mais je vous connois il y a longtemps, et vous estes une dessalée.

CLAUDINE.

Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchere de tous les autres, et vous n'avez point de pere gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas mesme avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'estre

accusée par un mary, lors qu'on ne luy fait rien qui ne soit à faire. Helas ! si je suis blasmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec luy.

CLAUDINE.

Asseurément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considerer, et plust au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ! je ne serois pas tant à plaindre. Adieu ; je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

MADAME DE SOTENVILLE.

Allez, vous ne meritez pas l'honneste femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foy, il meriteroit qu'elle luy fist dire vray, et, si j'estois en sa place, je n'y marchanderois pas. Oüy, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maistresse. Poussez, c'est moy qui vous le dy; ce sera fort bien employé, et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a desja taxée.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Vous meritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, et vostre procedé met tout le monde contre vous.

MADAME DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née, et prenez garde desormais à ne plus faire de pareilles beveuës.

GEORGE DANDIN.

J'enrage de bon cœur d'avoir tort lors que j'ay raison.

CLITANDRE.

Monsieur, vous voyez comme j'ay esté faussement accusé. Vous estes homme qui sçavez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a esté fait.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Cela est juste, et c'est l'ordre des procedez. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, satisfaction?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oüy. Cela se doit dans les regles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moy, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sçay bien ce que j'en pense.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié : c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-luy les excuses que je vous dy.

GEORGE DANDIN.

Moy! je luy feray encore des excuses, aprés...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, vous dy-je. Il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moy qui vous conduy.

GEORGE DANDIN.

Je ne sçaurois...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec luy contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moy.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Vostre bonnet à la main, le premier : Monsieur est gentilhomme, et vous ne l'estes pas.

GEORGE DANDIN.

J'enrage!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Répetez aprés moy : « Monsieur. »

GEORGE DANDIN.

Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Je vous demande pardon. » (*Il voit que son gendre fait difficulté de luy obeyr.*) Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Des mauvaises pensées que j'ay euës de vous. »

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ay euës de vous.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoistre. »

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoistre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Et je vous prie de croire. »

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Que je suis vostre serviteur. »

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

MONSIEUR DE SOTENVILLE. (*Il le menace encore*)

Ah!

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, et que tout aille dans les formes... « Que je suis vostre serviteur. »

GEORGE DANDIN.

Que je suis vostre serviteur.

CLITANDRE, [*à George Dandin*].

Monsieur, je suis le vostre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé. [*A M. de Sotenville.*] Pour vous, Monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fasché du petit chagrin que vous avez eu.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains; et, quand il vous plaira,

je vous donneray le divertissement de courre un liévre.

CLITANDRE.

C'est trop de grace que vous me faites.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

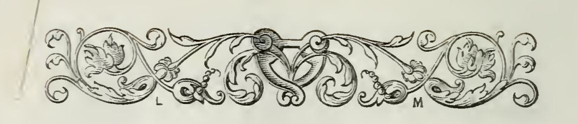
Voila, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sçachez que vous estes entré dans une famille qui vous donnera de l'appuy et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCENE VII.

GEORGE DANDIN.

Ah! que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, et vous voila ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous meritez. Allons, il s'agit seulement de desabuser le pere et la mere, et je pourray trouver peut-estre quelque moyen d'y reüssir.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUY, j'ay bien deviné qu'il falloit que cela vinst de toy, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait raporté à nostre maistre.

LUBIN.

Par ma foy, je n'en ay touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dist point qu'il m'avoit veu sortir, et il faut que les gens en ce pays-cy soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vrayment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux !

LUBIN.

Va, une autre fois je seray plus fin, et je prendray mieux garde à moy.

CLAUDINE.

Oüy, oüy, il sera temps.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moy.

CLAUDINE.

Hé bien! qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoy?

LUBIN.

Hé! là! ne sçais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué! je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oüy, le diable m'emporte! tu me peux croire, puis que j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout triboüiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjoüis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour estre si jolie?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je seray ton mary, et nous serons tous deux mary et femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-estre jaloux comme nostre maistre.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moy, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance et si seur de ma chasteté qu'il me vist sans inquietude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je seray tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se deffier d'une femme et de la tourmenter. La verité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon. Cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les marys qui avec leurs vacarmes se font eux-mesmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien, je te donneray la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voila comme il faut faire pour n'estre point

trompé. Lors qu'un mary se met à nostre discretion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bource et nous disent : « Prenez. » Nous en usons honnestement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre et nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je seray de ceux qui ouvrent leur bource, et tu n'as qu'à te marier avec moy.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Viens donc icy, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu ?

LUBIN.

Viens, te dis-je

CLAUDINE.

Ah ! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Eh ! un petit brin d'amitié !

CLAUDINE.

Laisse-moy là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine !

CLAUDINE.

Ahy !

LUBIN

Ah ! que tu es rude à pauvres gens ! Fy ! que

cela est mal-honneste de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'estre belle et de ne vouloir pas qu'on te caresse? Hé! là!

CLAUDINE.

Je te donneray sur le nez.

LUBIN.

Oh! la farouche, la sauvage! Fy, poüah! la vilaine, qui est cruelle!

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te cousteroit de me laisser un peu faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement en rabattant sur nostre mariage.

CLAUDINE.

Je suis vostre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins.

CLAUDINE.

Eh! que nenny! J'y ay desja esté attrappée. Adieu; va-t'en, et dis à monsieur le vicomte que j'auray soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rude asniere.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux!

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

[*Il s'en va.*]

CLAUDINE.

Je vais remettre aux mains de ma maistresse... Mais la voicy avec son mary; éloignons-nous et attendons qu'elle soit seule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLITANDRE.

GEORGE DANDIN.

Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est veritable. J'ay de meilleurs yeux qu'on ne pense, et vostre galimatias ne m'a point tantost ébloüy.

CLITANDRE, [*sans estre vu de George Dandin*].

Ah! la voilà. Mais le mary est avec elle.

GEORGE DANDIN.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ay veu la verité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. [*Angelique salue Clitandre en ayant l'air de faire la reverence à son mary.*] Mon Dieu, laissez là vostre reverence; ce n'est pas de ces sortes de respect

dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moy, me moquer? en aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sçay vostre pensée, et connois... [*Angelique échange un nouveau salut avec Clitandre.*] Encore? Ah! ne raillons pas davantage! Je n'ignore pas qu'à cause de vostre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne. J'entens parler de celuy que vous devez à des nœuds aussi venerables que le sont ceux du mariage... [*Angelique fait un signe à Clitandre.*] Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGELIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaisne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. Oüy, oüy, mal fait à vous... [*Nouveau signe d'Angelique à Clitandre.*] Et vous n'avez que faire de hocher la teste et de me faire la grimace.

ANGELIQUE.

Moy! je ne sçay ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sçay fort bien, moy, et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche, et la famille des Dandins...

CLITANDRE, *derriere Angelique, sans estre apperceu de Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN, [*sans voir Clitandre*].

Eh?

ANGELIQUE.

Quoy? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN, [*apercevant Clitandre qui s'éloigne*].

Le voila qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien! est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mary. Quoy qu'on en puisse dire, les galans n'obsedent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches, et les honnestes femmes ont des manieres qui les sçavent chasser d'abord.

ANGELIQUE.

Moy, les chasser? et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oüy! Mais quel personnage voulez-vous que joüe un mary pendant cette galanterie?

ANGELIQUE

Le personnage d'un honneste homme, qui est bien aise de voir sa femme considerée.

GEORGE DANDIN.

Je suis vostre valet. Ce n'est pas là mon conte, et les Dandins ne sont point accoustumez à cette mode-là.

ANGELIQUE.

Oh ! les Dandins s'y accoustumeront, s'ils veulent : car, pour moy, je vous declare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde et de m'enterrer toute vive dans un mary. Comment ! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivans ! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les marys, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foy que vous m'avez donnée publiquement?

ANGELIQUE.

Moy? je ne vous l'ay point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere et ma mere ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoy vous ferez bien de vous plaindre tousjours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moy, qui ne vous ay point dit de vous marier avec moy, et que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je pretens n'estre point obligée à me soumettre en

esclave à vos volontez, et je veux jouyr, s'il vous plaist, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertez que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et gouster le plaisir de m'ouyr dire des douceurs. Preparez-vous-y pour vostre punition, et rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

George Dandin.

Oüy! c'est ainsi que vous le prenez? Je suis vostre mary, et je vous dy que je n'entens pas cela.

Angelique.

Moy, je suis vostre femme, et je vous dy que je l'entens.

George Dandin.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la composte, et le mettre en estat de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCENE III.

CLAUDINE, ANGELIQUE

Claudine.

J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allast pour vous rendre ce mot de la part que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE.

A ce que je puis remarquer, ce qu'on luy dit ne luy déplaist pas trop.

ANGELIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agreable, et qu'est-ce que c'est auprés d'eux que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'aprés les avoir veus les Dandins ne vous plaisent gueres.

ANGELIQUE.

Demeure icy, je m'en vais faire la réponse.

[*Elle rentre.*]

CLAUDINE.

Je n'ay pas besoin, que je pense, de luy recommander de la faire agreable. Mais voicy.

SCENE IV.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vrayment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ay pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma

pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sçay que tu m'as rendus.

CLAUDINE.

Eh ! Monsieur, il n'est pas necessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là, et je vous rends service parce que vous le meritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE.

Je te suis obligé.

LUBIN.

Puis que nous serons mariez, donne-moy cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi bien que le baiser.

CLITANDRE.

Dy-moy, as-tu rendu mon billet à ta belle maistresse ?

CLAUDINE.

Oüy, elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t'il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.

Oüy, venez avec moy, je vous feray parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t'elle bon, et n'y a-t'il rien à risquer?

CLAUDINE.

Non, non, son mary n'est pas au logis, et puis ce n'est pas luy qu'elle a le plus à ménager, c'est

son pere et sa mere, et, pourveu qu'ils soient prevenus, tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN.

Testiguenne ! que j'auray là une habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

SCENE V.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

Voicy mon homme de tantost. Plust au Ciel qu'il pust se resoudre à vouloir rendre témoignage au pere et à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUBIN.

Ah ! vous voila, monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous estes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?

GEORGE DANDIN.

Moy?

LUBIN.

Oüy. Vous avez esté tout raporter au mary ; et vous estes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien ayse de sçavoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Écoute, mon amy.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure, mais, pour vostre punition, vous ne sçaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voila ce que c'est d'avoir causé : vous n'en tasterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arreste un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin; vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Eh! quelque sot! Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Écoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maistresse. Mais je ne suis pas si beste.

GEORGE DANDIN.

De grace !

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donneray...

LUBIN.

Tarare !

SCENE VI.

GEORGE DANDIN.

Je n'ay pû me servir avec cet innocent de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui luy est échapé feroit la mesme chose ; et, si le galant est chez moy, ce seroit pour avoir raison aux yeux du pere et de la mere, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout cecy, c'est que je ne sçay comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moy, je feray évader le drosle ; et, quelque chose que je puisse voir moy-mesme de mon des-honneur, je n'en seray point creu à mon serment, et l'on me dira que je resve. Si, d'autre part, je vay querir beau-pere et belle-mere sans estre seur de trouver chez moy le galant, ce sera la mesme chose, et je retomberay dans l'inconvenient de tantost. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ? Ah ! Ciel ! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir

par le trou de la porte. Le sort me donne icy dequoy confondre ma partie, et, pour achever l'avanture, il fait venir à point nommé les juges dont j'avois besoin.

SCENE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantost, et vostre fille l'a emporté sur moy. Mais j'ay en main dequoy vous faire voir comme elle m'accommode, et, Dieu mercy, mon des-honneur est si clair maintenant que vous n'en pourrez plus douter.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Comment! mon gendre, vous en estes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Ouy, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y estre.

MADAME DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la teste?

GEORGE DANDIN.

Ouy, Madame, et l'on fait bien pis à la mienne.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non; mais je me lasse fort d'estre pris pour dupe.

MADAME DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous defaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me defaire d'une femme qui me des-honore.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! nostre gendre, apprenez à parler.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! cherchez des termes moins offençans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire.

MADAME DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendray que trop.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutost à me traitter plus honnestement? Quoy! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui luy plaist, sans que j'ose souffler?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire?

N'avez-vous pas veu ce matin qu'elle s'est deffenduë de connoistre celuy dont vous m'estiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Ouy. Mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

MADAME DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Ouy, avec elle, et dans ma maison.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Dans vostre maison?

GEORGE DANDIN.

Ouy, dans ma propre maison.

MADAME DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contr'elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ouy. L'honneur de nostre famille nous est plus cher que toute chose, et, si vous dites vray, nous la renoncerons pour nostre sang, et l'abandonnerons à vostre colere.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

MADAME DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantost.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, vous allez voir. Tenez. Ay-je menty?

SCENE VIII.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Adieu. J'ay peur qu'on vous surprenne icy, et j'ay quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moy donc, Madame, que je pourray vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y feray mes efforts.

GEORGE DANDIN.

Approchons doucement par derriere et taschons de n'estre point veus.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout est perdu. Voila vostre pere et vostre mere accompagnez de vostre mary.

CLITANDRE.

Ah! Ciel!

ANGELIQUE, [*bas*].

Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. [*Haut, à Clitandre.*] Quoy! vous osez en user de la sorte, aprés l'affaire de tantost, et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient raporter que vous avez de l'amour pour moy, et que vous faites des desseins de me

solliciter. J'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en presence de tout le monde. Vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offencer; et cependant, le mesme jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moy me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances : comme si j'estois femme à violer la foy que j'ay donnée à un mary et m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée! Si mon pere sçavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises. Mais une honneste femme n'ayme point les éclats. Je n'ay garde de luy en rien dire, et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ay assez de courage pour me vanger moy-mesme des offences que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentil-homme, et ce n'est pas en gentil-homme aussi que je veux vous traitter.

(*Elle prend un bâton, et bat son mari, au lieu de Clitandre, qui se met entre-deux.*)

CLITANDRE.

Ah! ah! ah! ah! ah! Doucement.

CLAUDINE.

Fort, Madame, frapez comme il faut.

ANGELIQUE.

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Aprenez à qui vous vous joüez.

ANGELIQUE.

Ah ! mon pere, vous estes là?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ouy, ma fille, et je voy qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Vien çà, approche-toy, que je t'embrasse.

MADAME DE SOTENVILLE.

Embrasse-moy aussi, ma fille. Las! je pleure de joye, et reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez estre ravy, et que cette avanture est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous allarmer, mais vos soupçons se trouvent dissipez le plus avantageusement du monde.

MADAME DE SOTENVILLE.

Sans doute, nostre gendre, et vous devez maintenant estre le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Asseurément. Voila une femme, celle-là; vous estes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN, [*à part*].

Euh, traîtresse !

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu vostre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'est pas necessaire. Il

ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moy-mesme.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille ?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE.

Elle a raison d'estre en colere. C'est une femme qui merite d'estre adorée, et vous ne la traittez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN, [*à part*].

Scelerate !

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantost, et cela se passera avec un peu de caresse que vous luy ferez. Adieu, mon gendre, vous voila en estat de ne vous plus inquieter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et taschez de l'apaiser par des excuses de vostre emportement.

MADAME DE SOTENVILLE.

Vous devez considerer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoustumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos desordres finis et des transports de joye que vous doit donner sa conduite.

GEORGE DANDIN, [*seul*].

Je ne dis mot, car je ne gagnerois rien à parler, et jamais il ne s'est rien veu d'égal à ma disgrace. Ouy, j'admire mon mal-heur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner tousjours

raison et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'auray du dessous avec elle ; que les apparences toujours tourneront contre moy, et que je ne parviendray point à convaincre mon effrontée ? O Ciel ! seconde mes desseins, et m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deshonore !





ACTE III

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

La nuit est avancée, et j'ay peur qu'il ne soit trop tard. Je ne voy point à me conduire. Lubin !

LUBIN.

Monsieur !

CLITANDRE.

Est-ce par icy?

LUBIN.

Je pense que ouy... Morgué ! voila une sotte nuit, d'estre si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort asseurément. Mais, si d'un costé elle nous empesche de voir, elle empesche de l'autre que nous ne soyons veus.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je

voudrois bien sçavoir, Monsieur, vous qui estes sçavant, pourquoy il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE.

C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN.

Ouy. Si j'avois estudié, j'aurois esté songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le croy. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN.

Cela est vray. Tenez, j'explique du latin, quoy que jamais je ne l'aye appris, et, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *Collegium*, je devinay que cela vouloit dire college.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu sçais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Ouy. Je sçais lire la lettre moulée, mais je n'ay jamais sceu apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voicy contre la maison... [*Il frappe dans ses mains.*] C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foy! c'est une fille qui vaut de l'argent, et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ay-je amené avec moy pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE.

Chut ! J'entens quelque bruit.

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

Claudine !

CLAUDINE.

Hé bien ?

ANGELIQUE.

Laisse la porte entre-ouverte.

CLAUDINE.

Voila qui est fait.

CLITANDRE.

Ce sont elles. St !

ANGELIQUE.

St !

LUBIN.

St !

CLAUDINE.

St !

CLITANDRE, *à Claudine.*

Madame !

ANGELIQUE, *à Lubin.*

Quoy ?

LUBIN, *à Angelique.*

Claudine !

CLAUDINE.

Qu'est-ce?

CLITANDRE, *à Claudine.*

Ah! Madame, que j'ay de joye!

LUBIN, *à Angelique.*

Claudine, ma pauvre Claudine!

CLAUDINE, *à Clitandre.*

Doucement, Monsieur.

ANGELIQUE, *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toy, Claudine?

CLAUDINE.

Ouy.

LUBIN.

Est-ce vous, Madame?

ANGELIQUE.

Ouy.

CLAUDINE.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN.

Ma foy, la nuit on n'y voit goute.

ANGELIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Ouy, Madame.

ANGELIQUE.

Mon mary ronfle comme il faut, et j'ay pris ce temps pour nous entretenir icy.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

(*Ils vont s'asseoir au fond du theatre.*)

LUBIN.

Claudine, où est-ce que tu es?

SCENE III.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

J'ay entendu descendre ma femme, et je me suis viste habillé pour descendre aprés elle. Où peut-elle estre allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN. (*Il prend George Dandin pour Claudine.*)

Où es-tu donc, Claudine? Ah! te voila. Par ma foy! ton maistre est plaisamment attrapé, et je trouve cecy aussi drosle que les coups de baston de tantost dont on m'a fait recit. Ta maistresse dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres, et il ne sçait pas que monsieur le vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien sçavoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible! Dequoy s'avise-t'il aussi d'estre jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à luy tout seul? C'est un impertinent, et monsieur le vicomte luy fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte

que je la baise. Ah! que cela est doux! Il me semble que je mange des confitures.

(*Comme il baise la main de Dandin, Dandin la luy pousse rudement au visage.*)

Tubleu! comme vous y allez! Voila une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que sans tarder j'envoye appeller son pere et sa mere, et que cette avanture me serve à me faire separer d'elle. Hola! Colin! Colin!

SCENE IV.

COLIN, GEORGE DANDIN.

COLIN, *à la fenestre.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, viste, icy bas.

COLIN, *en sautant par la fenestre.*

M'y voila on ne peut pas plus viste.

GEORGE DANDIN.

Tu es là?

COLIN.

Ouy, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

(Pendant qu'il luy va parler d'un costé, Colin va de l'autre.)

Doucement. Parle bas. Ecoute : va-t'en chez mon beau-pere et ma belle-mere, et dy que je les prie tres-instamment de venir tout à l'heure icy. Entens-tu? Eh! Colin! Colin!

COLIN, *de l'autre costé.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu?

COLIN.

Icy.

(Comme ils se vont tous deux chercher, l'un passe d'un costé, et l'autre de l'autre.)

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moy! Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere et ma belle-mere, et leur dire que je les conjure de se rendre icy tout à l'heure. M'entens-tu bien? Respon. Colin! Colin!

COLIN, *de l'autre costé.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voila un pandard qui me fera enrager. Vien-t'en à moy. *(Ils se cognent.)* Ah! le traistre! il m'a estropié. Où est-ce que tu es? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Asseurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenny, ma foy.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point, vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te feray rien.

COLIN.

Asseurément?

GEORGE DANDIN.

Ouy. Approche. Bon! Tu es bien heureux de ce que j'ay besoin de toy. Va-t'en viste de ma part prier mon beau-pere et ma belle-mere de se rendre icy le plutost qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la derniere consequence. Et, s'ils faisoient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser et de leur bien faire entendre qu'il est tres-important qu'ils viennent, en quelque estat qu'ils soient. Tu m'entens bien maintenant?

COLIN.

Ouy, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va viste, et revien de mesme. Et moy, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entens quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

SCENE V.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, LUBIN.

ANGELIQUE.

Adieu. Il est temps de se retirer.

CLITANDRE.

Quoy! si-tost?

ANGELIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ay besoin? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens, et je ne vous ay pas dit encore la moindre partie de ce que j'ay à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Helas! de quel coup me percez-vous l'ame lors que vous parlez de vous retirer, et avec combien de chagrins m'allez-vous laisser maintenant!

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Ouy. Mais je songe qu'en me quittant vous

allez trouver un mary. Cette pensée m'assassine, et les privileges qu'ont les marys sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquietude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains marys qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut deffendre, et que l'on dépend de parens qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sçait leur rendre justice, et l'on se mocque fort de les considerer au delà de ce qu'ils meritent.

GEORGE DANDIN, [*à part*].

Voila nos carognes de femmes!

CLITANDRE.

Ah! qu'il faut avoüer que celuy qu'on vous a donné estoit peu digne de l'honneur qu'il a receu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme luy!

GEORGE DANDIN, *à part.*

Pauvres marys! Voila comme on vous traitte!

CLITANDRE.

Vous meritez sans doute une toute autre destinée, et le Ciel ne vous a point faite pour estre la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.

Plust au Ciel fust-elle la tienne! Tu changerois bien de langage. Rentrons. C'en est assez.

(*Il entre, et ferme la porte.*)

CLAUDINE.

Madame, si vous avez à dire du mal de vostre mary, depeschez viste, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah! Claudine, que tu es cruelle!

ANGELIQUE.

Elle a raison. Separons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y resoudre, puis que vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoye autant.

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLAUDINE, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGELIQUE.

J'ay le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, et je ne sçay comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin ! Colin ! Colin !

GEORGE DANDIN, *mettant la teste à la fenestre.*

Colin? Colin? Ah! je vous y prens donc, Madame ma femme, et vous faites des *escampativos* pendant que je dors! Je suis bien ayse de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Hé bien ! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Ouy, ouy. L'heure est bonne à prendre le frais! C'est bien plutost le chaud, Madame la coquine, et nous sçavons toute l'intrigue du rendez-vous et du damoiseau. Nous avons entendu vostre galant entretien, et les beaux vers à ma loüange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais estre vangé, et que vostre pere et vostre mere seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes et du dereglement de vostre conduite. Je les ay envoyé querir, et ils vont estre icy dans un moment.

ANGELIQUE.

Ah ! Ciel !

CLAUDINE.

Madame!

GEORGE DANDIN.

Voila un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ay dequoy mettre à bas votre orgueil et détruire vos artifices. Jusques icy, vous avez joüé mes accusations, éblouy vos parens et plastré vos malversations. J'ay eu beau voir et beau dire, et vostre adresse tousjours l'a emporté sur mon bon droit, et tousjours vous avez trouvé moyen d'avoir raison. Mais à cette fois, Dieu mercy, les choses vont estre éclaircies, et vostre effronterie sera pleinement confonduë.

ANGELIQUE.

Hé! je vous prie, faites-moy ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venuë de ceux que j'ay mandez, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans vostre teste quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de r'habiller vostre escapade; à trouver quelque belle ruse pour eluder icy les gens et paroistre innocente, quelque pretexte specieux de pelerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous veniez de secourir.

ANGELIQUE.

Non, mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne pretens point me deffendre, ny vous nier les choses, puisque vous les sçavez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens

vous en sont fermez, et que dans cette affaire vous ne sçauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGELIQUE.

Ouy. Je confesse que j'ay tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grace de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGELIQUE.

Eh! mon pauvre petit mary, je vous en conjure!

GEORGE DANDIN.

Ah! mon pauvre petit mary? Je suis vostre petit mary maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela, et vous ne vous estiez jamais avisée de me dire de ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette avanture, et il m'importe qu'on soit une fois éclaircy à fond de vos deportemens.

ANGELIQUE.

De grace, laissez-moy vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoy?

ANGELIQUE.

Il est vray que j'ay failly, je vous l'avoüe encore

une fois, et que vostre ressentiment est juste ; que j'ay pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien veu et ne fait que d'entrer au monde, des libertez où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Ouy, vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuser par là d'estre coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offence dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fascheux de mon pere et de ma mere. Si vous m'accordez genereusement la grace que je vous demande, ce procedé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entierement. Elle touchera tout à fait mon cœur, et y fera naistre pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens et les liens du mariage n'avoient pû y jetter. En un mot, elle sera cause que je renonceray à toutes les galanteries, et n'auray de l'attachement que pour vous. Ouy, je vous donne ma parole que vous m'allez voir desormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoigneray tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! crocodile, qui flate les gens pour les étrangler!

ANGELIQUE.

Accordez-moy cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous genereux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace!

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non! Je veux qu'on soit détrompé de vous et que vostre confusion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, si vous me reduisez au desespoir, je vous avertis qu'une femme en cet estat est capable de tout, et que je feray quelque chose icy dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaist?

ANGELIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extremes resolutions, et de ce cousteau que voicy je me tueray sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah! ah! à la bonne heure!

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sçait de tous costez nos differends et les chagrins perpetuels que vous concevez contre moy. Lors qu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; et mes parens ne sont pas gens asseurément à laisser cette mort impunie, et ils en feront sur vostre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouveray moyen de me vanger de vous, et je ne suis pas la premiere qui ait sceu recourir à de pareilles vangeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la derniere extremité.

GEORGE DANDIN.

Je suis vostre valet. On ne s'avise plus de se tuer soy-mesme, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANGELIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir seur; et, si vous persistez dans vostre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la resolution d'une personne qu'on met au desespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles! C'est pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puisqu'il le faut, voicy qui nous contentera tous deux et montrera si je me moque. Ah! c'en est fait! Fasse le Ciel que ma mort soit vangée comme je le souhaite, et que celuy qui en est cause reçoive un juste chastiment de la dureté qu'il a euë pour moy!

GEORGE DANDIN.

Oüais! seroit-elle bien si malicieuse que de s'estre tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGELIQUE.

St! Paix. Rangeons-nous chacune immediatement contre un des costez de la porte.

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques là?

(Il sort avec un bout de chandelle sans les appercevoir; elles entrent, aussi tost elles ferment la porte.)

Il n'y a personne. Eh! je m'en estois bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien aprés moy, ny par prieres ny par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le pere et la mere, qui vont venir, en verront mieux son crime. Ah! ah! la porte s'est fermée. Hola! ho! quelqu'un. Qu'on m'ouvre promptement.

ANGELIQUE, *à la fenestre avec Claudine.*

Comment, c'est toy? D'où viens-tu, bon pendart? Est-il l'heure de revenir chez soy quand le

jour est prest de paroistre, et cette maniere de vie est-elle celle que doit suivre un honneste mary?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment! vous avez...

ANGELIQUE.

Va, va, traistre, je suis lasse de tes déportemens, et je m'en veux plaindre sans plus tarder à mon pere et à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoy! c'est ainsy que vous osez...

SCENE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, COLIN, CLAUDINE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

(*Monsieur et Madame de Sotenville sont en des habits de nuit, et conduits par Colin, qui porte une lanterne.*)

ANGELIQUE.

Approchez, de grace, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mary à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle qu'il ne sçait plus ny ce qu'il dit ny ce

qu'il fait, et vous a luy-mesme envoyé querir pour vous faire témoin de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouy parler. Le voila qui revient, comme vous voyez, aprés s'estre fait attendre toute la nuit; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moy; que, durant qu'il dormoit, je me suis derobée d'auprés de luy pour m'en aller courir, et cent autres contes de mesme nature qu'il est allé resver.

GEORGE DANDIN, [*à part*].

Voila une méchante carogne!

CLAUDINE.

Oüy, il nous a voulu faire accroire qu'il estoit dans la maison, et que nous en estions dehors; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de luy oster de la teste.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Comment! qu'est-ce à dire cela?

MADAME DE SOTENVILLE.

Voila une furieuse impudence que de nous envoyer querir.

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus souffrir un mary de la sorte. Ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! vous estes un mal-honneste homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune

femme traittée de la façon, et cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...

MADAME DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moy vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles!

GEORGE DANDIN.

Je desespere.

CLAUDINE.

Il a tant beu que je ne pense pas qu'on puisse durer contre luy, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-pere, je vous conjure...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Retirez-vous; vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

MADAME DE SOTENVILLE.

Fy! ne m'approchez pas; vostre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN.

Souffrez que je vous...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je; on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN.

Permettez, de grace, que...

MADAME DE SOTENVILLE.

Poüas! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! ouy, je parle de loin. Je vous jure que je n'ay bougé de chez moy, et que c'est elle qui est sortie.

ANGELIQUE.

Ne voila pas ce que je vous ay dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allez. Vous vous mocquez des gens. Descendez, ma fille, et venez icy.

GEORGE DANDIN.

J'ateste le Ciel que j'estois dans la maison, et que...

MADAME DE SOTENVILLE.

Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas suportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout à l'heure si...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la teste, et songez à demander pardon à vostre femme.

GEORGE DANDIN.

Moy, demander pardon?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ouy, pardon, et sur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoy! je...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! si vous me repliquez, je vous apprendray ce que c'est que de vous joüer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, venez, ma fille, que vostre mary vous demande pardon.

ANGELIQUE, *descenduë.*

Moy? luy pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon pere, il m'est impossible de m'y resoudre, et je vous prie de me separer d'un mary avec lequel je ne sçaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y resister?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables separations ne se font point sans grand scandale, et vous devez vous montrer plus sage que luy, et patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter aprés de telles indignitez? Non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, et c'est moy qui vous le commande.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moy une puissance absolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGELIQUE.

Il est fascheux d'estre contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelle violence que je me fasse, c'est à moy de vous obeïr.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien, et vous verrez que ce sera dés demain à recommencer.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ouy, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN. (*Il se met à genoux.*)

O Ciel! Que faut-il dire?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Madame, je vous prie de me pardonner. »

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« L'èxtravagance que j'ay faite. »

GEORGE DANDIN.

L'extravagance que j'ay faite... (*à part*) de vous épouser.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir. »

GEORGE DANDIN.

Et je vous prómets de mieux vivre à l'avenir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Prenez-y garde, et sçachez que c'est icy la derniere de vos impertinences que nous souffrirons.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à vostre femme et à ceux de qui elle sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Voila le jour qui va paroistre. Adieu. Rentrez chez vous, et songez bien à estre sage. Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN.

Ah! je le quitte maintenant, et je n'y voy plus de remede. Lors qu'on a, comme moy, épousé une méchante femme, le meilleur party qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la teste la premiere.



RELATION

DE LA

FESTE DE VERSAILLES

Du dix-huit juillet mil six cens soixante-huit

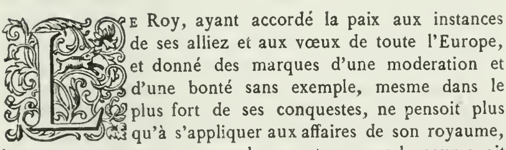


RELATION

DE LA

FESTE DE VERSAILLES

DU DIX-HUIT JUILLET MIL SIX CENS SOIXANTE-HUIT



Le Roy, ayant accordé la paix aux instances de ses alliez et aux vœux de toute l'Europe, et donné des marques d'une moderation et d'une bonté sans exemple, mesme dans le plus fort de ses conquestes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son royaume, lors que, pour reparer en quelque sorte ce que la cour avoit perdu dans le carnaval pendant son absence, il resolut de faire une feste dans les jardins de Versailles, où, parmy les plaisirs que l'on trouve dans un sejour si délicieux, l'esprit fust encore touché de ces beautez surprenantes et extraordinaires dont ce grand prince sçait si bien assaisonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la comedie ensuite d'une colation, et le souper aprés la comedie qui fust suivy d'un bal et d'un feu d'artifice, il jetta les yeux sur les personnes

qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua luy-mesme les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribüer davantage à leur decoration. Et, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature, qui les luy avoit refusées, Sa Majesté leur ordonna de s'en servir le plus qu'ils pourroient à l'embellissement de ces lieux, et mesme leur ouvrit les moyens de les employer et d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'execution de cette feste, le duc de Crequy, comme premier gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comedie ; le mareschal de Bellefond, comme premier maistre-d'hostel du Roy, prit le soin de la colation, du souper et de tout ce qui regardoit le service des tables, et monsieur Colbert, comme sur-intendant des bastimens, fit construire et embellir les divers lieux destinez à ce divertissement royal, et donna les ordres pour l'execution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le theatre pour la comedie ; le sieur Gissey, d'accommoder un endroit pour le souper, et le sieur Le Vau, premier architecte du Roy, un autre pour le bal.

Le mercredy 18, jour de juillet, le Roy, estant party de Saint-Germain, vint disner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le dauphin, Monsieur et Madame. Le reste de la cour, estant arrivé incontinent aprés midy, trouva des officiers du Roy qui faisoient les honneurs et recevoient tout le monde dans les salles du chasteau, où il y avoit en plusieurs endroits des tables dressées et dequoy se rafraischir ; les principales dames furent conduites dans des chambres particulieres pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roy, ayant commandé au marquis de Gesvres, capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eust personne qui ne prist part au divertissement, sortit du chasteau avec la Reine et tout le reste de la cour pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand Leurs Majestez eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celuy de gazon qui est du costé

de la grotte, où, aprés avoir consideré les fontaines qui les embellissent, elles s'arresterent particulierement à regarder celle qui est au bas du petit parc, du costé de la pompe. Dans le milieu de son bassin l'on voit un dragon de bronze qui, percé d'une fléche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un boüillon d'eau qui retombe en pluye et couvre tout le bassin.

Autour de ce dragon il y a quatre petits amours sur des cignes qui font chacun un grand jet d'eau, et qui nagent vers le bord comme pour se sauver : deux de ces amours, qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, et sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées. Les deux autres, plus hardis parce que le monstre n'est pas tourné de leur costé, l'attaquent de leurs armes. Entre ces amours sont des dauphins de bronze dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros boüillons d'eau.

Leurs Majestez allerent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux où l'épaisseur des arbres empesche que le soleil ne se fasse sentir. Lors qu'elles furent dans celuy dont un grand nombre d'agreables allées forment une espece de labyrinte, elles arriverent, aprés plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet il y a une fontaine dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables, en maniere de bufets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une colation magnifique.

L'une de ces tables representoit une montagne, où dans plusieurs especes de cavernes on voyoit diverses sortes de viandes froides ; l'autre estoit comme la face d'un palais basty de massepains et pastes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures seiches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs, et la derniere estoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans estoient ingenieusement formez en divers compartimens, estoient couvertes d'une infinité de choses delicates et disposées d'une maniere toute nouvelle : leurs pieds et leurs dossiers estoient environnez de feüillages meslez de festons de fleurs, dont une partie estoit soûtenuë par des bacchantes. Il y avoit entre ces tables une petite plouse de mousse verte qui s'avan-

çoit dans le bassin, et sur laquelle on voyoit dans un grand vase un oranger dont les fruits estoient confits ; chacun de ces orangers avoit à costé de luy deux autres arbres de differentes especes dont les fruits estoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faisoit un bruit tres-agreable : de sorte qu'en voyant tous ces bufets d'une mesme hauteur joints les uns aux autres par les branches d'arbres et les fleurs dont ils estoient revestus, il sembloit que ce fust une petite montagne du haut de laquelle sortist une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet estoit disposée d'une maniere toute particuliere : le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres et à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espece d'architecture. Dans le milieu du couronnement on voyoit un socle de verdure sur lequel il y avoit un dé qui portoit un vase remply de fleurs. Au costé du dé et sur le mesme socle estoient deux autres vases de fleurs, et, en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, se terminoit aux deux extrémitez par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de sieges de gazon il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons dont la quantité, la grosseur et la bonté estoit surprenante pour la saison. Ces couches estoient faites d'une maniere toute extraordinaire, et, à bien considerer la beauté de ce lieu, l'on auroit pû dire autrefois que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques divinitez de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet et qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chacun costé de vingt-six arcades de cyprés. Sous chaque arcade, et sur des siéges de gazon, il y avoit de grands vases remplis de divers arbres chargez de leurs fruits. Dans la premiere de ces allées il n'y avoit que des orangers de Portugal ; la seconde estoit toute de bigarrotiers et de cerisiers meslez ensemble ; la troisiéme estoit bordée d'abricottiers et de peschers ; la quatriéme, de groisilliers de Hol-

lande, et dans la cinquiéme l'on ne voyoit que des poiriers de differente espece. Tous ces arbres faisoient un agreable objet à la veuë, à cause de leurs fruits, qui paroissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées il y a cinq grandes niches de verdure que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches estoient cintrées, et sur les pilastres des costez s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui estoit au milieu. Dans ce quarré l'on voyoit les chiffres du Roy composez de differentes fleurs, et des deux costez pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A costé de la niche il y avoit deux arcades aussi de verdure avec leurs pilastres d'un costé et d'autre, et tous ces pilastres estoient terminez par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches estoit la figure du dieu Pan, qui, ayant sur le visage toutes les marques de la joye, sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoistre qu'il estoit mis là comme la divinité qui presidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches il y avoit quatre satyres, deux hommes et deux femmes, qui tous sembloient danser et témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir visitez par un si grand monarque suivy d'une si belle cour. Toutes ces figures estoient dorées, et faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Aprés que Leurs Majestez eurent esté quelque temps dans cet endroit si charmant, et que les dames eurent fait colation, le Roy abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient, et la destruction d'un arrangement si beau servit encore d'un divertissement agreable à toute la cour, par l'empressement et la confusion de ceux qui démolissoient ces chasteaux de massepain et ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roy rentrant dans une calesche, la Reine dans sa chaise, et tout le reste de la cour dans leurs carosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la comedie, et, passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis à vis du chasteau. Ce bassin est un quarré long finissant par deux demi-ronds ; sa longueur est de soixante toises sur quarante de large. Dans

son milieu il y a une infinité de jets d'eau qui, reünis ensemble, font une gerbe d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaire.

A costé de la grande allée royale il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas. Celle qui est à droit en montant vers le chasteau s'appelle l'allée du Roy, et celle qui est à gauche l'allée des Prez. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la closture du petit parc. Ces deux allées des costez et celle qui les traverse ont cinq toises de large ; mais, à l'endroit où elles se rencontrent, elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en quarré. C'est dans cet endroit de l'allée du Roy que le sieur Vigarani avoit disposé le lieu de la comedie. Le theatre, qui avançoit un peu dans le quarré de la place, s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui monte vers le chasteau, et laissoit pour la salle un espace de treize toises de face sur neuf de large.

L'exhaussement de ce salon estoit de trente pieds jusques à la corniche, d'où les costez du plat-fond s'élevoient encore de huit pieds jusques au dernier enfoncement. Il estoit couvert de feüillée par dehors, et par dedans paré de riches tapisseries que le sieur du Mets, intendant des meubles de la Couronne, avoit pris soin de faire disposer de la maniere la plus belle et la plus convenable pour la decoration de ce lieu. Du haut du plat-fond pendoient trente-deux chandeliers de crystal portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la sale estoient plusieurs sieges disposez en amphitheatre remplis de plus de douze cens personnes ; et dans le parterre il y avoit encore sur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette sale estoit percée par deux grandes arcades dont l'une estoit vis-à-vis du theatre et l'autre du costé qui va vers la grande allée. L'ouverture du theatre estoit de trente-six pieds, et de chaque costé il y avoit deux grandes colomnes torses de bronze et de lapis environnées de branches et de feüilles de vigne d'or : elles estoient posées sur des pieds d'estaux de marbre, et portoient une grande corniche aussi de marbre dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roy sur un cartouche doré accompagné de trophées ; l'architecture estoit d'ordre ionique. Entre chaque colomne il y avoit une figure : celle qui estoit à droit repre-

sentoit la Paix, et celle qui estoit à gauche figuroit la Victoire, pour monstrer que Sa Majesté est toûjours en estat de faire que ses peuples joüissent d'une paix heureuse et pleine d'abondance en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse et remplie de joye quand elle est obligée de prendre les armes pour soûtenir ses droits.

Lors que Leurs Majestez furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur et la magnificence surprit toute la cour, et quand elles eurent pris leurs places sur le haut dais qui estoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la decoration du theatre, et alors, les yeux se trouvant tout-à-fait trompez, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin on découvroit deux palissades si ingenieusement moulées qu'elles formoient un ordre d'architecture dont la corniche estoit soûtenuë par quatre termes qui représentoient des satyres. La partie d'en-bas de ces termes et ce qu'on appelle guaine estoit de jaspe, et le reste de bronze doré. Ces satyres portoient sur leurs testes des corbeilles pleines de fleurs, et sur les pieds d'estaux de marbre qui soûtenoient ces mesmes termes il y avoit de grands vases dorez aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin paroissoient deux terrasses revestuës de marbre blanc qui environnoient un long canal. Aux bords de ces terrasses il y avoit des masques dorez qui vomissoient de l'eau dans le canal, et au-dessus de ces masques on voyoit des vases de bronze doré d'où sortoient aussi autant de veritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrez, et sur la mesme ligne où estoient rangez les termes il y avoit d'un costé et d'autre une allée de grands arbres entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture rustique ; chaque cabinet couvroit un grand bassin de marbre soûtenu sur un pied d'estail de mesme matiere, et de ces bassins sortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche estoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers, et à l'autre extremité on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il estoit percé de trois grands portiques au travers desquels on découvroit une grande étenduë de païs.

D'abord l'on vit sur le theatre une colation magnifique d'oranges de Portugal et de toutes sortes de fruits chargez à fond et en pyramides dans trente-six corbeilles, qui furent servies à toute la cour par le mareschal de Bellefond et par plusieurs seigneurs, pendant que le sieur de Launay, intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre, donnoit de tous costez des imprimez qui contenoient le sujet de la comedie et du balet.

Bien que la piece qu'on representa doive estre considerée comme un impromptu et un de ces ouvrages où la necessité de satisfaire sur le champ aux volontez du Roy ne donne pas toûjours le loisir d'y apporter la derniere main et d'en former les derniers traits, neanmoins il est certain qu'elle est composée de parties si diversifiées et si agreables qu'on peut dire qu'il n'en a guere paru sur le theatre de plus capable de satisfaire tout ensemble l'oreille et les yeux des spectateurs. La prose dont on s'est servi est un langage tres-propre pour l'action qu'on represente, et les vers qui se chantent entre les actes de la comedie conviennent si bien au sujet, et expriment si tendrement les passions dont ceux qui les recitent doivent estre émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoy qu'il semble que ce soit deux comedies que l'on jouë en mesme temps, dont l'une soit en prose et l'autre en vers, elles sont pourtant si bien unies à un mesme sujet qu'elles ne font qu'une mesme piece et ne representent qu'une seule action.

L'ouverture du theatre se fait par quatre bergers [1] déguisez en valets de festes qui, accompagnez de quatre autres bergers [2] qui joüent de la flûte, font une danse où ils obligent d'entrer avec eux un riche païsan qu'ils rencontrent, et qui, mal satisfait de son mariage, n'a l'esprit remply que de fascheuses pensées : aussi l'on voit qu'il se retire bientost de leur compagnie, où il n'a demeuré que par contrainte.

Climene [3] et Cloris [4], qui sont deux bergeres amies, en-

---

1. Beauchamp, S. André, La Pierre, Favier.
2. Descouteaux, Philbert, Jean et Martin Hottere.
3. Mlle Hylaire.
4. Mlle Des Fronteaux.

tendant le son des flûtes, viennent joindre leurs voix à ces instrumens, et chantent :

L'autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui sur la musette
Chantoit dans nos bois :
« Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisans !
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens. »

La jeune Lisette,
Au mesme moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement :
« Amour, si sous ton empire
Je souffre des maux cuisans,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens. »

Tircis [1] et Philene [2], amans de ces deux bergeres, les abordent pour les entretenir de leur passion, et font avec elles une scene en musique.

CLORIS.
Laissez-nous en repos, Philene.
CLIMENE.
Tircis, ne vien point m'arrester.

---

1. Blondel.
2. Gaye.

TIRCIS ET PHILENE.

Ah! belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter!

CLIMENE ET CLORIS.

Mais que me veux-tu conter?

LES DEUX BERGERS.

Que d'une flâme immortelle
Mon cœur brûle sous tes loix.

LES DEUX BERGERES.

Ce n'est pas une nouvelle,
Tu me l'as dit mille fois.

PHILENE.

Quoy! veux-tu toute ma vie
Que j'aime, et n'obtienne rien?

CLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie :
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS.

Le Ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMENE.

C'est au Ciel, puisqu'il t'engage,
A te payer de tes soins.

PHILENE.

C'est par ton merite extréme
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je merite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

LES DEUX BERGERS.

L'éclat de tes yeux me tuë.

LES DEUX BERGERES.

Détourne de moy tes pas.

LES DEUX BERGERS.

Je me plais dans cette veuë.

LES DEUX BERGERES.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah! belle Climene!

TIRCIS.

Ah! belle Cloris!

PHILENE.

Ren-la pour moy plus humaine.

TIRCIS.

Dompte pour moy ses mépris.

CLIMENE, *à Cloris.*

Sois sensible à l'amour que te porte Philene.

CLORIS, *à Climene.*

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMENE.

Si tu veux me donner ton exemple, bergere,
Peut-estre je le recevray.

CLORIS.

Si tu veux te resoudre à marcher la premiere,
Possible que je te suivray.

CLIMENE, *à Philene.*

Adieu, berger.

CLORIS, *à Tircis.*

Adieu, berger.

CLIMENE.

Atten un favorable sort.

CLORIS.

Atten un doux succés du mal qui te possede.

TIRCIS.

Je n'attens aucun remede.

PHILENE.

Et je n'attens que la mort.

TIRCIS ET PHILENE.

Puis qu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin en mourant à nos tristes soûpirs.

Ces deux bergers se retirent, l'ame pleine de douleur et de desespoir, et ensuite de cette musique commence le premier acte de la comedie en prose.

Le sujet est qu'un riche païsan, s'estant marié à la fille d'un gentilhomme de campagne, ne reçoit que du mépris de sa femme aussi bien que de son beau-pere et de sa belle-mere, qui ne l'avoient pris pour leur gendre qu'à cause de ses grands biens.

Toute cette piece est traitée de la mesme sorte que le sieur de Moliere a de coûtume de faire ses autres pieces de theatre, c'est-à-dire qu'il y represente avec des couleurs si naturelles le caractere des personnes qu'il introduit qu'il ne se peut rien voir de plus ressemblant que ce qu'il a fait pour montrer la peine et le chagrin où se trouvent souvent ceux qui s'allient au-dessus de leur condition. Et, quand il dépeint l'humeur et la maniere de faire de certains nobles campagnards, il ne forme point de traits qui n'expriment parfaitement leur veritable image. Sur la fin de l'acte, le païsan est interrompu par une bergere qui luy vient apprendre le desespoir des deux bergers ; mais, comme il est agité d'autres inquietudes, il la quitte en colere, et Cloris entre, qui vient faire une plainte sur la mort de son amant.

Ah! mortelles douleurs!
Qu'ay-je plus à pretendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoy faut-il qu'un tyrannique honneur

Tienne nostre ame en esclave asservie?
Helas! pour contenter sa barbare rigueur,
J'ay reduit mon amant à sortir de la vie.
Ah! mortelles douleurs!
Qu'ay-je plus à pretendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,
Les severes froideurs dont je m'estois armée?
Quoy donc! mon cher amant, je t'ay donné la mort!
Est-ce le prix, helas! de m'avoir tant aimée?
Ah! mortelles douleurs! etc.

Aprés cette plainte commença le second acte de la comedie en prose. C'est une suite des déplaisirs du païsan marié, qui se trouve encore interrompu par la mesme bergere, qui vient luy dire que Tircis et Philene ne sont point morts, et luy monstre six batteliers [1] qui les ont sauvez. Le païsan, importuné de tous ces avis, se retire et quitte la place aux batteliers, qui, ravis de la recompense qu'ils ont receuë, dansent avec leurs crocs et se joüent ensemble ; aprés quoy se recite le troisiéme acte de la comedie en prose.

Dans ce dernier acte, l'on voit le païsan dans le comble de la douleur par les mauvais traitemens de sa femme. Enfin un de ses amis lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquietudes, et l'emmene pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux qui commence à celebrer par des chants et des danses le pouvoir de l'amour.

Icy la decoration du theatre se trouve changée en un instant, et l'on ne peut comprendre comment tant de veritables jets d'eau ne paroissent plus, ny par quel artifice, au lieu de ces cabinets et de ces allées, on ne découvre sur le theatre

1. Joüan, Beauchamp, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu.

que de grandes roches entremeslées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui chantent et qui joüent de toutes sortes d'instrumens. Cloris commence la premiere à joindre sa voix au son des flûtes et des musettes.

CLORIS.

Icy l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux,
Et meslons nos chansonnettes
Aux chants des petits oiseaux.

Le zephire entre ces eaux
Fait mille courses secrettes,
Et les rossignols nouveaux
De leurs douces amourettes
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos musettes, etc.

Pendant que la musique charme les oreilles, les yeux sont agreablement occupez à voir danser plusieurs bergers [1] et bergeres [2] galamment vestuës, et Climene chante :

Ah! qu'il est doux, belle Silvie,
Ah! qu'il est doux de s'enflâmer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

---

1. BERGERS : Chicanneau, S. André, La Pierre, Favier.
2. BERGERES : Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.

CLORIS.

Ah! les beaux jours qu'Amour nous donne
Lors que sa flâme unit les cœurs!
Est-il ny gloire ny couronne
Qui vaille ses moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs!

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Repare dix ans de soûpirs.

TOUS ensemble.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable,
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable
Et le plus grand des dieux.

A ces mots, l'on vit s'approcher du fond du theatre un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel estoit assise toute la troupe de Bachus, composée de quarante satyres. L'un d'eux [1], s'avançant à la teste, chanta fierement ces paroles :

Arrestez, c'est trop entreprendre.
Un autre dieu, dont nous suivons les lois,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes et vos voix :
A des titres si beaux Bachus seul peut pretendre,
Et nous sommes icy pour défendre ses droits.

CHŒUR DE BACHUS.

Nous suivons de Bachus le pouvoir adorable,

---

1. D'Estival.

Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable
Et le plus grand des dieux.

Plusieurs du party de Bachus mesloient aussi leurs pas à la musique, et l'on vit un combat des danseurs et des chantres de Bachus contre les danseurs et les chantres qui soûtenoient le party de l'Amour.

CLORIS.

C'est le printemps qui rend l'ame
A nos champs semez de fleurs;
Mais c'est l'Amour et sa flâme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT DE BACHUS [1].

Le soleil chasse les ombres
Dont le ciel est obscurci,
Et des ames les plus sombres
Bachus chasse le souci.

CHŒUR DE BACHUS.

Bachus est reveré sur la terre et sur l'onde.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour est un dieu qu'on adore en tous lieux.

CHŒUR DE BACHUS.

Bachus à son pouvoir a soûmis tout le monde.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour a domté les hommes et les dieux.

CHŒUR DE BACHUS

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?

---

1. Gingan.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Rien peut-il égaler ses charmes precieux?

CHŒUR DE BACHUS.

Fy de l'Amour et de ses feux!

LE PARTY DE L'AMOUR.

Ah! quel plaisir d'aimer!

LE PARTY DE BACHUS.

Ah! quel plaisir de boire!

LE PARTY DE L'AMOUR.

A qui vit sans amour la vie est sans appas.

LE PARTY DE BACHUS.

C'est mourir que de vivre et de ne boire pas.

LE PARTY DE L'AMOUR.

Aimables fers!

LE PARTY DE BACHUS.

Douce victoire!

LE PARTY DE L'AMOUR.

Ah! quel plaisir d'aimer!

LE PARTY DE BACHUS.

Ah! quel plaisir de boire!

LES DEUX PARTIS.

Non, non, c'est un abus.
Le plus grand dieu de tous...

LE PARTY DE L'AMOUR.

C'est l'Amour.

LE PARTY DE BACHUS.

C'est Bachus.

Un berger [1] arrive qui se jette au milieu des deux partis pour les separer et leur chante ces vers :

---

1. Le Gros.

C'est trop, c'est trop, bergers. Hé! pourquoy ces debats?
Souffrons qu'en un party la raison nous assemble.
L'Amour a des douceurs, Bachus a des appas :
Ce sont deux deitez qui sont fort bien ensemble,
Ne les separons pas.

LES DEUX CHŒURS ensemble.

Meslons donc leurs douceurs aimables,
Meslons nos voix dans ces lieux agreables,
Et faisons repeter aux echos d'alentour
Qu'il n'est rien de plus doux que Bachus et l'Amour.

Tous les danseurs se meslent ensemble, et l'on voit parmy les bergers et les bergeres quatre des suivans de Bachus [1] avec des thyrses et quatre bacchantes [2] avec des especes de tambours de basque qui representent ces cribles qu'elles portoient anciennement aux festes de Bachus. De ces thyrses les suivans frapent sur les cribles des bacchantes, et font differentes postures, pendant que les bergers et les bergeres dansent plus serieusement.

On peut dire que dans cet ouvrage le sieur de Lully a trouvé le secret de satisfaire et de charmer tout le monde, car jamais il n'y a rien eu de si beau ny de mieux inventé. Si l'on regarde les danses, il n'y a point de pas qui ne marque l'action que les danseurs doivent faire, et dont les gestes ne soient autant de paroles qui se fassent entendre ; si l'on regarde la musique, il n'y a rien qui n'exprime parfaitement toutes les passions et qui ne ravisse l'esprit des auditeurs. Mais ce qui n'a jamais esté veu est cette harmonie de voix si agreable, cette symphonie d'instrumens, cette belle union de differens chœurs, ces douces chansonnettes, ces dialogues si tendres et si amoureux, ces échos, et enfin cette conduite admirable dans toutes les parties, où depuis les premiers re-

---

1. SUIVANS DE BACHUS : Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.

2. BACCHANTES : Paysan, Manceau, Le Roy, Pesan.

cits l'on a veu toûjours que la musique s'est augmentée, et qu'enfin, aprés avoir commencé par une seule voix, elle a finy par un concert de plus de cent personnes, qu'on a veuës toutes à la fois sur un mesme theatre joindre ensemble leurs instrumens, leurs voix et leurs pas, dans un accord et une cadence qui finit la piece, en laissant tout le monde dans une admiration qu'on ne peut assez exprimer.

Cet agreable spectacle estant fini de la sorte, le Roy et toute la cour sortirent par le portique du costé gauche du salon, et qui rend dans l'allée de traverse, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prez, l'on apperceut de loin un edifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure estoit octogone, et sur le haut de la couverture s'élevoit une espece de dôme d'une grandeur et d'une hauteur si belle et si proportionnée que le tout ensemble ressembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont on voit encore quelques restes ; il estoit tout couvert de feüillages et remply d'une infinité de lumieres. A mesure qu'on s'en approchoit, on y decouvroit mille differentes beautez. Il estoit isolé, et l'on voyoit dans les huit angles autant de pilastres qui servoient comme de pieds forts ou d'arboutans élevez de quinze pieds de haut. Au dessus de ces pilastres il y avoit de grands vases ornez de differentes façons et remplis de lumieres. Du haut de ces vases sortoit une fontaine qui, retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de crystal, ce qui faisoit un effet d'autant plus admirable qu'on voyoit un feu éclairer agreablement au milieu de l'eau.

Cet edifice estoit percé de huit portes. Au devant de celle par où l'on entroit, et sur deux pieds d'estaux de verdure, estoient deux grandes figures dorées qui representoient deux faunes joüant chacun d'un instrument. Au dessus de ces portes on voyoit comme une espece de frise ornée de huit grands basreliefs representant par des figures assises les quatre saisons de l'année et les quatre parties du jour. A costé des premieres il y avoit de doubles L, et à costé des autres des fleurs de lys. Elles estoient toutes enchassées parmy le feüillage, et faites avec un artifice de lumiere si beau et si surprenant qu'il sembloit que toutes ces figures, ces L et ces fleurs de lys fussent d'un métal lumineux et transparent.

Le tour du petit dôme estoit aussi orné de huit basreliefs

éclairez de la mesme sorte ; mais, au lieu de figures, c'estoit des trophées disposez en differentes manieres. Sur les angles du principal edifice et du petit dôme il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extremitez.

Si l'on fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il estoit presque impossible de ne se pas persuader que ce fust un enchantement, tant il y paroissoit de choses qu'on croiroit ne se pouvoir faire que par magie. Sa grandeur estoit de huit toises de diametre. Au milieu il y avoit un grand rocher, et autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante quatre couverts. Ce rocher estoit percé en quatre endroits ; il sembloit que la nature eust fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau et de plus riche pour la composition de cet ouvrage, et qu'elle eust elle-mesme pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien sceu cacher l'artifice dont ils s'estoient servis pour l'imiter.

Sur la cime du rocher estoit le cheval Pegaze : il sembloit en se cabrant faire sortir l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses pieds, mais qui aussi-tost tomboit avec abòndance et formoit comme quatre fleuves. Cette eau, qui se precipitoit avec violence et par gros boüillons parmy les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, et ne s'y perdoit que pour paroistre ensuite plus belle et plus brillante : car, resortant avec impetuosité par des endroits cachez, elle faisoit des chûtes d'autant plus agreables qu'elles se separoient en plusieurs petits ruisseaux parmy les cailloux et les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celles des cascades, venoient à inonder une plouse couverte de mousse et de divers coquillages, qui en faisoit l'entrée. C'estoit sur ce beau vert et à l'entour de ces coquilles que ces eaux, venant à se répandre et à couler agreablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, et, avec un murmure doux et agreable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent differentes manieres dans huit canaux qui separoient la table d'avec le rocher et en recevoient toutes les eaux. Ces canaux estoient revestus de carreaux de porcelaine et de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillez d'or et d'azur qui,

jettant l'eau par trois differens endroits, remplissoient trois grandes coupes de crystal qui se dégorgeoient encore dans ces mesmes canaux.

Au-dessous du cheval Pegaze, et vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre ; les neuf Muses estoient au-dessous de luy, qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, et au dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en representoient les divinitez.

De quelque costé qu'on regardast ce rocher, l'on y voyoit toûjours differens effets d'eau, et les lumieres dont il estoit éclairé estoient si bien disposées qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroistre toutes les figures, qui estoient d'argent, et à faire briller davantage les divers éclats de l'eau et les differentes couleurs des pierres et des crystaux dont il estoit composé. Il y avoit mesme des lumieres si industrieusement cachées dans les cavitez de ce rocher qu'elles n'estoient point apperceuës, mais qui cependant se faisoient voir par tout, et donnoient un lustre et un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon estoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, et quatre autres qui estoient vis-à-vis des petites allées qui sont dans les angles de cette place. A costé de chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour et remplies d'un grand pied d'argent ; au dessus estoit un grand vase de mesme matiere, qui portoit une girandolle de crystal allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu il y avoit un corps solide taillé rustiquement, et dont le fond verdâtre brilloit en façon de crystal ou d'eau congelée. Contre ce corps estoient quatre coquilles de marbre, les unes au dessous des autres et dans des distances fort proportionnées : la plus haute estoit la moins grande, et celles de dessous augmentoient toûjours en grandeur pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandolle de crystal allumée de dix bougies, et de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nape, qui, tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisiéme, où l'eau d'un masque posé au dessus, venant à se rendre, la remplissoit encore davantage.

Cette troisiéme coquille estoit portée par deux dauphins dont les écailles estoient de couleur de nacre ; ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatriéme coquille, où tomboit aussi l'eau de la coquille qui estoit au dessus, et toutes ces eaux venoient enfin à se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extremitez duquel estoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le platfond de ce lieu n'estoit pas cintré en forme de voûte ; il s'élevoit jusques à l'ouverture du petit dôme par huit pans qui representoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feüillages dorez. Dans ces compartimens, qui paroissoient percez, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feüillée dont le corps de cet édifice estoit composé ; le haut du petit dôme estoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or et d'argent sur un fond vert.

Outre vingt-cinq lustres de crystal chacun de dix bougies qui éclairoient ce lieu, et qui tomboient du haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui estoient attachez avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des festons de fleurs noüez avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de mesme.

Sur la grande corniche qui regnoit tout autour de ce salon estoient rangez soixante-quatre vases de porcelaine remplis de diverses fleurs, et entre ces vases on avoit mis soixante-quatre boules de crystal de diverses couleurs et d'un pied de diametre, soustenuës sur des pieds d'argent : elles paroissoient comme autant de pierres precieuses, et estoient éclairées d'une maniere si ingenieuse que la lumiere, passant au travers et se trouvant chargée des differentes couleurs de ces crystaux, se répandoit par tout le haut du platfond, où elle faisoit des effets si admirables qu'il sembloit que ce fussent les couleurs mesmes d'un veritable arc-en-ciel. De cette corniche et du tour que formoit l'ouverture du petit dôme pendoient plusieurs festons de toutes sortes de fleurs, attachez avec de grandes écharpes de gaze d'argent dont les bouts, tombant entre chaque feston, paroissoient avec beaucoup d'éclat et de grace sur tout le corps de cette architecture, qui estoit de feüillages, et dont l'on avoit si bien sceu former differentes sortes de verdure que la diversité des arbres qu'on y avoit employez, et que l'on

avoit sceu accommoder les uns auprés des autres, ne faisoit pas une des moindres beautez de la composition de cet agreable edifice.

Au delà du portique qui estoit vis-à-vis de celuy par où l'on entroit on avoit dressé un bufet d'une beauté et d'une richesse toute extraordinaire. Il estoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, et l'on y montoit par trois grands degrez en forme d'estrade. Il y avoit des deux costés de ce bufet deux manieres d'aîles, élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les viandes ; sur le milieu de chacune de ces aîles estoit un socle de verdure qui portoit un grand gueridon d'argent chargé d'une girandolle aussi d'argent allumée de bougies de cire blanche, et à costé de ces gueridons plusieurs grands vases d'argent. Contre ce socle estoit attachée une grande plaque d'argent à trois branches portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du bufet il y avoit quatre degrez de deux pieds de large et de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un platfond de feüillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement ; sur ce bufet et sur ces degrez l'on voyoit, dans une disposition agreable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extréme et d'un ouvrage merveilleux : ils estoient separez les uns des autres par autant de grands vases, de cassolettes et de girandolles d'argent d'une pareille beauté ; il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roy, la vaisselle et les verres destinez pour son service. Au devant de la table on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, et aux deux bouts du bufet quatre gueridons d'argent de six pieds de haut sur lesquels estoient des girandolles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui estoient à costé de celle-cy estoient deux autres bufets moins hauts et moins larges que celuy du milieu. Chaque table avoit deux degrez sur lesquels estoient dressez quatre grands bassins d'argent qui accompagnoient un grand vase chargé d'une girandolle allumée de dix bougies, et entre ces bassins et ce vase il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du bufet l'on

voyoit deux grandes plaques portant chacune trois flambeaux de cire blanche, au dessus du dossier un gueridon d'argent chargé de plusieurs bougies, et à costé plusieurs grands vases d'un prix et d'une pesanteur extraordinaire, outre six grands bassins qui servoient de fond. Devant chaque table il y avoit une grande cuvette d'argent pesant mille marcs, et ces tables, qui estoient comme deux credences pour accompagner le grand bufet du Roy, estoient destinées pour le service des dames.

Au delà de l'arcade qui servoit d'entrée du costé de l'allée qui descend vers les grilles du grand parc estoit un enfoncement de dix-huit toises de long, qui formoit comme un avant-salon.

Ce lieu estoit terminé d'un grand portique de verdure, au delà duquel il y avoit une grande sale bornée par les deux costez des palissades de l'allée, et par l'autre bout d'un autre portique de feüillages. Dans cette sale l'on avoit dressé quatre grandes tentes tres-magnifiques, sous lesquelles estoient huit tables accompagnées de leurs bufets chargez de bassins, de verres et de lumieres disposées dans un ordre tout à fait singulier.

Lors que le Roy fut entré dans le salon octogone, et que toute la cour, surprise de la beauté et de la disposition si extraordinaire de ce lieu, en eut bien consideré toutes les parties, Sa Majesté se mit à table, le dos tourné du costé par où elle avoit entré, et, lors que Monsieur eut aussi pris sa place, les dames qui estoient nommées par Sa Majesté pour y souper prirent les leurs selon qu'elles se rencontrerent, sans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur furent :

Mesdemoiselles d'Angoulesmes.
Madame Aubry de Courcy.
Madame de Saint Arbre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.
Madame de Bordeaux.
Mademoiselle Borelle.

Madame de Brissac.
Madame de Coulange.
Madame la Mareschale de Clerembaut.
Madame la Mareschale de Castelnau.
Madame de Comminge.
Madame la Marquise de Castelnau.
Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame la Mareschale d'Albret et Mademoiselle sa fille.
Madame la Mareschale d'Estrée.
Madame la Mareschale de La Ferté.
Madame de La Fayette.
Madame la Comtesse de Fiesque.
Madame de Fontenay Hotman.
Madame de Fieubet.
Madame la Mareschale de Grançay et Mesdemoiselles ses deux filles.
Madame des Hameaux.
Madame la Mareschale de L'Hospital.
Madame la Lieutenante Civile.
Madame la Comtesse de Louvigny.
Mademoiselle de Manicham.
Madame de Mekelbourg.
Madame la Grande Mareschale.
Madame de Marré.
Madame de Nemours.
Madame de Richelieu.
Madame la Duchesse de Richemont.
Mademoiselle de Tresme.
Madame Tambonneau.
Madame de La Trousse.
Madame la Presidente Tubeuf.
Madame la Duchesse de La Valliere.
Madame la Marquise de La Valliere.
Madame de Vilacerf.
Madame la Duchesse de Virtemberg et Madame sa fille.
Madame de Valavoire.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance et la delicatesse des

viandes qui y furent servies que par le bel ordre que le mareschal de Bellefond et le sieur de Valentiné, controlleur general de la maison du Roy, y apporterent, je n'entrepren-dray pas d'en faire le détail : je diray seulement que le pied du rocher estoit revêtu, parmy les coquilles et la mousse, de quantité de pastes, de confitures, de conserves, d'herbages et de fruits sucrez, qui sembloient estre crûs parmy les pierres et en faire partie. Il y avoit sur les huit angles qui marquent la figure du rocher et de la table huit pyramides de fleurs dont chacune estoit composée de treize porcelaines remplies de differens mez. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six grands plats; les plats du dessert estoient chargez de seize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus rare dans la saison y paroissoit à l'œil et au goust d'une maniere qui secondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agreable lieu pour charmer la veuë.

Dans une allée assez proche de là, et sous une tente, estoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiselle, Madame la Princesse, Madame la Princesse de Carignan. Monseigneur le Dauphin soupa au chasteau dans son appartement.

Le Roy estoit servy par Monsieur le Duc, et Monsieur par le sieur de Valentiné; les sieurs Grotteau, controlleur de la bouche, Gaut et Chamois, controlleurs d'offices, mettoient les viandes sur la table.

Le mareschal de Bellefond servoit la Reine ; le sieur Courtet, controlleur d'office, servoit Madame; le sieur de La Grange, aussi controlleur d'office, mettoit sur table; les cent Suisses de la garde portoient les viandes, et les pages et valets de pied du Roy, de la Reine, de Monsieur et de Madame, servoient les tables de Leurs Majestez.

Dans le mesme temps que l'on portoit sur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la mesme maniere, qui estoient dressées sous les quatre tentes dont j'ay parlé, et ces tables avoient leurs maistres d'hostel, qui faisoient porter les viandes par les gardes suisses.

La premiere estoit celle

De Madame la Comtesse DE SOISSONS, de 20 couverts.

De Madame la Princesse DE BADE, de	20 couverts.
De Madame la Duchesse DE CREQUY, de	20 couverts.
De Madame la Marêchalle DE LA MOTHE, de	20 couverts.
De Madame DE MONTAUSIER, de	40 couverts.
De Madame la Mareschalle DE BELLEFOND, de	65 couverts.
De Madame la Marêchalle D'HUMIERES, de	20 couverts.
De Madame DE BETHUNE, de	20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée, à costé de celle que tenoit madame la Mareschalle de Bellefond, de quinze à seize couverts chacune, dont les maistres d'hostel du Roy avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la desserte de la Reine et des autres pour les femmes de la Reine et pour d'autres personnes.

Dans la grotte propre du chasteau il y eut trois tables pour les ambassadeurs, qui furent servies en mesme temps, de 22 couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressées où l'on donnoit à manger à tout le monde, et l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins et des liqueurs, la beauté et l'excellence des fruits et des confitures, et une infinité d'autres choses delicatement apprestées, faisoit bien voir que la magnificence du Roy se repandoit de tous costez.

Le Roy, s'estant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux dames, et passant par le portique où l'allée monte vers le chasteau, les conduisit dans la salle du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit soupé, et dans une traverse d'allées qui forme un espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un edifice de figure octogone, haut de plus de neuf toises et large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée sans s'appercevoir du lieu où elle estoit; mais, comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure qui, s'ouvrant tout d'un coup de part et d'autre, laissa voir au travers d'un grand portique un salon remply d'une infinité de lumieres,

et une longue allée au delà dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bastiment n'estoit pas tout de feüillages comme celuy où l'on avoit soupé : il representoit une superbe salle revestuë de marbre et de porphire, et ornée seulement en quelques endroits de verdure et de festons. Un grand portique de seize pieds de large et de trente-deux de haut servoit d'entrée à ce riche salon : il avançoit environ trois toises dans l'allée, et cette avance servoit encore de vestibule, et faisoit symetrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huict costez. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs attachez de part et d'autre. Aux deux costez de l'entrée, et sur deux pieds d'estaux, on voyoit des thermes representant des satyres, qui estoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huict pieds, ce salon estoit ouvert par les six costez, entre la porte par où l'on entroit et l'allée du milieu : ces ouvertures formoient six grandes arcades qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs sieges, en forme d'amphitheatres, pour asseoir plus de six-vingts personnes dans chacune. Ces enfoncemens estoient ornez de feüillages qui, venant à se terminer contre les pilastres et le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit estoit paré comme à un jour de feste, puis que l'on y mesloit des feüilles et des fleurs pour l'orner, car les impostes et les clefs des arcades estoient marquez par des festons et des ceintures de fleurs.

Du costé droit, dans l'arcade du milieu, et au haut de l'enfoncement, estoit une grotte de rocaille où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin et tenant une lyre : il avoit à costé de luy deux tritons. C'estoit dans ce lieu que les musiciens estoient placez. A l'opposite l'on avoit mis tous les joüeurs d'instrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils estoient formoit aussi une grotte où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux nymphes assises auprés de luy. Dans le fond des quatre autres arcades il y avoit d'autres grottes où par la gueule de certains monstres sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres et degouttoit lentement parmy la mousse et les rocailles.

Contre les huict pilastres qui formoient ces arcades, et sur des pieds d'estaux de marbre, l'on avoit posé huict grandes figures de femmes qui tenoient dans leurs mains divers instrumens dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des pieds d'estaux il y avoit des masques de bronze doré qui jettoient de l'eau dans un bassin. Au bas de chaque pied d'estail, et des deux costez du mesme bassin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon regnoit un siege de marbre sur lequel, d'espace en espace, estoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui estoit vis-à-vis de l'entrée, et qui servoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore sur deux pieds d'estaux deux figures qui representoient Flore et Pomone; de ces pieds d'estaux il en sortoit de l'eau, comme de ceux du salon.

Le haut de ce salon s'élevoit au dessus de la corniche par huit pans jusques à la hauteur de douze pieds; puis, formant un platfond de figure octogone, laissoit dans le milieu une ouverture de pareille forme dont l'enfoncement estoit de cinq à six pieds. Dans ces huit pans estoient huit grands soleils d'or soûtenus de huit figures qui representoient les douze mois de l'année avec les signes du Zodiaque. Le fond estoit d'azur semé de fleurs-de-lys d'or, et le reste enrichy de roses et d'autres ornemens d'or d'où pendoient trente-deux lustres portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumieres, qui faisoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les six tribunes vingt-quatre plaques dont chacune portoit neuf bougies, et, aux deux côtez des huit pilastres, au dessus des figures, sortoient de la feüillée de grands fleurons d'argent en forme de branches d'arbres, qui soûtenoient treize chandeliers disposez en pyramides. Aux deux côtez de la porte, et dans l'endroit qui servoit comme de vestibule, il y avoit six grandes plaques en ovale enrichies des chiffres du Roy; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers allumez de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute défeüillée de part et d'autre et paroissoit découverte par le haut; par les côtez

elle sembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encoigneure, l'on voyoit sur des pieds d'estaux de marbre des thermes qui representoient des satyres; à l'endroit où estoient ces thermes, les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée il y avoit une grotte de rocaille où l'art estoit si heureusement joint à la nature que, parmy les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle negligence et cet arrangement rustique qui donne un si grand plaisir à la veüe.

Au haut, et dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une espece de masque de bronze doré representant la teste d'un monstre marin. Deux tritons argentez ouvroient les deux côtez de la gueule de ce masque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros boüillon d'eau dont la chûte, augmentant celle qui tomboit de sa gueule extraordinairement grande, faisoit une nappe qui se répandoit dans un grand bassin d'où ces deux tritons sembloient sortir.

De ce bassin se formoit une autre grande nappe accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monstrueuse vomissoient en se regardant l'un l'autre. Ces deux animaux, qui ne paroissoient qu'à demy hors de la roche, estoient aussi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, et de celle de ce bassin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il se formoit une troisiéme nape qui, couvrant tout le bas du rocher et se déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faisoit paroître des éclats si beaux et si extraordinaires qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau qui, comme un agreable torrent, se precipitoit de la sorte par differentes chûtes, sembloit couvrir le rocher de plusieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la disposition des pierres et des coquillages, dont les couleurs paroissoient encore avec plus de beauté parmy la mousse moüillée et au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros boüillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finissoit sa chûte dans un quarré qui estoit au pied de la grotte, elle se divisoit en deux canaux qui, bordant les deux côtez de l'allée, venoient à se terminer dans un grand bassin dont la figure

estoit d'un quarré long, augmenté par les quatre côtez de quatre demy-ronds, lequel separoit l'allée d'avec le salon; mais cette eau ne couloit pas sans faire paroître mille beaux effets, car vis-à-vis des huit cabinets il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau qui formoient de chaque côté seize lances de douze à quinze pieds de haut; et, d'espace en espace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faisoit des cascades qui composoient autant de petites nappes argentées dont la longueur de chaque canal étoit agreablement interrompüe.

Ces canaux estoient bordez de gazon de part et d'autre. Du côté des cabinets, et entre les thermes qui en marquoient les encoigneures, il y avoit dans de grands vases des orangers chargez de fleurs et de fruits, et le milieu de l'allée estoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisieres de gazon.

Dans le bassin qui separoit l'allée d'avec le salon il y avoit un groupe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré posées sur un petit rocher : ces quatre dauphins ne formoient qu'une seule teste, qui estoit renversée, et qui, ouvrant la gueule en haut, poussoit un jet d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau, qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feüillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de crystal.

Aux deux costez de ce bassin il y avoit quatre grandes plaques en ovale chargées chacune de quinze bougies; mais, comme toutes les autres lumieres qui éclairoient cette allée estoient cachées derriere les pilastres et les thermes qui masquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour universel, qui se répandoit si agreablement dans tout ce lieu, et en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde preferoit cette clarté à la lumiere des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jet-d'eau qui ne fist paroître mille brillans; et l'on reconnoissoit, principalement dans ce lieu et dans la grotte où le Roy avoit soupé, une distribution d'eaux si belle et si extraordinaire que jamais il ne s'est rien veu de pareil. Le sieur Joly, qui en avoit eu la conduite, les avoit si bien menagées que, produisant toutes des effets differens, il y avoit encore une union et un certain accord

qui faisoit paroître par tout une agreable beauté, la chûte des unes servant en plusieurs endroits à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets-d'eau, qui s'élevoient de quinze pieds sur le devant des deux canaux, venoient peu à peu à se diminuer de hauteur et de force à mesure qu'ils s'éloignoient de la veüe, de sorte que, s'accordant avec la belle maniere dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée, qui n'avoit guere plus de quinze toises de long, en eust quatre fois davantage, tant toutes choses y estoient bien conduites.

Pendant que dans un sejour si charmant Leurs Majestez et toute la cour prenoient le divertissement du bal à la veüe de ces beaux objets et au bruit de ces eaux qui n'interrompoient qu'agreablement le son des instrumens, l'on preparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'estoit apperceu, et qui devoient surprendre tout le monde. Le sieur Giffey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roy avoit soupé et des desseins de tous les habits de la comedie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au chasteau et en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre pour faire que ce beau divertissement eust une fin aussi heureuse et aussi agreable que le succez en avoit esté favorable jusques alors, ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit, car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées que, quand Leurs Majestez sortirent du bal, elles apperceurent le tour du fer à cheval et le chasteau tout en feu, mais d'un feu si beau et si agreable que cet élement, qui ne paroît guere dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte et de la frayeur, ne causoit que du plaisir et de l'admiration. Deux cens vases de quatre pieds de haut, de plusieurs façons et ornez de differentes manieres, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon et qui forme le fer à cheval. Au bas des degrez qui sont au milieu on voyoit quatre figures representant quatre fleuves; et au dessus, sur quatre pieds d'estaux qui sont aux extremitez des rampes, quatre autres figures qui representoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer à cheval, et entre les vases, il y avoit trente-huit candelabres ou chandeliers antiques de six pieds de haut; et ces vases, ces candelabres et ces fi-

gures, estant éclairées de la mesme sorte que celles qui avoient paru dans la frise du salon où l'on avoit soupé, faisoient un spectacle merveilleux. Mais, la cour estant arrivée au haut du fer à cheval, et découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il estoit orné de quarante-cinq figures : dans le milieu de la porte du chasteau il y en avoit une qui representoit Janus, et des deux côtez, dans les quatorze fenestres d'en bas, l'on voyoit differens trophées de guerre. A l'estage d'en haut il y avoit quinze figures qui representoient diverses vertus, et, au dessus, un soleil avec des lyres et d'autres instrumens ayant rapport à Apollon, qui paroissoient en quinze differens endroits. Toutes ces figures estoient de diverses couleurs, mais si brillantes et si belles que l'on ne pouvoit dire si c'estoient differens metaux allumez ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du chasteau estoient illuminées de la mesme sorte, et dans les endroits où durant le jour on avoit veu des vases remplis d'orangers et de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes allumez de differentes couleurs.

De si merveilleux objets arrestoient la veuë de tout le monde, lors qu'un bruit qui s'éleva vers la grande allée fit qu'on se tourna de ce costé-là : aussi-tost on la vit éclairée d'un bout à l'autre de soixante et douze thermes faits de la mesme maniere que les figures qui estoient au chasteau, et qui la bordoient des deux costez. De ces thermes il partit en un moment un si grand nombre de fusées que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espece de berceau, et les autres, s'eslevant tout droit et laissant jusqu'en terre une grosse trasse de lumiere, formoient comme une haute palissade de feu. Dans le temps que ces fusées montoient jusques au ciel et qu'elles remplissoient l'air de mille clartez plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit tout au bas de l'allée le grand bassin d'eau qui paroissoit une mer de flâme et de lumiere, dans laquelle une infinité de feux plus rouges et plus vifs sembloient se joüer au milieu d'une clarté plus blanche et plus claire.

A de si beaux effets se joignit le bruit de plus de cinq

cens boëtes qui, estant dans le grand parc, et fort esloignées, sembloient estre l'echo de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air lors qu'elles estoient en haut.

Cette grande allée ne fut guere en cet estat que les trois bassins de fontaines qui sont dans le parterre de gazon au bas du fer à cheval parurent trois sources de lumieres. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux et s'échappant d'un lieu où ils auroient esté retenus par force, se répandoient de tous côtez sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux, sortant de la gueule des lezards, des crocodiles, des grenoüilles et des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers, et, se jettant dans l'eau sous la figure de plusieurs serpens, tantost separement, tantost joints ensemble par gros pelotons, luy faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnez de bruits épouvantables et d'un embrazement qu'on ne peut representer, ces deux elements estoient si étroitement meslez ensemble qu'il estoit impossible de les distinguer : mille fusées qui s'eslevoient en l'air paroissoient comme des jets-d'eau enflâmez, et l'eau, qui boüillonnoit de toutes parts, ressembloit à des flots de feu et à des flâmes agitées.

Bien que tout le monde sceust que l'on preparoit des feux d'artifices, neanmoins, en quelque lieu qu'on allast durant le jour, l'on n'y voyoit nulle disposition ; de sorte que, dans le temps que chacun estoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout d'un coup environné : car non seulement ils partoient de ces bassins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre ; et, en voyant sortir de terre mille flâmes qui s'élevoient de tous costez, l'on ne sçavoit s'il y avoit des canaux qui fournissoient cette nuit-là autant de feux comme pendant le jour on avoit veu de jets-d'eau qui rafraischissoient ce beau parterre. Cette surprise causa un agreable desordre parmy tout le monde, qui, ne sçachant où se retirer, se cachoit dans l'épaisseur des bocages et se jettoit contre terre.

Ce spectacle ne dura qu'autant de temps qu'il en faut pour imprimer dans l'esprit une belle image de ce que l'eau et le feu peuvent faire quand ils se rencontrent ensemble et

qu'ils se font la guerre. Et chacun, croyant que la feste se termineroit par un artifice si merveilleux, retournoit vers le château, quand du côté du grand étang l'on vit tout d'un coup le ciel rempli d'éclairs et l'air d'un bruit qui sembloit faire trembler la terre. Chacun se rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, et aussi-tost il sortit de la tour de la pompe qui esleve toutes les eaux une infinité de grosses fusées qui remplirent tous les environs de feu et de lumiere. A quelque hauteur qu'elles montassent, elles laissoient attachée à la tour une grosse queüe qui ne s'en separoit point que la fusée n'eust rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit repandre. Tout le haut de cette tour sembloit estre embrasé, et de moment en moment elle vomissoit une infinité de feux dont les uns s'eslevoient jusques au ciel, et les autres, ne montant pas si haut, sembloient se joüer par mille mouvemens agreables qu'ils faisoient; il y en avoit mesme qui, marquant les chiffres du Roy par leurs tours et retours, traçoient dans l'air de doubles L toutes brillantes d'une lumiere tres-vive et tres-pure. Enfin, aprés que de cette tour il fut sorti à plusieurs fois une si grande quantité de fusées que jamais on n'a rien veu de semblable, toutes ces lumieres s'esteignirent, et, comme si elles eussent obligé les étoiles du ciel à se retirer, l'on s'apperceut que de ce costé-là la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majestez prirent aussi-tost le chemin de Saint-Germain avec toute la cour, et il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le chasteau.

Ainsi finit cette grande feste, de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances, on verra qu'elle a surpassé en quelque façon ce qui a jamais esté fait de plus memorable : car, soit que l'on regarde comme en si peu de temps l'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comedie, pour le souper et pour le bal; soit que l'on considere les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre des lumieres dont on les a éclairez, la quantité d'eaux qu'il a fallu conduire et la distribution qui en a esté faite, la sumptuosité des repas, où l'on a veu une quantité de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable, et enfin toutes

les choses necessaires à la magnificence de ces spectacles et à la conduite de tant de differens ouvriers, on avouëra qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant et qui ait causé plus d'admiration.

Mais, comme il n'y a que le Roy qui puisse en si peu de temps mettre de grandes armées sur pied et faire des conquestes avec cette rapidité que l'on a veuë, et dont toute la terre a esté épouvantée, lors que dans le milieu de l'hiver Elle triomphoit de ses ennemis et faisoit ouvrir les portes de toutes les villes par où elle passoit, aussi n'appartient-il qu'à ce grand Prince de mettre ensemble avec la mesme promtitude autant de musiciens, de danseurs et de joüeurs d'instrumens, et tant de differentes beautez. Un capitaine romain disoit autrefois qu'il n'estoit pas moins d'un grand homme de sçavoir bien disposer un festin agreable à ses amis que de ranger une armée redoutable à ses ennemis : ainsi l'on voit que Sa Majesté fait toutes ses actions avec une grandeur égale, et que, soit dans la paix, soit dans la guerre, elle est par tout inimitable.

Quelque image que j'aye tâché de faire de cette belle feste, j'avouë qu'elle n'est que tres-imparfaite, et l'on ne doit pas croire que l'idée qu'on s'en formera sur ce que j'en ay écrit approche en aucune façon de la verité. L'on donnera au public les figures des principales decorations, mais ny les paroles ny les figures ne sçauroient bien representer tout ce qui servit de divertissement dans ce grand jour de rejouïssance.





NOTES

DU TOME CINQUIÈME

LE TARTUFFE

Le Tartuffe est la pièce la plus importante de Molière, non seulement à cause de sa valeur littéraire, mais aussi en raison des vicissitudes par lesquelles elle a passé.

On a vu, dans la relation des *Plaisirs de l'Isle enchantée*, que les trois premiers actes du *Tartuffe* furent représentés pour la première fois à la sixième journée des fêtes, le 12 mai 1664. Le succès fut grand, et le roi lui-même ne ménagea pas ses applaudissements; mais la gent hypocrite bondit sous les attaques si vraies et si terribles dont elle était l'objet, et dès lors une vaste et puissante cabale s'organisa contre Molière : Louis XIV se laissa circonvenir, et la représentation publique de la pièce fut interdite.

Molière n'en garda pas moins la faveur de la cour, et les grands seigneurs le firent venir chez eux pour y donner des lectures de son œuvre. Une lecture eut même lieu à Fontainebleau devant le légat Chigi, lors des fêtes offertes à ce prélat, du 21 juillet au 13 août. Les trois premiers actes furent ensuite représentés, pour la seconde fois, devant le roi, le 25 septembre, au château de Villers-Cotterets, pendant les fêtes données par Monsieur, frère du roi. Puis la pièce complète fut jouée deux fois au château du Raincy,

pour le prince de Condé et la famille d'Orléans : d'abord le 29 novembre 1664, puis le 8 novembre 1665.

Depuis cette époque, jusqu'en 1667, il ne fut plus guère question du *Tartuffe*. Mais alors Louis XIV, avant de partir pour la campagne de Flandre, permit la représentation de la pièce, à la condition que le nom de Panulphe remplacerait celui de Tartuffe, et que le personnage serait vêtu d'une façon qui écartât toute idée d'allusion au costume ecclésiastique. La pièce fut donc jouée en public pour la première fois le 5 août 1667 ; mais le lendemain le Parlement, par l'organe du premier président Lamoignon, interdit aux comédiens de continuer les représentations.

C'est à la suite de cette interdiction que La Grange et La Thorillière allèrent présenter au roi, alors au siège de Lille, un placet pour réclamer contre cette mesure arbitraire. Louis XIV fit bon accueil aux comédiens et promit que la pièce serait examinée de nouveau lors de son retour à Paris. Enfin, malgré un anathème lancé contre Molière dans une célèbre ordonnance de l'archevêque de Paris, malgré de nouvelles attaques de toute sorte, *le Tartuffe*, joué encore aux fêtes de Chantilly, le 20 septembre 1668, devant le duc d'Orléans, fut offert triomphalement au public sur le théâtre du Palais-Royal, le 5 février 1669, et obtint quarante-quatre représentations consécutives, succès énorme pour l'époque. Il fut imprimé dans la même année.

Tel a été, avec bien d'autres vicissitudes dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici, le sort de cette pièce mémorable, qui suscita contre son auteur un si grand nombre d'ennemis, parmi lesquels on a le regret de rencontrer Bourdaloue et Bossuet. Ce dernier, surtout, fut pour Molière d'une violence que le pur zèle de la religion ne peut excuser, ni même expliquer. Jamais un esprit juste et éclairé ne lui pardonnera les attaques qu'il a dirigées contre un écrivain qui est la plus haute de nos gloires littéraires.

On s'est accordé généralement à reconnaître l'abbé Roquette dans le personnage de Tartuffe. D'après les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, ce serait plutôt, nous dit M. Louis Lacour, l'abbé de Pons que Molière aurait eu en vue. Et même M. Paulin Pâris, le plus récent éditeur de ces *Historiettes,* y a trouvé un autre personnage, du nom

de Charpy, sieur de Sainte-Croix, qui aurait plutôt encore servi de modèle pour le portrait de l'Imposteur. C'est là, d'ailleurs, un point que nous n'avons pas à discuter dans cette édition.

Quant au nom même de Tartuffe, dont on attribuait volontiers la paternité à Molière, il paraît, d'après une communication faite par M. Hippolyte Lucas au *Journal de l'Instruction publique*, qu'il aurait pu l'emprunter à une estampe du graveur Laigniet, ayant pour titre *la Tartuffe*, et représentant une femme hypocrite de la même famille que la Macette de Regnier. Enlevons à Molière, s'il le faut, ce petit mérite d'invention, qui pour Laigniet peut devenir une grande gloire : si l'on prête volontiers aux riches, on peut parfois risquer de leur prendre quelque chose sans crainte de les appauvrir.

Page 4, ligne 1. Nous avons déjà fait remarquer que *à droit* s'écrivait au masculin, parce qu'il signifiait : à côté droit. — *Cache* est bien imprimé au singulier, malgré la pluralité du sujet. Dans d'autres éditions on trouve *cachent*.

— 4. Var. : « que j'ai pû faire » (*y* supprimé).

— 28. Var. : « que demandoit » (*me* supprimé).

8, 38. Le prince dont il est ici question est le prince de Condé.

11, 3. *L'employ où je me trouve* fait allusion à ce que la troupe de Molière était au service du roi, qui lui payait une pension.

12, 25. Ce curé est Pierre Roullès, curé de Saint-Barthélemy, qui composa contre Molière un pamphlet ayant pour titre : *Le Roy glorieux au monde, ou Louis XIV, le plus glorieux des roys du monde*.

13. Le second placet fut présenté au roi par les comédiens La Thorillière et La Grange.

14, 9. Ce pouvoir est le Parlement.

— 26. Molière reproduit ici les paroles qu'il a attribuées au prince de Condé dans la fin de sa préface.

P. 18, l. 29. Au lieu de *sous chape*, nous disons aujourd'hui *sous cape*. La chape ou cape est un manteau à capuchon.

24, 8. Var. : « j'en rabats *de* moitié. »

25, 16. Var. : « il *faut* qu'on les luy cede. »

— 17. La note qui suit ce vers est bien de Molière, et n'est pas ici superflue.

— 32. *Les Fleurs des Vies des Saints*, ouvrage traduit de l'espagnol de Ribadeneira.

26, 12. *Pour moins d'amusement*, c'est-à-dire : pour perdre moins de temps.

37, 9. *J'ai dequoy vous parler*, au lieu de « j'ay à vous parler », est une expression qui n'a jamais été bien française, et qui n'a été amenée ici que par le besoin du vers.

39. Sur la fin de la conversation entre Orgon et Mariane, Dorine est entrée doucement, et s'est placée derrière Orgon sans être vue.

43, 7. Var. : « *Et* sera. »

— 18. *Son ascendant*, c'est-à-dire l'étoile sous laquelle il est né. On croyait autrefois que le signe du zodiaque qui montait au ciel au moment de la naissance décidait du bonheur ou du malheur de la vie.

44, 14. Les *traits* d'un serpent sont une métaphore assez malheureuse. Dans le même genre on a récemment reproché à un de nos écrivains contemporains la phrase suivante : « Il prit sa main, qui était froide comme celle d'un serpent. »

— 26. *Comme sage*, c'est-à-dire : en homme sage.

46, 18. On ne comprend pas bien le sens de ce vers. Veut-il dire : « Je serais honteuse de prendre un tel époux », ou bien : « Je me moquerais des devoirs que m'imposerait une alliance avec un tel époux » ?

50, 29. *Fagotin*, singe habillé que montraient les bateleurs, et, par extension, bouffon d'un théâtre de foire.

P. 54, l. 4. *Réussir,* sortir, résulter. C'est le sens propre et étymologique du mot (vieux français *re-issir,* ital. *riuscire*).

57, 11. Il faudrait *laissés* au pluriel, puisque *laissé* au singulier voudrait dire que Mariane et Valère ont été querellés par d'autres; mais nous avons respecté notre texte.

66, 25. *Éclairer* avait alors le sens d'épier, observer. On en trouve un autre exemple dans *l'Estourdy* (acte I, scène IV), où Mascarille dit :

Au diable le fâcheux qui toûjours nous éclaire!

67, 11. Une variante donne *ainsi,* que nous préférerions à *aussi.*

68, 31. *Adroite* se prononçait alors *adrette.*

70, 25. *Réthorique* est bien écrit ainsi dans notre texte.

72, 26. *Que je me croye,* c'est-à-dire : que je m'en rapporte à moi, que je suive ma pensée.

78, 6. Une variante donne ainsi ce vers :

O Ciel! pardonne-luy comme je luy pardonne,

qui fut dit à la première représentation. On prétend que Molière le remplaça par celui qui se trouve dans le texte imprimé parce qu'on voulut y voir une sorte d'imitation du passage suivant de l'Oraison dominicale : *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

82, 20-21. Nous n'avons pas cru devoir garder la ponctuation de ces deux vers, qui sont ainsi dans l'original :

Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées
Des interests du Ciel. Pourquoi vous chargez-vous?

86, 9. Var. : « *les* flames amoureuses. »

— 16. *Parlez à vostre écot* peut signifier ou : « parlez aux gens de votre écot », de votre compagnie, ou : « parlez pour votre quote-part », c'est-à-dire à votre tour, quand il est convenable que vous parliez.

P. 91, l. 3. Variante de 1682 :

De mon trouble, il est vray, j'estois si possedée.

— 6. Var.: « *en* plus de seureté. »

94, 9. A propos de ce vers, devenu célèbre, Molière a soin d'avertir que « c'est un scélérat qui parle ». Il avait déjà pris, dans le premier acte, une précaution analogue au sujet du langage grossier de Dorine.

96, 14. *De leger,* c'est-à-dire légèrement.

97, 5. Var.: « vous m'en *vouliez* donner. »

99, 10. Il faudrait : « se consulter sur les choses », et non *consulter les choses.*

100, 24. Quoique l'édition originale (1669), que nous suivons, donne *sur,* nous avons imprimé *sous,* qui se trouve dans la seconde édition de 1669 et dans celles de 1673 et de 1682. *Sur* est une faute évidente.

102, 5. *Gauchir,* c'est-à-dire biaiser.

106, 19. *Monsieur Loyal,* huissier qui a la spécialité des exploits *dévots,* dit *ma chere sœur* en parlant à Dorine.

109, 16. A la représentation, nous dit l'édition de 1682, on supprimait vingt-huit vers, à commencer par celui-ci, jusqu'à *Laissez, ne gastons rien.*

110, 10. *Au deu,* c'est-à-dire : au devoir, dans l'exercice.

— 14. L'infinitif *pouvoir* ne se trouve ici justifié par rien, et la phrase ne peut se construire. Au lieu de *et pouvoir,* il aurait fallu « pour pouvoir ».

111, 14. On supprimait encore ici, à la représentation, huit vers, depuis *Vous vous plaignez* jusqu'à *Allez faire éclater.*

112, 22. *Qu'on vous donne,* pour « qu'on vous impute », est rendu encore plus choquant par la répétition de *donné* dans le vers suivant.

114, 5. *Être appris à* est un archaïsme qui n'était plus guère en usage du temps de Molière.

P. 115, l. 9. *Pour devoir en distraire :* voilà un hémistiche que nous ne comprenons pas bien. Le sens nous paraît être celui-ci : « comme d'une chose qui aurait dû vous en détourner ».

116, 5. D'après l'édition de 1682, on passait, à la représentation, ce vers et les sept suivants ; on en passait encore huit après le quinzième vers de la même page, et enfin quatre autres après le vingt-cinquième vers.

— 21. *Vers vous*, dont la place naturelle serait à la fin du vers suivant, forme ici une inversion qui obscurcit singulièrement la clarté de la phrase

124, 14. *Panulphe* est le nom que, sur l'ordre du roi, Molière avait dû substituer à *Tartuffe,* celui-ci étant déjà devenu, par la grande popularité que la pièce avait eue dès avant sa représentation, une sanglante injure pour les faux dévots.

127, 39. *Ainsi ne soit,* pour « n'en fût-il pas ainsi ».

149, 20. Le *que* est ici de trop ; il faudrait *un,* et non pas *qu'un.*

162, 34. Il y a bien « qui *que* ce soit », au lieu de « qui ce soit », qui serait préférable.

AMPHITRYON

Cette pièce est une imitation de l'*Amphitryon* de Plaute, mais une imitation comme Molière était seul capable d'en faire, et dans laquelle, en écartant les défauts de son modèle, il a su apporter des qualités vraiment originales. Tandis que la pièce de Plaute est déparée par des longueurs et des grossièretés sans nombre, l'*Amphitryon* de Molière se fait remarquer par la vivacité de l'action et du dialogue et par la merveilleuse adresse avec laquelle sont sauvées les situations les plus scabreuses.

En faisant ainsi passer sur notre scène un chef-d'œuvre

du théâtre latin, Molière n'a-t-il été guidé que par des préoccupations purement littéraires? A-t-il voulu simplement offrir à ses admirateurs une nouvelle preuve de la souplesse de son génie? Nous ne le pensons pas, et il nous semble que les circonstances où il se trouvait ont été pour beaucoup dans les motifs qui l'ont poussé à composer *Amphitryon.* Averti par les censures qu'avait encourues *Don Juan,* et mis en garde par la conspiration qui empêchait encore la représentation du *Tartuffe*, il ne dut pas trouver prudent d'attaquer alors de front les vices de son temps, et un sujet pris dans la mythologie lui apparut sans doute comme un moyen facile d'épancher indirectement sur ses contemporains sa verve satirique.

Avant lui, Rotrou avait déjà donné, dans *les Deux Sosies,* une traduction de la comédie de Plaute, à laquelle il avait ajouté fort peu de chose. Mais, si Molière s'est, dans une certaine mesure, inspiré de son devancier, il l'a tellement distancé qu'il n'y a même pas à parler des légers emprunts qu'il a pu lui faire.

La cour n'eut pas la primeur d'*Amphitryon,* qui fut représenté pour la première fois, le 13 janvier 1668, sur le théâtre du Palais-Royal, et imprimé dans la même année.

P. 171, l. 17, et p. 172, l. 2. On remarquera que Molière n'a pas craint de faire se suivre deux vers à rime du même genre ne rimant pas entre eux. On en trouvera plusieurs autres exemples dans *Amphitryon.*

177, 4. *Hémisphère* était alors féminin, ce qui d'ailleurs était bien plus logique.

178, 4. On voit ici que *s'accroît* se prononçait *s'accraît.*

189, 4. Contrairement aux règles de la prosodie, Molière a fait une syllabe de l'*e* muet final de Sosie.

192, 6. C'est-à-dire : « Plût au Ciel qu'il le fût moins. »

— 13. Après ce vers, l'édition de 1682 intercale le passage suivant :

Sosie.

« Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,

Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcméne, sa femme,
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti ;
C'est moy..... »

P. 192. l. 32. *Un petit,* pour : un peu.

199, 28. On trouve dans Molière d'autres exemples de *régale* écrit ainsi, quoique restant masculin.

207, 29. *Faire des rages* est une expression assez impropre, que les nécessités de la rime ne suffisent pas à excuser, et que Molière pouvait, d'ailleurs, facilement éviter.

209, 27. *Vers* est ici pour *envers.*

218, 8. *Pour ma douleur sensible,* dont on ne saisit pas bien clairement le sens, est l'équivalent de *pour mon malheur.*

225, 5. Cleanthis fait allusion à un autre préjugé médical en vertu duquel on recommandait de s'éloigner de sa femme pendant la canicule.

— 24. *Tous les coups,* c'est-à-dire tous les termes saillants, tous ceux qui m'ont frappée.

226, 20. En supprimant à la fin de ce vers la virgule qui se trouve dans l'édition originale, nous nous sommes conformé à la construction grammaticale. Pour la maintenir et faire rapporter *Qui cherche de la solitude* à Alcmène, il faut admettre que Molière a écrit *pleine d'une inquiétude* au lieu de *pleine d'inquiétude.*

231, 1. C'est à tort que *gayeté* fait ici trois syllabes.

— 5. Var. de 1682 : « qui cherement *vous* aime. »

— 23-24. *Il* du premier vers se rapporte au cœur, et *il* du second se rapporte à l'amant, ce qui rend la phrase très obscure.

232, 23. A partir de ce vers jusqu'à la fin, la scène est

copiée ou imitée de *Don Garcie de Navarre*, acte II, scène VI.

P. 242, l. 17. Var. de 1682 : « mon *pauvre* amy. »

— 31. *Si tu ne veux qu'il ne punisse* contient deux négations qui se détruisent ; mais le vers est bien imprimé ainsi.

249, 26-28. *La chose est assez d'importance pour affecter la circonstance de l'éclaircir :* voilà une idée bien confuse et bien confusément exprimée. Molière pouvait mieux que cela.

250, 22. Il faudrait ici : « s'il *en* impose ». *Imposer,* sans *en,* veut dire inspirer le respect.

251, 28. Nous croyons que Molière est seul à avoir employé *tabler* dans le sens de *s'attabler.*

253, 8. Le *pas devant,* la préséance, forme un substantif composé, et l'on a fort mal à propos accusé Molière d'avoir fait un pléonasme en écrivant *devant sur moy.* La phrase se construit ainsi : « Tu prendras sur moi l'avantage du pas devant. »

254, 20. A propos de ce *Demandez,* on a dit : « A qui? Est-ce aux spectateurs ? L'illusion serait tout à fait détruite. » Il y a là, nous semble-t-il, une finesse que l'auteur de cette question n'a pas saisie. Ce qui fait le comique du mot *demandez,* c'est que Mercure n'a personne à qui demander.

256, 2. Var. de 1682 : « *les* endroits. »

— 13. On a dit autrefois *aversaire,* pour *adversaire.* Le contraire est arrivé pour *advertir,* qui est devenu *avertir.*

— 18. Var. de 1682 : « par *donner.* »

— 28. Var. de 1682 : « subir à *deux* genoux. »

258, 27. *Congé* s'employait alors dans le sens de permission.

259, 1-2. *Lait* et *ambrosie* sont bien imprimés ainsi dans le texte original.

P. 259, l. 14. Après JUPITER *dans une nuë*, l'édition de 1682 ajoute : *sur son aigle, armé de son foudre, au bruit du tonnerre et des éclairs.*

GEORGE DANDIN

George Dandin est une des pièces pour lesquelles on a le plus vivement attaqué Molière ; et ce n'a pas été, cette fois, la vengeance de telle ou telle coterie qui essayait de se redresser sous les traits du grand satirique : les attaques, engagées sur le terrain de la critique morale et littéraire, avaient un caractère plus sérieux, et n'étaient certes pas dénuées de fondement. On quitte, en effet, cette pièce avec un véritable sentiment de malaise ; la perversité et l'effronterie d'Angélique, justifiées jusqu'au bout par le succès, ont quelque chose qui révolte. George Dandin, malgré tout le ridicule dont il est couvert, arrive à peine à faire rire, tant il est malheureux et tant sa femme est scélérate. On ne peut s'empêcher d'avoir pitié de ce mari, peut-être imprudent, mais certainement honnête, qui se trouve obligé de faire des excuses à l'homme qui vient lui prendre sa femme et à cette femme qui fait si bon marché de son honneur, et l'on en vient à se demander quel a pu être le but de Molière en écrivant cette pièce.

A-t-il bien voulu, comme on le pense généralement, montrer le danger, pour un bourgeois, de s'allier à une famille noble? Nous ne le pensons pas. George Dandin, en cherchant à s'élever dans l'échelle sociale, obéit à un sentiment qui n'est pas à blâmer, et le beau rôle appartient bien plutôt à l'homme qui prend une jeune fille pour sa noblesse qu'à la jeune fille qui épouse un homme pour son argent. Angélique dit bien, pour se justifier, qu'elle n'a pas donné de bon cœur son consentement au mariage, et que ses parents seuls ont été consultés par Dandin ; mais on n'a pas employé la violence pour la jeter dans les bras de son mari ; toute contrainte qu'elle ait été, elle lui a en-

gagé sa foi, et, si elle avait été honnête femme, elle se serait néanmoins conduite en honnête femme. Peut-être encore aurait-elle pu succomber à une de ces grandes passions qui viennent parfois surprendre un cœur féminin ; mais son Clitandre n'est qu'un séducteur très ordinaire ; ni elle ni lui ne semblent passionnés : on sent qu'Angélique trompe son mari par système et qu'elle n'abandonnera un amant que pour le remplacer bientôt par un autre. Aussi George Dandin ne s'accuse-t-il pas, en fin de compte, d'avoir épousé une fille noble, qui aurait pu le rendre malheureux sans porter atteinte à son honneur, mais bien d'avoir pris une *méchante femme ;* et c'est parce qu'Angélique est une méchante femme qu'elle trompe si indignement son mari.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le but de la pièce. M. Louis Lacour, dans l'intéressante notice dont il a fait précéder sa réimpression de l'édition originale de *George Dandin* [1], pense que Molière s'est attaqué à la petite noblesse et aux faux nobles, contre lesquels Louis XIV avait alors ordonné une enquête, et qu'il a voulu faire ainsi sa cour au grand roi en mettant à nu les ridicules et les vices de ceux qu'on voulait démasquer. Nous nous rangeons très volontiers à cette opinion. A une époque où les écrivains étaient les pensionnaires du roi et faisaient partie de sa cour, c'est dans l'esprit de courtisanerie qu'il faut chercher la raison de plusieurs de leurs œuvres. Aussi peut-on encore être porté à supposer que Molière a cédé également au désir d'encourager, par le spectacle de la facilité de mœurs d'Angélique, les penchants amoureux de son souverain, comme il l'avait fait évidemment dans *Amphitryon.* Mais *Amphitryon*, qui est l'imitation d'une pièce ancienne, est aussi le développement d'un fait d'histoire mythologique, dans lequel Molière ne peut assumer aucune responsabilité, tandis qu'il n'en est pas de même de *George Dandin*, qui,

---

1. Voir, dans la collection des *Éditions originales de Molière*, publiée par M. Louis Lacour à la Librairie des Bibliophiles, la pièce de *George Dandin*, qui a paru en 1876.

malgré quelques détails confinant trop au burlesque, est, après tout, une comédie de mœurs, devant, comme telle, présenter un but moral bien évident. Aussi sera-t-il toujours assez difficile de justifier complètement Molière des critiques que cette pièce a attirées sur lui.

Il paraît presque certain qu'en écrivant *George Dandin* Molière s'est inspiré de deux nouvelles de Boccace, la troisième et la quatrième de la septième journée du *Décaméron*. La pièce offre aussi de nombreuses analogies avec *la Jalousie du Barbouillé*, une des premières farces que Molière fit jouer par sa troupe en province, et dont on hésite beaucoup à lui attribuer la complète paternité : on s'accorde assez généralement à reconnaître qu'il a pu en tracer le canevas, mais on peut douter qu'il en ait fait le dialogue. Il en est de même d'une autre farce, *le Médecin volant*, qui faisait aussi partie du premier répertoire de Molière. On trouvera ces deux farces en appendice à la fin de notre dernier volume.

George Dandin fut commandé à Molière par Louis XIV, qui le fit représenter pour la première fois, le 18 juillet 1668, dans la grande fête qu'il donna à Versailles pour célébrer la conquête de la Franche-Comté et la paix d'Aix-la-Chapelle. La pièce était alors accompagnée d'intermèdes qui furent supprimés lorsqu'on la joua devant le public, le 9 novembre suivant, sur le théâtre du Palais-Royal. C'est aussi sans les intermèdes qu'elle fut imprimée la même année. Ces intermèdes, qui sont de Molière, se trouvent compris dans la *Relation de la Feste de Versailles*, rédigée par Félibien, que nous réimprimons à la suite de *George Dandin*.

Page 268, ligne 22. Var. de 1672 : « comme on m'a *commandé*. »

271,25. Var. de 1672-1682 : « *la* liberté de ressentiment. »

274, 3. Var. de 1672 : « d'*un pouce* de mes pretentions. »

— 25. L'édition originale porte : « n'est pas femme » ; mais c'est une faute évidente, comme l'indique la réponse de M. de Sotenville.

P. 275, l. 4. *A costé*, pour *de costé*.

276, 15. Var. de 1672 : « qu'il y ait eu *une femme*. »

278, 1. *Pas* est ici de trop ; mais il existe bien dans le texte.

280, 6-9. Phrase très obscure. M. de Sotenville veut dire qu'il s'intéresse à la jeune personne et parce qu'elle est sa fille, et à cause de l'homme qui a l'honneur d'être son gendre.

281, 13. Var. de 1672 : « *il* est vray », au lieu de « *cela* est vray ».

282, 13. Il faudrait « *le* lui aurois-je dit » ; mais *le* n'est pas dans le texte. La suppression du pronom régime direct était encore assez fréquente en pareil cas.

— Rien n'est plus comique que l'indignation simulée d'Angélique indiquant ainsi à Clitandre tous les moyens de lui faire la cour. Cette ruse rappelle celle d'Isabelle, qui, dans *l'Ecole des Maris*, trouve le moyen de déclarer sa passion à Valère en présence de Sganarelle (acte II, scène XIV).

283, 27. Var. de 1672 : « puisqu'il faut parler *net*. »

284, 22. *Dessalée*, c'est-à-dire rusée. Le sens du mot *dessalé* s'explique difficilement. La viande ou le poisson dessalés dans l'eau reprenant leur souplesse, *dessalé* ne serait-il pas un synonyme de *dégourdi ?*

288, 24. Var. de 1672-1682 : « *que... que...* que je suis vostre serviteur. »

292, 6. *Il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron*, expression proverbiale qu'on emploie pour dire qu'une chose est toute simple.

294, 22. L'*et-tant-moins*, c'est la somme qu'on aura à fournir en moins, qui viendra en déduction.

— 28. *Rude asnier, ou rudanier*, qui est dur pour ceux à qui il parle. Il y a un proverbe qui dit : « A rude âne rude ânier. »

P. 298, l. 2. *Conte* est bien imprimé ainsi.

300, 4. Var. de 1672 : « ce qu'on luy *escrit.* »

302, 3-4. Cette repartie de Clitandre est supprimée dans les éditions de 1672 et de 1682.

304, 8. *Tarare!* mot de fantaisie qui exprime la moquerie.

305, 21. Var. de 1672 : « Vous nous venez étourdir la teste » (*encore* supprimé).

308, 22. Molière a oublié ici la leçon de grammaire qu'il fait donner par Belise à Martine dans les *Femmes sçavantes.*

309. Malgré tout le respect que l'on peut professer pour Molière, on doit reconnaître que ces coups de bâton donnés par Angélique touchent trop à la parade. Ce n'est pas ainsi qu'une jeune fille noble répond aux avances d'un gentilhomme qu'elle veut repousser, et il faut supposer les parents d'Angélique bien sots pour donner dans un semblable panneau.

310, 19. Var. de 1672 : « Sans doute, nostre gendre, vous devez... » (*et* supprimé).

311, 23. Var. de 1672 : « que c'est une fille » (*jeune* supprimé).

319, 4. L'édition originale donne : « Pendant qu'il *les voit* parler ». C'est un non-sens absolu, que nous n'avons pas voulu laisser subsister.

324, 10. *Faire des escampativos*, s'esquiver furtivement ; expression burlesque tirée du verbe *escamper*, s'enfuir précipitamment.

325, 7. Var. de 1672 : « J'ay eu beau voir et beau dire, vostre adresse... » (*et* supprimé).

326, 18. Var. de 1672 : « de me dire ces douceurs » (*de* supprimé).

327, 1. Var. de 1672 : « je vous l'avouë encore une fois, que vostre ressentiment... (*et* supprimé).

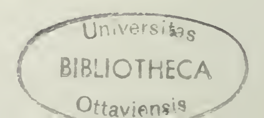
P. 330, l. 5. Var. de 1672 : « celui qui en est *la* cause. »

332, 2. *Témoin* est bien imprimé au singulier, quoique Angélique s'adresse à ses parents.

336, 3. Le texte donne bien ici *quelle* au lieu de *quelque*. Nous n'avons pas cru devoir corriger.

337, 16. *Je le quitte*, c'est-à-dire je quitte la partie.





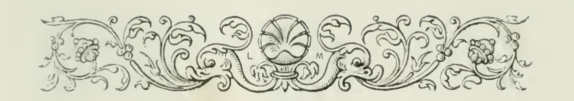
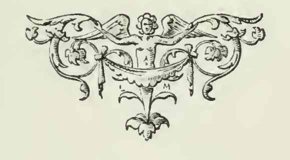


TABLE DES MATIÈRES

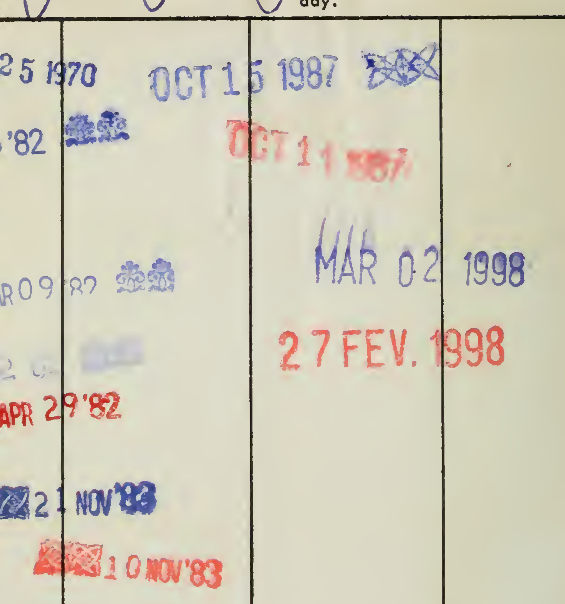


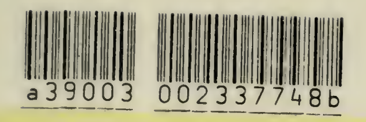
IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1882


25 1970
OCT 15 1987
'82
OCT 11 1987
MAR 02 1998
R09 '82
27 FEV. 1998
APR 29 '82
21 NOV '83
10 NOV '83


a39003 002337748b